

L'ordre de tuer

Dashner, James

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

JAMES DASHNER

AVANT **LE**
LABYRINTHE

L'ORDRE DE TUER

L'ÉPREUVE
PREQUEL

12N

JAMES DASHNER

AVANT **LE**
LABYRINTHE
L'ORDRE DE TUER

L'ÉPREUVE
PREQUEL

12N

JAMES DASHNER

AVANT **LE**
LABYRINTHE
L'ORDRE DE TUER

L'ÉPREUVE – PREQUEL

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Guillaume Fournier

POCKET JEUNESSE
PKJ.

*À Kathy Egan,
qui me manque terriblement.*

PROLOGUE

Teresa contemplait son meilleur ami en se demandant ce que ça lui ferait de l'oublier.

Cela paraissait à peine envisageable, et pourtant, elle avait assisté à des dizaines d'Effacements avant celui de Thomas. Ses cheveux bruns, son regard pénétrant, son air méditatif... – comment pourrait-elle jamais oublier ce garçon ? Comment pourrait-elle se retenir d'établir un contact télépathique si elle se retrouvait dans la même pièce que lui ?

Impossible.

Et pourtant, cela se produirait dans moins d'un jour.

Pour elle. Mais pour Thomas, c'était imminent. Il était couché sur la table d'opération, les yeux clos ; son torse se soulevait au rythme régulier de sa respiration. Déjà vêtu du short et du tee-shirt réglementaires du Bloc, il évoquait une photo de l'ancien temps : un garçon ordinaire faisant une petite sieste après une longue journée d'école. Avant que les éruptions solaires et la maladie ne plongent le monde dans le chaos. Avant que la mort et la destruction n'obligent à enlever des enfants, à les priver de leurs souvenirs et à les envoyer dans le terrible Labyrinthe. Avant que le cerveau humain ne soit considéré comme une zone mortelle à observer et à étudier. Tout cela au nom de la science et de la médecine.

Un médecin et une infirmière avaient préparé Thomas et lui appliquaient maintenant un masque sur le visage. Teresa vit des instruments métalliques, des câbles et des tubes en plastique se tortiller derrière le masque et s'introduire dans les oreilles de Thomas ; elle le vit serrer les poings par réflexe. Il devait sans doute ressentir un peu la douleur malgré l'anesthésie, or il n'en garderait aucun souvenir. La machine était déjà à l'œuvre, en train d'effacer toutes les images de sa mémoire. Sa mère, son père, sa vie entière. En train de l'effacer, *elle*.

Teresa se disait qu'elle aurait dû éprouver de la colère. Pester, tempêter, refuser de collaborer à cette opération. Mais au fond d'elle-même, elle se sentait déterminée, solide comme un roc. Comme les falaises à l'extérieur. Elle avait la certitude que le lendemain, quand on lui aurait fait subir le même traitement, sa résolution serait toujours intacte. Thomas et elle prouvaient leur conviction en se soumettant à ce qu'ils avaient demandé aux autres. Et tant pis

s'ils devaient en mourir. Le WICKED trouverait le remède, des millions de personnes seraient sauvées et la vie sur terre reprendrait peu à peu son cours normal. C'était inéluctable.

Thomas hoqueta, gémit doucement, tressaillit. Teresa craignit qu'il ne se réveille, fou de douleur. Mais il s'apaisa et se remit à respirer normalement.

Ils s'étaient fait leurs adieux, et les mots « On se voit demain » résonnaient encore dans la tête de Teresa. Sans qu'elle sache trop pourquoi, cette phrase avait rendu la démarche de Thomas d'autant plus triste et surréaliste. Ils se verraient le lendemain, effectivement, mais elle serait dans le coma et il n'aurait pas la moindre idée de qui elle était, en dehors d'une vague impression de familiarité. « Demain. » Après tout ce qu'ils avaient traversé – les doutes, l'entraînement, la préparation –, ils entamaient enfin la dernière ligne droite. Ils allaient subir à leur tour ce qu'on avait infligé à Alby, Newt, Minho et tous les autres.

Le calme qu'elle ressentait agissait comme un anesthésique. Elle était en paix, immunisée contre la peur des Griffeurs et des fondus. Le WICKED n'avait pas le choix. Thomas et elle non plus. Comment hésiter à sacrifier quelques personnes pour le salut de l'humanité ? Qui aurait pu ? L'heure n'était plus à la pitié ni aux regrets.

Thomas et elle avaient participé à la construction du Labyrinthe ; et dans le même temps, elle s'était donné beaucoup de mal pour bâtir un rempart contre ses propres émotions.

Quand tout fut terminé, le médecin toucha plusieurs boutons sur son écran et les bruits des machines s'accéléchèrent. Thomas s'agita un peu tandis que les tubes et les câbles se retiraient à l'intérieur du masque. Puis il cessa de remuer et le masque s'éteignit, immobile et silencieux. L'infirmière se pencha pour le lui retirer. Il avait la peau rouge, marquée de traces sombres à l'emplacement où le masque avait appuyé.

Pendant un instant, le mur qui contenait la mélancolie de Teresa menaça de s'écrouler. Si Thomas se réveillait là, maintenant, il ne se souviendrait pas d'elle. Elle eut un frisson de peur – presque de panique – à l'idée qu'ils se retrouveraient bientôt dans le Bloc et ne se reconnaîtraient pas. Cela lui rappela pourquoi elle avait bâti ce mur. Alors elle colmata la brèche. Et la scella hermétiquement.

Il était trop tard pour faire machine arrière.

Deux hommes du service de sécurité vinrent déplacer Thomas. Ils le soulevèrent de son lit comme un pantin. L'un d'eux le saisit par les bras, l'autre par les pieds, et ils le hissèrent sur un chariot. Puis ils l'emportèrent hors de la salle d'opération, sans un regard pour Teresa. Tout le monde savait où ils l'emmenaient. Le médecin et l'infirmière se mirent à ranger et à nettoyer. Teresa leur adressa un signe de tête avant de suivre les hommes dans le couloir.

Elle osa à peine regarder Thomas pendant leur long trajet par les couloirs et les ascenseurs du WICKED. Son rempart recommençait à s'effriter.

Thomas était si pâle ! Des gouttes de sueur perlaient sur son visage. Comme s'il était en train de combattre l'anesthésie, sachant le sort terrible qui l'attendait. Ce spectacle serrait le cœur de Teresa. D'autant qu'elle serait la prochaine. Stupide rempart. À quoi bon l'avoir construit ? On le lui supprimerait en même temps que ses souvenirs, de toute manière.

Ils arrivèrent dans le sous-sol du Labyrinthe, traversèrent l'entrepôt avec ses rangées d'étagères de fournitures pour les blocards. L'endroit était sombre ; et Teresa se sentit gagnée par la chair de poule. Elle se frotta les bras en frissonnant. Thomas tressautait sur le chariot à chaque fissure dans le sol en béton. Une expression de terreur affleurait toujours sous le calme de son visage endormi.

Ils parvinrent à la cage d'ascenseur, où les attendait le grand cube en métal.

La Boîte.

Ils n'étaient que deux étages sous le Labyrinthe proprement dit, mais tout concourait à faire croire aux occupants du Bloc que le trajet durait une éternité. C'était un moyen de stimuler toute une gamme d'émotions et de schémas cérébraux, de la confusion à la désorientation en passant par la terreur. Un point de départ idéal pour étudier la zone mortelle de Thomas. Teresa effectuerait le même voyage le lendemain, avec un bout de papier serré dans la main. Mais au moins serait-elle plongée dans un état comateux qui lui épargnerait la demi-heure de trajet dans le noir. Alors que Thomas se réveillerait dans la Boîte, complètement seul.

Les deux hommes arrêtaient le chariot à côté de la Boîte. Il y eut un horrible crissement de métal sur le béton quand l'un d'eux approcha un grand escabeau du cube. Ils gravirent les marches maladroitement en portant Thomas. Teresa aurait pu les aider mais s'y refusa ; elle préféra rester immobile à les observer.

Avec des grognements et des jurons, les deux hommes hissèrent Thomas jusqu'au bord du cube. Ses yeux clos étaient tournés vers Teresa. Elle avait beau savoir qu'il ne l'entendait pas, elle projeta ses pensées vers lui.

« On a raison de faire ça, Thomas. On se retrouve de l'autre côté. »

Les deux hommes se penchèrent et descendirent Thomas en le retenant par les bras ; puis ils le lâchèrent. Teresa entendit son meilleur ami s'affaler lourdement sur le sol en acier froid.

Elle tourna les talons et partit. Elle entendit un crissement métallique dans son dos, suivi du claquement sonore des portes de la Boîte. Scellant le sort de Thomas, pour le meilleur et pour le pire.

TREIZE ANS PLUS TÔT

CHAPITRE 1

Mark grelottait. Ça ne lui était plus arrivé depuis longtemps.

Il venait de se réveiller ; les premières lueurs de l'aube s'insinuaient entre les rondins de sa cabane. Il n'utilisait presque jamais sa couverture. Il en était très fier – elle était faite de la peau d'un élan géant qu'il avait tué deux mois plus tôt –, mais quand il s'enveloppait dedans, c'était plus pour le réconfort qu'elle lui apportait que pour se tenir chaud. Ils vivaient dans un monde brûlé par le soleil, après tout. Mais peut-être y avait-il l'amorce d'un changement : l'air matinal qui s'infiltrait par les mêmes fentes que le petit jour lui semblait étonnamment froid. Il remonta sa peau de bête jusqu'à son menton et s'allongea sur le dos, bâillant à s'en décrocher la mâchoire.

Alec dormait toujours sur son matelas de l'autre côté de la cabane – à un mètre à peine –, ronflant comme un sonneur. C'était un vétéran, un vieux soldat bourru qui souriait rarement. Et quand il le faisait, on aurait plutôt dit une grimace provoquée par des douleurs dans le ventre. Mais Alec avait un cœur d'or. Depuis plus d'un an qu'il le connaissait, qu'il se battait pour survivre à ses côtés avec Lana, Trina et les autres, Mark ne se laissait plus intimider par ses manières d'ours mal léché. Il se pencha, ramassa une chaussure qui traînait par terre et la lança à son compagnon. Elle l'atteignit à l'épaule.

Alec se redressa d'un bloc, réveillé instantanément grâce à des années d'entraînement militaire.

— Qu'est-ce que... ? rugit le soldat.

Mark le fit taire en lui jetant son autre chaussure. Cette fois, il le toucha au torse.

— Espèce de petit salopard de bon à rien, grommela Alec. (Il n'avait pas bougé ni remué un cil après la deuxième attaque ; il se contentait de fixer Mark entre ses paupières mi-closes. Mais une lueur d'amusement brillait dans ses yeux.) Tu sais que tu risques ta vie en me réveillant comme ça ? J'espère que tu as une bonne raison.

— Hmm, fit Mark, se grattant le menton comme s'il réfléchissait. (Puis il claqua des doigts.) Oh, j'y suis. C'était pour interrompre les bruits horribles qui s'échappaient de ta gorge. Sérieusement, mec, tu devrais essayer de dormir sur le côté, je ne sais pas... Ce n'est pas sain de ronfler comme ça. Un

de ces jours, tu vas finir par t'étouffer dans ton sommeil.

Alec pesta et bougonna pendant qu'il secouait son matelas et s'habillait. Mark crut distinguer les mots « qu'est-ce qui m'a pris ? », « j'aurais mieux fait » et « chienne de vie ». Le sens général du message était clair.

— Voyons, sergent, dit Mark, conscient qu'il était à deux doigts d'aller trop loin. (Alec avait quitté l'armée depuis longtemps et avait une sainte horreur que Mark l'appelle comme ça. À l'époque des éruptions solaires, il travaillait comme consultant pour le ministère de la Défense.) Tu n'aurais jamais atteint ce petit paradis si nous n'avions pas été là pour te sauver la mise tous les jours. Allez, on fait la paix. Un petit câlin ?

Alec enfila un tee-shirt, puis toisa Mark. Ses sourcils broussailleux se rapprochèrent comme deux grosses chenilles.

— Je t'aime bien, petit. Ça me ferait de la peine de t'envoyer six pieds sous terre.

Il lui donna une tape sur le sommet du crâne ; chez le vieux soldat, c'était ce qui se rapprochait le plus d'une marque d'affection.

Soldat... Cela remontait à loin, mais Mark se plaisait à lui attribuer cette étiquette. Ça le faisait se sentir plus en sécurité. Il eut un sourire en voyant Alec sortir de la cabane d'un pas martial. Un vrai sourire. Chose qui devenait de moins en moins rare après l'année de mort et de terreur qui les avait conduits jusqu'ici, dans les Appalaches, en Caroline du Nord. Il se promit d'écarter tous les mauvais souvenirs et de passer une bonne journée.

Ce qui supposait de retrouver Trina dans moins de dix minutes. Il s'empessa de s'habiller pour partir à sa recherche.

*

Il la découvrit au bord du ruisseau, dans l'un des rares endroits tranquilles où elle se retirait pour lire les livres récupérés au cours de leurs voyages dans une bibliothèque abandonnée. Elle adorait lire, et après des mois passés à fuir sans arrêt, sans une minute pour souffler, elle avait de la lecture à rattraper. Les ouvrages digitaux n'existaient plus, pour autant que Mark le sache : ils avaient tous disparu quand les ordinateurs et les serveurs avaient grillé. Trina devait se contenter de livres en papier, à l'ancienne.

Le temps de la rejoindre, Mark avait retrouvé sa gravité habituelle. Oubliée sa résolution de passer une belle journée. Le seul fait de contempler l'assortiment pitoyable de cabanes dans les arbres, de huttes et de terriers dans lesquels ils vivaient – tout en rondins, branchages et boue séchée – avait suffi à lui remettre les pieds sur terre. Il ne pouvait pas emprunter les sentiers étroits et sinueux de leur village sans évoquer aussitôt le bon vieux temps, quand ils habitaient dans la grande ville, que la vie regorgeait de promesses et que le monde paraissait à portée de main, prêt à être cueilli. Il ne connaissait pas sa chance à ce moment-là.

Il passa devant plusieurs groupes de gens crasseux, faméliques, qui

paraissaient au seuil de la mort. Il avait moins pitié d'eux que conscience de leur ressembler. Ils ne manquaient pas vraiment de nourriture, car on en récupérait suffisamment dans les ruines, dans les bois, ou parfois directement à Asheville, mais le rationnement était de mise, et tous donnaient l'impression de sauter au moins un repas par jour depuis longtemps. Et puis, on ne vivait pas dans les bois sans prendre une apparence terreuse, même en se baignant régulièrement dans le ruisseau.

Le ciel était clair, avec toujours la même teinte roussâtre depuis les éruptions solaires dévastatrices qui s'étaient déclenchées sans crier gare. Plus d'un an après la catastrophe, la couleur était toujours là, comme un voile brumeux qui ne se laissait jamais complètement oublier. Les choses reviendraient-elles un jour à la normale ? La fraîcheur que Mark avait sentie à son réveil paraissait une bonne blague, à présent. Il était déjà trempé de sueur, alors que le soleil implacable affleurait à peine au ras des montagnes.

Tout n'était pas si noir, cependant. En s'éloignant des abords de leur campement pour s'enfoncer dans les bois proprement dits, il releva plusieurs signes encourageants. De jeunes arbres repoussaient, les anciens reverdissaient, des écureuils détalait sur le tapis d'aiguilles de pins noircies, de la verdure et des bourgeons pointaient un peu partout. Il aperçut même une fleur orange un peu plus loin. Il fut tenté de la cueillir pour Trina, mais il savait qu'elle l'engueulerait s'il osait entraver le rétablissement de la forêt. Ce serait peut-être une bonne journée, en fin de compte. Ils avaient survécu à la pire catastrophe naturelle de toute l'histoire de l'humanité ; le plus terrible était peut-être derrière eux.

Essoufflé par la montée, il parvint finalement à l'endroit où Trina aimait s'éclipser. Surtout le matin, quand on avait peu de chances de croiser quelqu'un si haut dans la montagne. Il s'arrêta derrière un arbre le temps de l'observer, sachant qu'elle l'avait entendu venir, et très content qu'elle fasse semblant de rien.

Bon sang, ce qu'elle était belle ! Adossée à un bloc de granit qu'on aurait dit placé là par la main d'un géant, elle tenait un gros livre ouvert sur ses genoux. Elle tourna une page, ses yeux verts rivés au texte. Elle portait un tee-shirt noir, un vieux jean élimé et des chaussures de sport qui devaient avoir cent ans. Ses cheveux blonds flottaient au vent. Elle était l'image même de la sérénité et de la paix. Comme si elle appartenait à l'ancien monde, avant que le soleil ne le calcine.

Mark avait toujours pensé que c'était la situation qui les avait rapprochés. Tous les proches de la jeune fille étaient morts ; sans lui, elle aurait été entièrement seule. Mais il jouait son rôle sans se plaindre, et se considérait même comme chanceux : il ne savait pas ce qu'il ferait sans elle.

— Ce livre serait bien meilleur si je n'avais pas un voyeur sur le dos, déclara Trina sans l'ombre d'un sourire.

Elle tourna une autre page et continua sa lecture.

— Ce n'est que moi, dit bêtement Mark.

En sa présence, il se sentait presque toujours stupide. Il sortit de derrière son arbre.

Elle rit et se décida enfin à lever les yeux vers lui.

— Il était temps que tu te pointes ! J'allais commencer à parler toute seule. J'étais là avant le lever du soleil.

Il s'approcha et s'assit à côté d'elle. Ils s'étreignirent brièvement et il se souvint de la promesse qu'il s'était faite en se levant.

Il se détacha d'elle pour mieux l'observer, sans se soucier du sourire crétin qu'il affichait sans doute.

— Tu sais quoi ?

— Quoi ? demanda-t-elle.

— Je crois que ça va être une journée idéale.

Trina sourit, et l'eau du torrent continua à s'écouler à leurs pieds, comme si ses paroles n'avaient aucune importance.

CHAPITRE 2

— La dernière journée idéale que j’ai passée, c’était le jour de mes seize ans, dit Trina, cornant le coin de sa page avant de poser son livre à côté d’elle. Trois jours plus tard, on s’enfuyait tous les deux dans un tunnel par une chaleur à crever.

— C’était le bon temps, dit Mark en se détendant un peu.

Il s’adossa au rocher et croisa les jambes devant lui.

Trina lui jeta un regard en biais.

— Ma fête d’anniversaire, ou les éruptions solaires ?

— Aucun des deux. Tu en pinçais pour cet imbécile de John Stidham à ta fête. Tu te souviens ?

Elle afficha brièvement un air coupable.

— Hum. Tu as raison. J’ai l’impression que ça remonte à des siècles.

— Il a fallu la disparition de la moitié de la population mondiale pour que tu te décides enfin à me remarquer.

Mark sourit, mais sans conviction. La vérité était trop déprimante pour en rire, et il avait le sentiment qu’un nuage noir se formait au-dessus de lui.

— Changeons de sujet.

— Je vote pour. (Elle ferma les yeux.) Je ne veux pas penser à tout ça une seconde de plus.

Mark acquiesça. Soudain, il n’avait plus envie de parler, ses projets de journée idéale furent emportés par le ruisseau. Les souvenirs... Ils ne s’effaçaient jamais, pas même pour une demi-heure.

Ils revenaient sans cesse, dans toute leur horreur.

— Ça va ? s’inquiéta Trina.

Elle voulut lui prendre la main, mais Mark se déroba, sachant qu’il était moite de transpiration.

— Oui, impeccable. C’est juste que j’aimerais passer une journée entière sans que rien nous ramène en arrière. Je pourrais être heureux ici, si seulement on pouvait oublier. Les choses s’améliorent. On a juste besoin de... tourner la page !

Il avait terminé en criant presque, sans trop savoir contre quoi sa colère était dirigée. Il détestait simplement ce qui lui était revenu en tête. Les images. Les bruits. Les odeurs.

— On y arrivera, Mark. On y arrivera.

Elle approcha sa main de nouveau, et cette fois, il la prit.

— On ferait mieux de redescendre.

Il faisait toujours ça. Passer en mode « efficacité » quand les mauvais souvenirs l'assaillaient. S'occuper, travailler, arrêter de réfléchir. C'était le seul remède.

— Je suis sûr qu'Alec et Lana ont une tonne de corvées pour nous, ajouta-t-il.

— Des trucs qui doivent être faits aujourd'hui, renchérit Trina. Aujourd'hui ! Sinon, ça sera la fin du monde !

Elle sourit, et cela contribua à rendre un peu de sa bonne humeur à Mark.

— Tu finiras ton bouquin plus tard.

Il se leva brusquement, tirant la jeune fille par la main. Ils s'engagèrent dans le sentier, en direction du village de cabanes et d'abris qui était devenu leur foyer.

*

Ce fut l'odeur qui frappa Mark en premier. Comme chaque fois qu'il se rendait à la cabane principale. Broussailles en décomposition, viande en train de rôtir, résine de pin. Tout cela mêlé à l'odeur de brûlé qui flottait sur le monde depuis les éruptions solaires. Une odeur pas si désagréable, au fond, mais qu'on ne pouvait jamais oublier.

Trina et lui se glissèrent entre les cabanes branlantes montées au petit bonheur. De ce côté-ci du campement, la plupart des abris dataient des premiers mois, avant que d'anciens maçons et architectes n'arrivent pour prendre les choses en main. Des huttes de rondins, colmatées avec de la boue et des aiguilles de pin. Des trous béants en guise de portes et de fenêtres. Parfois, ce n'était qu'un simple trou dans le sol, avec une bâche étalée au fond et un entrelacs de branches par-dessus en cas de pluie. On était loin des gratte-ciel et du paysage de béton dans lequel Mark avait grandi.

Alec accueillit les deux jeunes gens avec un grognement quand ils passèrent la porte bancale de la cabane principale. Avant qu'ils n'aient le temps de dire bonjour, Lana s'avança droit sur eux. Trapue, les cheveux bruns serrés en un perpétuel chignon, elle avait été infirmière dans l'armée et était plus jeune qu'Alec mais plus âgée que les parents de Mark. Alec et elle étaient ensemble quand Mark les avait rencontrés dans les tunnels de New York. À l'époque, ils travaillaient pour le ministère de la Défense. Alec était son patron ; ils devaient se rendre à une réunion d'affaires ce jour-là. Avant que tout ne bascule.

— Où étiez-vous, tous les deux ? demanda Lana à quelques centimètres du visage de Mark. On était censés partir à l'aube, dans la vallée du sud, à la recherche d'un emplacement pour un nouveau campement. Quelques

semaines de plus au milieu de cette foule et je risque de perdre ma bonne humeur.

— Bonjour, répliqua Mark. Tu as l'air en pleine forme, ce matin.

Elle sourit à ces mots ; Mark était sûr qu'elle le ferait.

— J'ai tendance à me montrer un peu abrupte, hein ? Même si j'ai encore de la marge avant de devenir aussi bougonne qu'Alec.

— Le sergent ? Tu m'étonnes !

Comme prévu, le vieux soldat bougonna.

— Désolée pour le retard, dit Trina. Je pourrais inventer une excuse bidon, mais j'aime autant vous dire la vérité. Mark m'a emmenée jusqu'au ruisseau et on a... Enfin, vous voyez.

Il en fallait beaucoup pour surprendre Mark ces derniers temps, et encore plus pour le faire rougir, mais Trina avait la capacité de réussir les deux. Il se mit à bredouiller. Lana leva les yeux au ciel.

— Oh, épargnez-moi les détails, dit-elle, balayant leurs explications d'un revers de main. Allez plutôt grignoter quelque chose, si ce n'est pas encore fait, et mettons-nous en route. J'aimerais revenir avant la fin de la semaine.

Une semaine en pleine nature, à découvrir de nouvelles choses, à respirer le bon air... Cette perspective arracha Mark à sa morosité. Il se promit de se focaliser sur le présent pendant leur excursion et de profiter simplement de la balade.

— Vous avez vu Darnell et le Crapaud ? demanda Trina. Et Misty ?

— Ils ont déjà mangé, répondit Alec, ils sont partis préparer leurs sacs. Ils ne devraient plus tarder.

Mark et Trina étaient en train d'engloutir leurs pancakes et leur saucisse de daim quand ils entendirent les éclats de voix familiers de leurs trois autres compagnons ramassés dans les tunnels de New York.

— Enlève ça tout de suite ! s'exclama une voix aiguë.

Presque aussitôt, un adolescent aux cheveux châtain apparut à la porte avec un caleçon sur la tête en guise de chapeau. Darnell. Mark était convaincu que le gosse n'avait jamais rien pris au sérieux de toute sa vie. Même quand le soleil avait tenté de les faire rôtir l'année précédente, il avait continué ses farces.

— Mais ça me plaît ! protesta-t-il. Ça maintient mes cheveux en place et ça me protège de la pluie. D'une pierre deux coups !

Une fille le suivait de près, grande et mince avec de longs cheveux roux, un peu plus âgée que Mark. Ils l'appelaient Misty. Elle ne leur avait jamais dit son vrai nom. Elle regardait Darnell avec un mélange de répugnance et d'amusement. Le Crapaud entra à son tour, bouscula la jeune fille et tendit la main vers le caleçon dont Darnell s'était coiffé.

— Rends-moi ça ! cria-t-il en bondissant.

À dix-neuf ans, il était très petit mais noueux comme un chêne, tout en muscles, tendons et veines saillantes. Cela donnait aux autres le sentiment qu'ils pouvaient se moquer de lui, parce qu'ils savaient tous qu'il pourrait leur

flanquer une bonne dérouillée s'il le voulait. Mais le Crapaud aimait être le centre de l'attention. Et Darnell adorait faire l'idiot et asticoter ses amis.

— Comment peut-on avoir envie de mettre ça sur sa tête ? s'étonna Misty. Tu sais à quoi ça sert d'habitude, quand même ? À recouvrir les parties inférieures du Crapaud !

— C'est pas faux, reconnut Darnell avec une grimace de dégoût, juste au moment où le Crapaud réussissait enfin à lui arracher son sous-vêtement. Je ne sais pas ce qui m'a pris. (Il haussa les épaules.) Ça m'a paru drôle, sur le moment.

Le Crapaud rangea son précieux caleçon dans son sac à dos.

— Au fait, je t'ai dit, Darnell, que je n'avais pas lavé ce truc-là depuis plus de deux semaines ?

Il lâcha son gloussement caractéristique, qui évoquait à Mark le grognement d'un grand chien en train de déchiqueter un morceau de viande. Quand il s'esclaffait comme ça, on ne pouvait s'empêcher de se joindre à lui, et la glace fondait illico. Mark n'aurait pas su dire s'il riait de la situation ou simplement des bruits qui s'échappaient de son ami ; quoi qu'il en soit, ces moments étaient rares et c'était bon de rire, comme de voir le visage de Trina s'illuminer.

Même Alec et Lana rigolaient, ce qui fit penser à Mark que la journée serait peut-être idéale en fin de compte.

Mais à cet instant, leurs rires furent couverts par un bruit étrange. Un bruit que Mark n'avait plus entendu depuis un an, et qu'il avait cru ne plus jamais entendre.

Un fracas de réacteurs dans le ciel.

CHAPITRE 3

C'était un grondement sourd, puissant, qui faisait trembler la cabane du sol au plafond et soulever des nuages de poussière entre les rondins. Le rugissement passa juste au-dessus de leurs têtes. Mark se boucha les oreilles le temps que la cabane cesse de vibrer. Alec avait déjà bondi sur ses pieds et gagné la sortie avant que quiconque ait pu réagir. Lana le suivit rapidement, les autres leur emboîtèrent le pas.

Personne ne prononça un mot jusqu'à ce qu'ils soient tous dehors, sous un soleil matinal accablant. La main en visière au-dessus des yeux, Mark scruta le ciel à la recherche de la source du bruit.

— C'est un berg, déclara le Crapaud, mais tous le savaient déjà.

C'était la première fois que Mark revoyait l'un de ces gigantesques engins aériens depuis le déclenchement des éruptions solaires, aussi cette apparition le stupéfia. Il ne comprenait pas ce qu'un berg, un survivant du désastre, venait faire dans ces montagnes. Pourtant il était là, ventru, rond et luisant, en train de descendre sur le village dans la chaleur ondoiyante de ses tuyères.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Trina alors que leur petit groupe trottnait par les chemins sinueux du village en direction du berg. D'habitude, ils déposent les provisions dans les grandes agglomérations, comme Asheville.

— Peut-être qu'ils sont venus nous sauver ? suggéra Misty. Nous emmener ailleurs ?

— Tu parles ! ricana Darnell.

Mark courait en queue de peloton sans dire un mot, abasourdi par l'arrivée soudaine du berg. Les autres faisaient constamment allusion à « ils », sans préciser qui « ils » pouvaient bien être. Certaines rumeurs leur étaient parvenues concernant un gouvernement central qui chercherait à s'organiser, mais jusqu'à présent, ils n'avaient pas eu le moindre contact officiel avec qui que ce soit. Toutefois, il était exact que les campements autour d'Asheville avaient reçu plusieurs fois des colis de nourriture et de matériel, qu'ils avaient partagés avec leurs voisins.

Le berg s'immobilisa en vol stationnaire à une quinzaine de mètres au-dessus de la place du village, un carré de terre battue laissé libre au milieu des

habitations. Le petit groupe découvrit sur la place une foule de curieux qui fixaient la machine volante comme si ç'avait été une sorte d'animal mythologique. Il faut dire qu'avec son rugissement et les flammes bleues qui s'échappaient de ses tuyères elle en avait l'allure. Et puis, il y avait bien longtemps que personne n'avait plus vu le moindre signe d'une technologie de pointe.

La plupart des badauds levaient vers le ciel des yeux brillants d'espoir et d'excitation. Comme s'ils étaient tous parvenus à la même conclusion que Misty : que le berg était là pour les sauver, ou du moins leur apporter de bonnes nouvelles. Mark, quant à lui, restait circonspect. Après l'année qui venait de s'écouler, il avait appris à ne pas s'emballer trop vite.

Trina le tira par la manche et se pencha pour lui glisser à l'oreille :

— Qu'est-ce qu'il fabrique ? Il n'aura jamais la place de se poser !

— Je ne sais pas. Et je ne vois aucune immatriculation ni aucune marque indiquant d'où il sort.

Alec avait entendu cet échange malgré le fracas assourdissant de l'appareil. Probablement grâce à ses super-pouvoirs de soldat.

— Il paraît que ceux qui passent apporter des colis à Asheville ont les lettres PFC peintes sur le flanc. Post-Flares Coalition – Coalition post-éruptions. Bizarre que celui-ci n'ait rien.

Mark haussa les épaules. Il patageait dans une confusion totale. Que pouvait bien contenir l'engin et que venait-il faire ici ?

— Il y a peut-être Dieu le Père, là-dedans, piailla le Crapaud, dont la voix se fêlait toujours quand il criait. Venu s'excuser pour les éruptions solaires et tout le reste.

Du coin de l'œil, Mark vit Darnell prendre sa respiration et ouvrir la bouche, sans doute pour lancer au Crapaud une repartie cinglante. Mais il fut interrompu par un grincement sourd suivi d'un crissement de vérins hydrauliques. Fasciné, Mark regarda la grande trappe carrée qui commençait à s'abaisser sous le berg, à la manière d'une rampe. Il faisait sombre à l'intérieur, et des tourbillons de fumée s'échappaient de l'ouverture.

Des exclamations fusèrent de la foule ; des doigts se pointèrent vers l'engin. Mark s'arracha un instant à la contemplation du berg pour observer la scène. Il fut frappé par le sentiment de respect mêlé d'admiration qui s'en dégageait. Les gens étaient désespérés à force de vivre chaque jour dans la crainte que ce soit le dernier. On lisait une attente fiévreuse dans beaucoup de regards, comme si les villageois s'imaginaient vraiment qu'une entité supérieure allait venir les sauver. Mark en eut la nausée.

Une nouvelle salve de cris et d'exclamations parcourut la place. Mark leva la tête de nouveau. Cinq personnes venaient d'émerger de la pénombre du berg, vêtues de tenues à l'aspect inquiétant : des combinaisons intégrales vertes, épaisses. Leurs casques étaient équipés de visières transparentes, mais, avec la distance et les reflets, il était impossible de distinguer leurs traits. Elles s'avancèrent avec prudence et s'immobilisèrent au bord de la trappe, les

muscles bandés pour garder leur équilibre.

Chacune d'elles tenait un tube noir entre ses mains à la manière d'une arme.

Pourtant, ces tubes ne ressemblaient à aucune arme connue de Mark. Ils étaient longs et minces, avec une sorte de raccord qui les faisait ressembler à des morceaux de plomberie arrachés.

Puis les nouveaux venus épaulèrent leurs tubes et les pointèrent sur la foule en contrebas.

Mark s'aperçut qu'Alec hurlait à pleins poumons et s'efforçait de repousser tout le monde en arrière. Autour de lui régnait le chaos – les cris, la panique –, mais Mark resta figé sur place, fasciné par la vision des inconnus surgis du berg avec leurs combinaisons et leurs armes étranges, tandis que les gens commençaient à comprendre qu'ils n'étaient pas là pour sauver qui que ce soit. Où était donc passé le Mark capable de réagir au quart de tour ? Qui avait survécu à un an d'enfer depuis que les éruptions solaires avaient dévasté la planète ?

Il n'avait toujours pas bougé quand le premier coup fut tiré. Dans un mouvement fugace, un petit objet sombre et scintillant jaillit de l'un des tubes. Mark tenta de le suivre des yeux. Il tourna la tête juste à temps pour voir que Darnell avait une fléchette de dix centimètres fichée dans l'épaule. Un filet de sang s'écoulait de la plaie. Darnell s'écroula sur le sol avec un grognement.

Ce spectacle arracha enfin Mark à sa stupeur.

CHAPITRE 4

Des hurlements s'élevèrent ; les gens pris de panique s'enfuyaient de tous les côtés. Mark attrapa Darnell sous les aisselles et commença à le traîner sur le sol. Le sifflement des fléchettes qui atteignaient de nouvelles cibles l'encourageait à se hâter, chassant toute autre préoccupation de son esprit.

Trina, qui avait été bousculée, était tombée par terre, mais Lana l'aidait déjà à se relever. Elles accoururent toutes les deux et saisirent Darnell par les chevilles. Grognant sous l'effort, ils le soulevèrent à trois et l'emportèrent hors de la place. C'était un vrai miracle qu'aucun d'eux n'ait encore été touché.

Ffft, ffft, ffft. Tchac, tchac, tchac. Des cris, des personnes qui s'effondraient.

Les projectiles continuaient à pleuvoir autour d'eux. Mark, Trina et Lana s'efforçaient de zigzaguer sans lâcher Darnell. Ils dépassèrent un bosquet – Mark entendit plusieurs fléchettes se planter dans les branches ou les troncs – avant de se retrouver à découvert. Ils traversèrent une petite clairière au pas de course puis s'engouffrèrent dans un passage entre des cabanes. Partout, des gens tambourinaient aux portes ou bondissaient à l'intérieur par les fenêtres.

Mark entendit alors se rapprocher le rugissement des tuyères. Une bouffée d'air brûlant le frappa au visage. Le berg s'était déplacé pour suivre la foule. Il aperçut Misty et le Crapaud qui tâchaient de guider les gens, mais leurs cris se perdaient dans le grondement du berg.

Mark ne savait plus quoi faire. Sans doute aurait-il fallu s'abriter, mais trop de gens s'évertuaient déjà à le faire, et se jeter dans la cohue avec Darnell leur vaudrait à coup sûr d'être piétinés. Le berg s'immobilisa de nouveau et, une fois de plus, les inconnus en combinaison épaulèrent leurs armes et se mirent à tirer.

Ffft, ffft, ffft. Tchac, tchac, tchac.

Une fléchette déchira le tee-shirt de Mark avant de se ficher dans le sol ; quelqu'un marcha dessus, l'enfonçant dans la terre. Une autre toucha un homme dans le cou alors qu'il passait en courant. Le malheureux poussa un cri et roula dans la poussière, éclaboussé de sang. Il resta couché là, inerte ; trois personnes trébuchèrent sur son corps. Mark se rendit compte qu'il s'était arrêté, stupéfié par la scène de carnage qui se déroulait autour de lui, alors que

Lana lui criait de courir.

Les tireurs au-dessus d'eux visaient de mieux en mieux. Leurs fléchettes faisaient mouche à gauche, à droite, et des cris de douleur et d'épouvante retentissaient partout. Mark se sentait complètement impuissant : comment échapper à ce tir de barrage ?

Et où était donc passé Alec, le seul qui avait l'expérience du combat ?

Mark se remit en marche, ballottant le corps de Darnell, obligeant Trina et Lana à presser le pas. Misty et le Crapaud trottaient à côté d'eux. Les projectiles continuaient à pleuvoir. D'autres cris résonnaient, d'autres corps s'effondraient. Mark obliqua vers la cabane principale et s'engagea dans un sentier étroit, collé aux bâtiments pour s'abriter de son mieux. Peu de gens avaient fui dans cette direction, les fléchettes y tombaient moins dru.

Les cinq compagnons progressaient le plus vite possible avec leur ami blessé. Les cabanes s'empilaient pratiquement les unes sur les autres dans cette partie du village, sans la moindre ouverture par laquelle se faufiler pour disparaître dans la forêt environnante.

— On y est presque ! cria Trina. Dépêchons avant que le berg n'arrive sur nous !

Mark s'arrêta brièvement et décida de porter Darnell derrière lui. Le trajet qu'il avait effectué jusqu'ici à reculons avait soumis ses muscles à rude épreuve ; ses cuisses le brûlaient, la crampe n'était pas loin. Il repartit d'un pas plus vif. Misty et le Crapaud se glissèrent de part et d'autre du blessé pour le soutenir et alléger ainsi le fardeau commun. Ils empruntèrent plusieurs sentiers et passages sinueux, enjambèrent des racines, tournèrent à gauche, à droite, puis de nouveau à gauche. Le rugissement du berg leur parvenait de la droite, atténué par les cabanes et les rangées d'arbres.

Mark finit par déboucher dans la petite clairière au fond de laquelle se dressait la cabane principale. Alors qu'il allait s'élancer pour un dernier sprint, une foule de fuyards arriva de l'autre côté et se répandit à découvert, paniquée, avant de courir vers chaque porte en vue. Il se figea tandis que le berg jaillissait au-dessus d'eux, presque au ras du sol. On ne voyait plus que trois personnes sur le seuil de la trappe, mais dès que l'appareil eut ralenti, elles se remirent à tirer.

Les projectiles argentés fendirent l'air, fauchant les malheureux qui traversaient la clairière. Tous ou presque trouvaient leur cible. Ils s'enfonçaient dans le cou ou dans le bras des hommes, des femmes, des enfants, qui s'écroulaient instantanément. Les rescapés trébuchaient sur les corps dans leur course éperdue pour se mettre à l'abri.

Mark et ses compagnons se glissèrent derrière la cabane la plus proche et allongèrent Darnell sur le sol. Mark avait mal aux bras, aux jambes ; il se serait volontiers affalé à côté de leur ami inconscient.

— On aurait dû l'abandonner là-bas, dit Trina, les mains sur les genoux, reprenant son souffle. Il nous a ralentis, et il n'est pas plus en sécurité ici.

— Peut-être même qu'il est mort, suggéra le Crapaud d'une voix

épillée.

Mark lui jeta un regard mauvais, mais l'autre n'avait pas tort. Ils avaient peut-être risqué leur vie pour quelqu'un condamné depuis le départ.

— Qu'est-ce qu'ils fabriquent ? demanda Lana en s'approchant du coin de la cabane pour regarder dans la clairière. Ils tirent sur tout ce qui bouge. Mais pourquoi avec des fléchettes et pas des balles ?

— Aucune idée, répondit Mark.

— On ne peut vraiment rien faire ? s'exclama Trina, qui tremblait de frustration plus que de peur. Il doit bien y avoir un moyen de riposter, non ?

Mark se posta auprès de Lana pour regarder avec elle. La clairière était jonchée de corps, tapissée de fléchettes plantées dans le sol. Le berg se maintenait au-dessus dans un ronflement de flammes bleues.

— Où sont les gars de la sécurité ? gémit Mark. Ils ont pris leur journée ou quoi ?

Un mouvement capta son attention à l'entrée de la cabane principale et il poussa un soupir de soulagement. C'était Alec, qui agitait frénétiquement le bras pour leur faire signe de le rejoindre. Il tenait deux espèces de fusils dont dépassaient des grappins attachés à de longues cordes.

L'homme n'avait pas perdu ses réflexes de soldat, et il avait besoin d'aide. S'il voulait rendre la monnaie de leur pièce à ces intrus, Mark allait lui donner un coup de main.

Le jeune homme s'écarta du mur et regarda autour de lui. Il avisa un grand panneau de bois contre le mur de la cabane. Sans prévenir les autres de ses intentions, il s'en saisit, puis piqua un sprint à travers la clairière en se servant du panneau comme d'un bouclier.

Les bruits des fléchettes tirées dans sa direction lui parvinrent distinctement. Il entendit l'une d'elles se ficher dans le bois. Il continua à courir.

CHAPITRE 5

Mark prit soin de varier ses foulées, d'accélérer et de ralentir, de faire des bonds de côté. Des fléchettes se plantaient dans le sol autour de lui ; une deuxième se ficha dans son bouclier de fortune. Il vit Alec, qui n'avait pas lâché ses drôles de fusils, venir à sa rencontre à découvert. Ils se rejoignirent sous le berg, et Mark se pencha aussitôt pour abriter son ami sous le panneau.

Les yeux d'Alec jetaient des éclairs. Il avait l'air d'avoir perdu vingt ans d'un coup.

— On va devoir se grouiller ! cria-t-il. Avant qu'ils ne décident de mettre les voiles !

— Qu'est-ce que je dois faire ? demanda Mark.

Le cocktail désormais familier de peur et d'adrénaline l'envahit tandis qu'il attendait les instructions de son ami.

— Prends ça et couvre-moi.

Alec coinça ses deux fusils sous son bras et sortit un pistolet – une arme noir mat, que Mark n'avait encore jamais vue – de la poche arrière de son pantalon. Ce n'était pas le moment d'hésiter. Mark prit l'arme de sa main libre. Au poids, on devinait tout de suite qu'elle était chargée. Une fléchette se planta dans le bois alors qu'il armait le chien. Puis une autre. Les inconnus à bord du berg les avaient repérés. D'autres projectiles se mirent à grêler dru.

— Tire, mon gars, grogna Alec. Et vise bien, parce que tu n'as que douze balles. Ne les gaspille pas. Allez !

Là-dessus, Alec pivota et sprinta sur quelques mètres. Mark pointa le pistolet en direction de la trappe du berg et lâcha deux coups rapides, pour détourner l'attention de leurs agresseurs loin d'Alec. Les trois hommes en combinaison reculèrent et s'accroupirent sur la rampe métallique. L'un d'eux courut se mettre à l'abri à l'intérieur de l'appareil.

Mark jeta son bouclier de bois. Il empoigna le pistolet à deux mains, bloqua sa respiration et se concentra. Quand il vit pointer une tête au bord de la rampe, il la mit rapidement, en joue et fit feu. Le recul lui releva les mains. Il aperçut une giclée de sang dans l'air ; un corps dégringola de la rampe et s'écrasa sur un groupe de trois personnes en contrebas. Des cris jaillirent de tous côtés quand les gens virent ce qui se passait.

Un bras armé sortit de la soute du berg pour lancer quelques fléchettes à

l'aveuglette. Mark riposta ; sa balle frappa l'arme avec un tintement métallique et l'arracha à la main du tireur. Une femme la ramassa par terre et la retourna entre ses mains, tâchant de comprendre comment elle fonctionnait pour l'utiliser. Voilà qui allait sans doute les aider.

Mark risqua un rapide coup d'œil en direction d'Alec. Ce dernier avait épaulé son lance-grappin à la manière d'un harponneur visant une baleine. Il y eut une détonation et le grappin s'envola vers le berg, déroulant sa corde derrière lui comme une fumée. Il ricocha sur l'un des vérins hydrauliques de la trappe et s'enroula autour. Alec tendit la corde.

— Le flingue ! cria-t-il.

Mark s'assura que personne n'était réapparu à l'intérieur, puis rejoignit Alec au pas de course et lui rendit son arme. On entendit un déclic et l'ancien soldat s'envola dans les airs, hissé par le mécanisme. Il se cramponnait au lance-grappin d'une main et, de l'autre, pointait le pistolet au-dessus de lui. À peine eut-il atteint la rampe que trois coups de feu retentirent en raffales. Mark regarda son ami escalader la rampe et disparaître. Quelques secondes plus tard, un autre corps en combinaison verte venait s'écraser dans la poussière.

— L'autre grappin ! lui cria Alec. Vite, avant qu'il en arrive d'autres ou qu'ils s'en aillent !

Le cœur de Mark battait à tout rompre, cognait contre ses côtes avec une force presque douloureuse. Il regarda autour de lui et repéra le deuxième lance-grappin là où Alec l'avait laissé. Il le ramassa, l'examina sommairement et fut gagné par un début de panique à l'idée qu'il ne saurait pas s'en servir.

— Vise l'entrée ! lui conseilla Alec. Au besoin, je l'accrocherai moi-même. Grouille !

Mark épaula l'engin et le pointa directement vers l'ouverture de la trappe. Il pressa la détente. Le recul fut brutal mais il y était préparé, cette fois, et son épaule absorba le choc. Le grappin avec sa corde fila par-dessus la rampe ; il rebondit, mais Alec le rattrapa juste à temps. Mark le vit courir jusqu'à l'un des vérins hydrauliques et l'enrouler autour.

— C'est bon ! lança Alec. Appuie sur le bouton vert...

Le rugissement des moteurs du berg lui coupa la parole : l'appareil reprenait de l'altitude. Mark se cramponna à son lanceur et se sentit décoller, catapulté en plein ciel. Il entendit Trina l'appeler d'en bas, mais le sol s'éloignait déjà, les gens rapetissaient sous lui de seconde en seconde. Tétanisé de peur, Mark s'accrocha, les doigts si serrés qu'ils en étaient tout blancs. Regarder en bas lui donnait le vertige ; il s'obligea à lever la tête vers la trappe.

Alec se retenait au bord de la rampe après avoir failli être projeté dans le vide. Il recula en s'aidant de la corde au bout de laquelle pendait Mark. Puis, couché à plat ventre, il se retourna vers lui, les yeux écarquillés.

— Le bouton vert ! cria-t-il. Appuie dessus !

L'air sifflait autour de Mark, mélange de vent et de souffle des tuyères.

Le berg était remonté à une bonne cinquantaine de mètres au-dessus du sol et s'avavançait maintenant vers les arbres. Dans quelques secondes, Mark allait être déchiqueté par les branches. Il chercha frénétiquement le bouton en question.

Il le trouva à quelques centimètres de la détente. Il détestait l'idée de relâcher sa prise, fût-ce brièvement, mais il mobilisa toute sa force dans sa main droite et tâtonna de la gauche autour du bouton. Il se balançait follement dans les airs, secoué par les mouvements du berg. La cime des pins et des chênes fonçait sur lui. Il n'arrivait pas à mettre le doigt sur ce fichu bouton.

Tout à coup, il y eut un déclic, un choc sourd et un crissement de métal au-dessus de lui. Il leva la tête. La trappe était en train de se refermer.

— Dépêche ! lui hurla Alec.

Mark était sur le point d'appuyer sur le bouton quand il atteignit les arbres. Il plaqua sa main gauche sur l'arme et la serra de toutes ses forces. Il se roula en boule et ferma les yeux. Il se prit de plein fouet les branches supérieures du plus grand pin. Les aiguilles se plantèrent dans sa peau, dans ses vêtements, lui égratignèrent le visage. On aurait dit des mains squelettiques cherchant à l'arracher à la corde pour le précipiter vers une mort certaine. Pas un centimètre carré de son corps ne fut épargné.

Il émergea pourtant de l'autre côté, arraché aux griffes du pin par le berg qui l'emportait au bout de sa corde. Il se mit à pédaler follement dans le vide tandis que l'appareil entamait un demi-tour en lui faisant décrire une large courbe. La trappe était à moitié refermée, et Alec, penché au bord, tâchait de le hisser, le visage empourpré à force de hurler. Ses paroles se perdaient dans le vacarme.

Pris de nausée, Mark comprit qu'il ne lui restait qu'une seule chance. Tenant le lance-grappin avec la main gauche, il tâtonna de nouveau à la recherche du bouton vert, sur le côté. Du coin de l'œil, il vit d'autres arbres se rapprocher, plus hauts ; le pilote du berg avait réduit l'altitude pour être sûr qu'il n'en réchapperait pas cette fois.

Il trouva enfin le bouton. Le mécanisme s'enclencha et le remonta vivement, à l'instant où il s'enfonçait dans le feuillage : il en jaillit comme une balle, giflé par les branches. La corde s'enroulait avec un vrombissement aigu, le catapultant vers Alec qui l'attendait, la main tendue. L'entrebâillement de la trappe se réduisait à vue d'œil.

Mark lâcha le lance-grappin juste avant de se cogner au coin de la trappe et se raccrocha désespérément à Alec, qui le hissa à l'intérieur. D'extrême justesse. Mark dut se tortiller pour grimper à bord et faillit y laisser une chaussure. La trappe se referma derrière lui avec un claquement sonore qui se réverbéra dans les entrailles du berg.

Il faisait frais à l'intérieur, et quand l'écho se fut estompé, Mark n'entendit plus que le bruit de sa propre respiration. L'obscurité était totale, car il était encore ébloui par le soleil éclatant du dehors. Il sentait Alec à proximité, qui reprenait péniblement son souffle. Il avait mal partout et

saignait en plusieurs endroits. Le berg s'était immobilisé et faisait du surplace en bourdonnant.

— Je n'en reviens pas de ce qu'on vient de faire, avoua Mark, dont la voix résonna dans le noir. Et pourquoi ils ne sont pas toute une armée à nous attendre, pour nous balancer dans le vide ou nous cribler de fléchettes ?

Alec poussa un soupir.

— Peuh ! À mon avis, ces gars-là n'étaient que des guignols qu'on a envoyés faire un travail de professionnels. On les a peut-être éliminés jusqu'au dernier. Enfin, sauf le pilote, bien sûr.

— Ou alors, ils sont une dizaine à nous attendre dans la pièce d'à côté.

— C'est l'un ou l'autre, conclut Alec. Allez, amène-toi.

Le soldat s'éloigna ; Mark le devina au bruit qu'il faisait. On aurait dit qu'il rampait.

Il se mit à quatre pattes avec une grimace de douleur et suivit son ami.

Une lumière douce apparut à quelques mètres et, en s'approchant, il parvint à distinguer un peu son environnement. Ils se trouvaient entre deux rangées d'étagères équipées de sangles ou de chaînes pour maintenir leur contenu en place. Mais plus de la moitié des étagères étaient vides.

L'éclairage provenait d'une veilleuse rectangulaire au-dessus d'une porte en fer bordée de rivets.

— Je me demande s'ils ne nous auraient pas simplement enfermés, dit Alec.

Il se leva, marcha jusqu'à la porte et actionna la poignée. Naturellement, elle refusa de bouger.

Mark fut soulagé de pouvoir se lever – le sol lui écorchait les genoux – mais ses muscles protestèrent douloureusement. Il y avait longtemps qu'il ne s'était plus autant dépensé, et se faire traîner à travers les branches constituait une première.

— Qu'est-ce qu'ils nous veulent, de toute façon ? Qui peut avoir intérêt à attaquer un petit village à coups de fléchettes ? Sérieusement, à quoi ça rime ?

— Je voudrais bien le savoir. (Alec secoua la poignée de toutes ses forces, sans plus de résultat.) En tout cas, ceux qui étaient touchés tombaient comme des mouches.

Il se détourna de la porte, frustré, et posa ses mains sur ses hanches.

— Comme des mouches, répéta Mark à voix basse. Je te rappelle que Darnell est dans le lot. Tu crois qu'il va s'en sortir ?

Alec lui lança un regard qui voulait dire : « Comme si tu ne le savais pas. » Mark eut un pincement au cœur. Tout s'était enchaîné avec une telle rapidité qu'il n'avait pas eu le temps d'y réfléchir plus tôt, mais Darnell était probablement déjà mort.

— Et nous, qu'est-ce qu'on fait là ?

Alec le pointa du doigt.

— On fait ce qu'on doit faire quand quelqu'un débarque chez nous et

commence à s'en prendre aux nôtres. On rend les coups. Je ne vais pas laisser ces salopards s'en tirer comme ça.

Mark songea à Darnell, à tous leurs compagnons blessés et affolés, et se rendit compte qu'Alec avait raison.

— D'accord. J'en suis. Et maintenant ?

— Avant tout, il faut réussir à ouvrir cette foutue porte. Cherche avec moi, regarde si tu trouves quelque chose qui pourrait nous aider.

Mark se mit à explorer la soute malgré l'éclairage médiocre.

Au début, il ne dénicha rien d'intéressant. Des pièces détachées, des outils, des cartons de fournitures – du savon au papier-toilette. Puis, fixée à la cloison, il repéra une chose qu'Alec allait adorer : une masse.

— Hé, viens voir ! appela-t-il. (Il décrocha l'outil et le soupesa entre ses mains.) Solide, compact, le truc idéal pour enfoncer la porte avec tes gros bras de militaire.

— Pas aussi gros qu'autrefois.

L'ancien soldat sourit en saisissant le manche de la masse. Il s'avança jusqu'à la porte et se mit à cogner dessus. L'issue ne faisait aucun doute, mais Mark se dit que la serrure résisterait bien une minute ou deux. Restait à espérer qu'une armée de sbires en combinaison verte n'était pas embusquée de l'autre côté.

Clang. Clang. Clang. Alec poursuivait ses efforts, tapant de plus en plus fort.

Mark reprit ses explorations, dans l'espoir de mettre la main sur une arme avant que la porte ne finisse par céder. Alec, au moins, avait sa masse. Au fond de la soute, dans un coin obscur, quelque chose retint son attention : une étagère chargée de casiers d'environ soixante centimètres de long sur trente de large et trente de profondeur, qui semblaient protéger un contenu important. Certains étaient ouverts et vides ; d'autres étaient scellés.

Il s'en approcha en plissant les yeux, mais il faisait trop noir pour distinguer grand-chose. Il souleva l'un des casiers scellés – plus léger qu'il ne s'y attendait – et le ramena dans la lumière. Il le posa sur la grille métallique du sol. Se penchant dessus, il put enfin l'examiner en détail.

Un symbole d'avertissement était collé sur le couvercle, indiquant un danger biologique. Juste en dessous, l'étiquette disait :

Virus VC321xb47
Hautement contagieux
24 fléchettes, manipuler avec précaution

Mark regretta aussitôt sa trouvaille.

CHAPITRE 7

Mark recula de quelques pas. Il se mordait les doigts d'avoir manipulé ce casier. Dire qu'il aurait pu l'ouvrir s'il ne l'avait pas ramené d'abord à la lumière ! Pour ce qu'il en savait, les fléchettes avaient très bien pu se briser lors des évolutions du berg. Peut-être même que le virus s'était répandu dans l'air par de minuscules fissures. Sans parler des casiers ouverts sur l'étagère.

Il s'essuya les mains sur son pantalon et recula encore.

Clang. Clang. Clang.

Alec s'interrompit, le souffle court.

— Encore un ou deux coups et ça devrait être bon, annonça-t-il. Prépare-toi. Tu as déniché une arme ?

Mark fut pris de nausée. Comme si des microbes s'étaient faufiletés hors du casier pour lui traverser la peau et se répandre dans son sang à l'instant où ils parlaient.

— Non, juste un casier de fléchettes qui contiennent un virus mortel. On pourrait peut-être leur en balancer quelques-unes ?

Il avait dit cela sur le ton de la plaisanterie, mais le simple fait de l'énoncer le fit se sentir encore plus mal.

— Quoi ? Un virus ? répéta Alec, incrédule. (Il s'approcha pour se pencher sur le casier.) Nom de... Alors c'est avec ça qu'ils nous tiraient dessus ? Mais qui sont ces ordures ?

Mark commençait à s'affoler.

— Et s'ils nous attendent de l'autre côté de la porte ? Prêts à nous tirer leurs fléchettes dans le cou ? On n'aurait jamais dû venir ici !

Les tremblements de panique qui altéraient sa voix lui firent honte.

— Calme-toi, mon gars. On a déjà connu pire, lui rappela Alec. Trouve-toi quelque chose, n'importe quoi, pour cogner avec, et si quelqu'un fait irruption par cette porte, flanque-lui un bon coup sur le crâne. Tu veux laisser ces salopards s'en tirer après ce qu'ils ont fait ? On est là, maintenant. On ne peut plus reculer.

La combativité d'Alec rendit un peu de courage et d'assurance à Mark.

— D'accord. Donne-moi une seconde.

— Dépêche !

Mark avait aperçu une clé à molette sur la cloison, à côté de la masse. Il

courut la décrocher. Il avait espéré une meilleure arme, mais ces trente centimètres d'acier massif feraient l'affaire.

Alec brandissait sa masse, prêt à fracasser la poignée de porte à moitié arrachée.

— Tu as raison sur un point : il est tout à fait possible qu'ils nous tirent dessus dès qu'on passera le seuil. Donc, pas la peine de charger bille en tête comme deux idiots. Mets-toi en face et attends mon signal.

Mark fit ce qu'on lui demandait, dos au mur de l'autre côté de la porte, étreignant sa clé à molette.

— Je suis prêt.

Le sang lui battait aux tempes.

— Alors, allons-y.

Alec souleva sa masse bien haut, puis l'abattit sur la poignée. Il lui fallut encore deux coups pour l'arracher avec fracas. Un troisième coup enfonça la porte, qui claqua violemment de l'autre côté. Presque aussitôt trois fléchettes fendirent l'air – ffff, ffff, ffff – et ricochèrent au fond de la soute. On entendit le tintement d'un objet métallique sur le sol, suivi d'un bruit de cavalcade. Une seule personne.

Alec leva la main, comme s'il craignait que Mark ne s'élance à la poursuite du tireur. Puis il jeta un coup d'œil.

— La voie est libre. Ce petit malin devait être à court de fléchettes, parce qu'il a jeté son arme. Je commence à croire qu'il n'y avait pas grand monde à bord. Amène-toi, on va lui expliquer la vie.

Alec se pencha par l'ouverture et regarda avec prudence de part et d'autre. Puis il s'avança dans le couloir faiblement éclairé. Mark prit une profonde inspiration et le suivit, balayant du pied le lance-fléchettes. Alors que l'arme rebondissait contre la cloison, il revit brièvement Darnell, l'épaule transpercée. Il aurait bien voulu avoir mieux qu'une clé à molette entre les mains.

Alec s'enfonça dans le couloir étroit. Le passage s'incurvait légèrement, comme s'il longeait la coque arrondie de l'appareil. Ils passèrent devant plusieurs portes, toutes fermées à clé.

Mark, les nerfs à vif, était prêt à bondir à la moindre alerte. Il allait interroger Alec sur la disposition des lieux – l'ancien soldat avait été pilote autrefois – quand il entendit un claquement de porte plus loin, suivi de pas précipités.

— On fonce ! rugit Alec.

Mark sentit son cœur s'emballer et piqua un sprint à la suite de son ami. Il aperçut vaguement une silhouette devant eux, évoquant les personnages en combinaison verte qu'ils avaient vus plus tôt, mais sans casque. La personne cria quelque chose. Les mots résonnèrent dans le couloir, si bien que Mark ne put en distinguer un seul. Mais c'était clairement une voix d'homme.

Les moteurs s'emballèrent et le berg s'ébranla brusquement. Mark perdit l'équilibre, rebondit contre le mur, puis trébucha sur Alec, lequel s'était étalé

de tout son long. Ils se relevèrent précipitamment et ramassèrent leurs armes.

— Le cockpit est par là ! cria Alec. Vite !

Il repartit à toutes jambes dans le passage, Mark sur ses talons. Ils débouchèrent dans une pièce meublée d'une table et de chaises à l'instant où l'homme qu'ils poursuivaient s'engouffrait dans une trappe ronde qui menait sans doute au cockpit. L'homme tenta de claquer la trappe derrière lui, mais Alec jeta sa masse juste à temps : son manche se coinça dans l'entrebâillement. Mark n'avait pas ralenti ; il dépassa Alec au pas de course, atteignit l'ouverture et passa la tête à l'intérieur sans réfléchir.

Il eut le temps d'apercevoir deux sièges baquets pour les pilotes et un immense tableau de bord chargé d'instruments, de manettes et d'écrans d'affichage, surplombé d'un pare-brise. L'un des sièges était occupé par une femme dont les mains volaient sur les commandes, alors que le berg prenait de la vitesse et que les arbres défilaient sous eux. Puis quelqu'un lui tomba dessus par la droite, et il fut plaqué au sol.

Le souffle coupé, Mark se retrouva chevauché par son agresseur qui tentait de l'immobiliser. Puis l'homme prit un coup de masse dans l'épaule et fut projeté dans un coin du cockpit où il s'écroula avec un grognement de douleur. Mark se releva péniblement, pantelant. Alec empoigna l'homme par sa combinaison et l'attira tout près de son visage.

— Qu'est-ce que c'est que ce cirque ? Qui êtes-vous ? rugit-il.

La femme restait concentrée sur son pilotage, indifférente à la scène qui se déroulait derrière elle. Mark s'approcha d'elle, ne sachant pas comment l'aborder. Il se raidit et prit sa voix la plus autoritaire :

— Faites demi-tour immédiatement et ramenez-nous chez nous.

Elle fit comme si elle ne l'avait pas entendu.

— Réponds-moi ! cria Alec à son interlocuteur.

— On n'est personne ! se défendit l'homme d'un ton plaintif. On nous a envoyés faire le sale boulot, c'est tout.

— Qui ça ? voulut savoir Alec. Qui vous a envoyés ?

— Je ne peux pas le dire.

Mark suivait cet échange, mais il était surtout agacé que la femme pilote ignore ses instructions.

— Je vous ai dit de faire demi-tour ! Tout de suite !

Il agita sa clé à molette, avec le sentiment d'être complètement ridicule.

— Je ne fais qu'obéir aux ordres, petit, lui dit la femme.

Sans la moindre émotion dans la voix.

Mark cherchait une réplique quand le bruit d'un coup de poing le fit se retourner. L'homme en combinaison verte était couché aux pieds d'Alec, les mains sur le ventre.

— Qui vous a envoyés ? répéta Alec. Qu'est-ce qu'il y avait dans ces saletés de fléchettes ? Une espèce de virus ?

— Je n'en sais rien, gémit l'autre. Ne me faites pas de mal, s'il vous plaît.

Il blêmit d'un coup, comme s'il avait vu un fantôme.

— Fais-le, déclara-t-il d'une voix de robot. Crashe-nous.

— Quoi ? s'exclama Alec. Qu'est-ce qui te prend ?

La femme pilote se tourna vers Mark, qui lui retourna un regard perplexe. Elle avait la même expression figée que son collègue.

— Je ne fais qu'obéir aux ordres, répéta-t-elle.

Elle tendit la main vers un levier et le poussa à fond. Le berg trembla et piqua vers le sol ; les frondaisons emplirent le pare-brise.

Projeté en avant, Mark heurta avec violence le tableau de bord. Quelque chose se brisa et un rugissement de moteur lui emplit les oreilles ; il entendit un grand fracas, suivi d'une explosion. Le berg s'immobilisa brutalement. Quelque chose de dur vola à travers le cockpit et frappa Mark à la tête.

Il sentit la douleur et ferma les yeux avant que le sang ne brouille sa vision. Il perdit connaissance, lentement, tandis qu'Alec criait son nom au bout d'un long tunnel.

« Un tunnel, bien sûr », songea-t-il avant de s'évanouir pour de bon. C'était dans un tunnel que cela avait commencé, après tout.

CHAPITRE 8

Mark s'enfonce dans son siège, à bord du subtrans lancé à pleine vitesse. Il sourit, les yeux clos. Les cours lui ont paru interminables aujourd'hui, mais c'est fini maintenant. Pour deux semaines. Il va enfin pouvoir se détendre et ne rien faire – nib, nada. Jouer à la console, s'empiffrer de cochonneries. Traîner avec Trina, bavarder avec elle, passer le plus de temps possible avec elle. Il ferait peut-être mieux de dire adiós à ses parents et de la kidnapper pour s'enfuir avec elle. Pourquoi pas ?

Il ouvre les yeux.

Assise en face de lui, elle l'ignore complètement. Elle est loin de se douter qu'il n'arrête pas de penser à elle, ou même qu'il en pince pour elle. Ils sont amis depuis si longtemps. Par la force des choses : quand deux enfants sont voisins, ils finissent tôt ou tard par devenir amis, c'est comme ça. Mais qui aurait pu deviner que Trina deviendrait une sublime beauté aux courbes voluptueuses et aux yeux de chat ?

Le problème, bien sûr, c'est que tous les autres garçons du lycée s'en sont aperçus aussi. Et Trina *adore* se retrouver au centre de l'attention générale. C'est douloureusement évident.

— Hé, dit-il. (Le subtrans file à travers les tunnels de New York dans un murmure discret, presque hypnotique, qui lui donne envie de refermer les yeux.) À quoi tu penses ?

Elle croise son regard ; un sourire éclaire son visage.

— À rien. C'est exactement ce que j'ai l'intention de faire pendant ces deux semaines : ne pas penser. Et si je commence à penser, je pense réfléchir très fort à un moyen de ne plus penser.

— Waouh. Ça a l'air difficile.

— Pas du tout, c'est marrant. Évidemment, seuls les plus grands prodiges en sont capables.

C'est dans ces moments-là que Mark éprouve une envie absurde de lui avouer qu'elle lui plaît, de lui demander de sortir avec lui, d'allonger le bras et de lui prendre la main. Au lieu de quoi, il se contente de déclarer bêtement :

— Ô sage d'entre les sages, daignerais-tu m'enseigner cette méthode de penser pour ne pas penser ?

Elle grimace.

— Espèce de crétin.

Ah, bravo. Formidable travail d'approche. Il hésite entre gémir et se donner un uppercut.

— Pas grave, j'aime les crétins, ajoute-t-elle pour adoucir le coup.

Il se sent déjà beaucoup mieux.

— Sérieusement, vous avez des projets ? Vous partez en vacances ou vous restez dans le coin ?

— On ira peut-être rendre visite à ma grand-mère quelques jours. Le reste du temps, je serai là. J'ai plus ou moins prévu de sortir avec Danny, mais il n'y a rien de sûr. Et toi ?

L'enthousiasme de Mark retombe d'un cran. Cette fille s'y entend mieux que personne pour pratiquer la douche écossaise.

— Hein ? Heu... oh. Pas grand-chose. Je compte surtout traîner sur mon canapé, à manger des chips. Et roter. Et regarder ma petite sœur crouler sous les cadeaux.

Madison. C'est vrai qu'elle est gâtée, mais Mark n'est pas le dernier à la chouchouter.

— On pourra peut-être se voir, alors, suggère Trina.

Et le voilà qui se remet à rêver.

— Ce serait génial. Tous les jours, si tu veux.

C'est la déclaration la plus audacieuse qu'il lui ait jamais faite.

— D'accord. Peut-être même... (elle jette un regard exagérément soupçonneux autour d'elle, puis se penche vers lui) ... qu'on pourrait s'embrasser dans la cave de tes parents.

L'espace d'une seconde, il la prend au sérieux et son cœur cesse de battre. Une sensation de chaleur se répand sur ses joues.

Puis elle se met à glousser comme une folle. Sans méchanceté, peut-être même avec une vague arrière-pensée de séduction. Mais il voit bien qu'elle les considère comme deux amis pour la vie, rien de plus ; que l'idée de s'embrasser dans son sous-sol lui paraît parfaitement ridicule. Mark décide de mettre ses espoirs en sourdine pour le moment.

— Hilarant, lâche-t-il. Je suis plié en deux.

Elle s'arrête de glousser.

— Oh, ce n'était pas forcément une blague, tu sais.

À peine a-t-elle dit ça que toutes les lumières s'éteignent.

Privé de courant, le subtrans commence à ralentir ; Mark glisse sur son siège et manque atterrir sur les genoux de Trina. En d'autres circonstances, l'idée pourrait lui plaire, sauf que là, il a peur. Il a entendu dire que ce genre de coupures d'électricité était monnaie courante autrefois, mais c'est la première fois de sa vie qu'il en subit une. La rame se retrouve plongée dans le noir total. Les gens se mettent à hurler. Le cerveau n'est pas programmé pour être brusquement coupé de tout repère. C'est angoissant. Enfin, la lueur de plusieurs téléphones bracelets vient éclairer un peu la scène.

Trina lui prend la main et la serre.

— Qu'est-ce qui se passe ? demande-t-elle.

Il se sent rassuré, parce qu'elle n'a pas l'air très effrayée. Il reprend son sang-froid.

— Un problème sur la voie, j'imagine.

Il sort son téléphone – il n'est pas assez riche pour s'offrir l'un de ces modèles qu'on porte au poignet –, mais, chose curieuse, le réseau est hors service. Il remet l'appareil dans sa poche.

Les bandes jaunes de l'éclairage de secours s'allument au plafond de la rame. Leur lumière tamisée offre un soulagement bienvenu. Les passagers se lèvent autour d'eux, regardent d'un bout à l'autre du train, chuchotent. On a toujours tendance à chuchoter dans ce genre de situation.

— Ce qu'il y a de bien, c'est qu'on n'est pas pressés, murmure Trina.

Le premier sentiment de panique de Mark s'est dissipé. À présent, il ne pense plus qu'à lui demander ce qu'elle a voulu dire par « Ce n'était pas forcément une blague, tu sais ». Hélas, il a manqué sa chance et elle ne reviendra plus. Saleté de panne.

Le train bouge. Pas beaucoup. Une sorte de tremblement. Mais c'est quand même inquiétant, et les gens se remettent à crier, à piétiner. Mark et Trina échangent un regard où la curiosité se mêle à la peur.

Deux hommes tentent d'ouvrir de force une porte. Ils finissent par la faire coulisser et sortent sur la corniche qui longe la paroi du tunnel. Les passagers leur emboîtent le pas, comme des rats qui s'enfuient devant un incendie, se bousculant et s'insultant. Deux à trois minutes plus tard, il n'y a plus que Mark et Trina dans la rame du subtrans, sous la lueur pâle des veilleuses.

— Je ne suis pas convaincue qu'on devrait les suivre, dit Trina, qui persiste à murmurer. Je suis presque sûre que le courant va bientôt revenir.

— Mouais, répond Mark. (Le train continue à vibrer, et cela commence à l'inquiéter.) Je ne sais pas. On dirait quand même qu'il se passe un truc.

— Tu crois qu'on devrait y aller ?

Il réfléchit une seconde.

— Oui. Si on reste ici, je vais devenir dingue.

Mark et Trina gagnent les portes ouvertes puis sortent sur la corniche. Elle n'est pas large et ne comporte aucune rambarde. Ça s'annonce plutôt dangereux au cas où le train repartirait. L'éclairage d'urgence s'est allumé dans le tunnel également, mais il ne suffit pas à dissiper l'obscurité.

— Ils sont partis vers la gauche, indique Trina.

Le ton de sa voix donne à penser qu'elle voudrait essayer la direction opposée. Mark est du même avis.

— Alors... à droite, conclut-il avec un hochement de tête.

— Oui. Je préfère ne pas m'approcher de ces gens.

— On aurait dit une foule sur le point de se déchaîner.

— Amène-toi.

Elle l'entraîne par le bras sur la corniche étroite. Ils gardent une main sur

le mur et se penchent vers lui pour être sûrs de ne pas tomber sur les rails. Le mur tremble un peu, mais pas autant que le train. Peut-être que ce qui a provoqué la coupure de courant est en train de s'estomper. Peut-être qu'il s'agissait juste d'un tremblement de terre et que tout va rentrer dans l'ordre.

Ils marchent depuis dix minutes, sans avoir échangé un mot, quand des cris retentissent devant eux. Non. Pas des cris. Des hurlements de terreur, comme si des gens se faisaient massacrer. Trina s'arrête, se retourne vers Mark. Les doutes de ce dernier – ou ses espoirs, plutôt – s'évanouissent.

Il est arrivé quelque chose de terrible.

Son instinct souffle à Mark de faire demi-tour et de s'enfuir, mais il a honte de lui quand Trina prend la parole et montre à quel point elle est courageuse.

— Il faut y aller, voir ce qui se passe et si on peut donner un coup de main.

Comment lui dire non ? Ils se mettent à courir, le plus vite et le plus prudemment possible, jusqu'à ce qu'ils parviennent au quai d'une station souterraine. Là, ils s'arrêtent. La scène qui s'offre à eux est trop horrible pour que Mark en accepte la réalité. Il sait déjà que rien dans sa vie ne sera plus jamais pareil.

Des corps nus et calcinés jonchent le sol. Des cris de souffrance résonnent contre les murs, lui vrillent les tympans. Des gens se traînent, les bras tendus, les habits en feu, le visage à moitié fondu, comme de la cire. On voit du sang partout. Et il règne une chaleur insoutenable.

Trina se tourne vers Mark, lui prend la main, avec une expression de terreur qu'il n'oubliera jamais. Elle l'entraîne avec elle, et ils repartent au pas de course par où ils sont venus.

Et pendant ce temps, il pense à ses parents. À sa petite sœur.

Dans un coin de sa tête, il les voit brûler quelque part. Il entend Madison hurler.

Il en a le cœur brisé.

CHAPITRE 9

— Mark !

La vision avait disparu, mais le souvenir du tunnel continuait d'assombrir ses pensées.

— Mark ! Réveille-toi !

C'était la voix d'Alec, aucun doute. En train de lui crier dessus.

— Réveille-toi, bon sang !

Mark ouvrit les yeux en clignant sous le soleil éclatant qui perçait entre les branches au-dessus de lui. Puis le visage d'Alec apparut, masquant la lumière, et il put y voir clair.

— Pas trop tôt, grommela le vieil ours avec un soupir. Je commençais à me faire du mouron, petit.

À ce moment-là, Mark éprouva une violente douleur à la tête ; elle avait simplement été plus longue que lui à se réveiller. Elle se répandit partout sous son crâne. Il gémit, se toucha le front et ramena ses doigts poissés de sang.

— Aïe, dit-il, avant de gémir de plus belle.

— Oui, tu as pris un bon coup sur laalebasse quand on s'est écrasés. Tu t'en sors bien. Heureusement que tu as un ange gardien comme moi pour te sauver la peau.

Mark appréhendait l'instant qui allait suivre, mais il ne pouvait pas rester couché là. Serrant les dents, il se mit en position assise. Il cligna des yeux pour chasser les points lumineux qui dansaient devant, puis attendit que la douleur s'estompe dans son crâne et dans le reste de son corps. Alors seulement, il regarda autour de lui.

Ils se trouvaient au centre d'une clairière. Des racines noueuses affleuraient çà et là sous le tapis de feuilles mortes et d'aiguilles de pin. À une trentaine de mètres, la carcasse du berg était coincée entre deux chênes géants comme une étrange fleur de métal. Cabossée, tordue, elle dégageait une fumée épaisse.

— Que s'est-il passé ? demanda Mark, désorienté.

— Tu ne te rappelles pas ?

— Je me rappelle juste que j'ai pris un coup sur la tête.

Alec leva les mains.

— Il n'y a pas grand-chose à rajouter. On s'est crashés et j'ai traîné tes

fesses jusqu'ici. On aurait dit que tu faisais un cauchemar. Toujours tes mauvais souvenirs ?

Mark acquiesça de la tête, sèchement. Il n'avait pas envie d'en parler.

— J'ai essayé de fouiller le berg, raconta Alec, changeant de sujet. (Mark lui en fut reconnaissant.) Mais il y avait trop de fumée qui s'échappait des moteurs. Quand tu seras en état de te lever sans tomber dans les pommes, je retournerais bien jeter un coup d'œil. Je veux découvrir qui sont ces gens, et pourquoi ils ont fait ça. Ça me paraît important.

— D'accord, dit Mark. (Puis une idée le frappa, qui lui donna une bouffée d'angoisse.) Et ce virus qu'on a trouvé ? Imagine qu'une ampoule se soit cassée et qu'il se soit répandu dans l'air ?

Alec lui tapota l'épaule.

— Ne t'en fais pas. J'ai dû passer par la soute pour sortir, et j'ai vu les casiers. Ils sont intacts.

— Oui, mais... comment ça marche, un virus ? Je veux dire, il y a quand même un risque qu'on l'ait attrapé, non ? Comment être sûr ? De quel genre de virus il s'agit, à ton avis ?

Alec lâcha un petit rire.

— Fiston, tout ça ce sont d'excellentes questions, dont je n'ai pas les réponses. On les posera à notre experte une fois de retour. Lana en aura peut-être déjà entendu parler. Mais à ta place, je ne m'en ferais pas trop. Rappelle-toi que les autres sont tombés comme des mouches, alors que toi, tu tiens encore debout.

— Tu as peut-être raison, admit-il avec réticence. Tu crois qu'on est loin du village ?

— Aucune idée. Mais même s'il faut crapahuter un peu, on y arrivera.

Mark se rallongea sur le sol et ferma les yeux, le bras en travers du visage.

— Donne-moi encore quelques minutes. Après, on fouillera l'appareil. On y découvrira peut-être quelque chose d'intéressant.

— Ça marche.

*

Une demi-heure plus tard, Mark était de retour à l'intérieur du berg, sauf que cette fois il se tenait sur une cloison et non sur le sol grillagé.

La disposition du berg couché sur le flanc était perturbante : elle le privait de ses repères et ne faisait rien pour soulager son estomac nauséux ni son mal de crâne lancinant. Mais il était aussi résolu qu'Alec à découvrir un indice sur l'origine de l'appareil.

Le plus simple aurait été de consulter l'ordinateur de bord, mais Alec avait déjà essayé en vain. Le système était mort. Toutefois, ils avaient bon espoir de dénicher un téléphone portable ou une tablette quelque part dans l'épave. Il y avait des lustres que Mark n'avait plus vu de gadgets de ce genre.

La plupart avaient grillé lors des éruptions solaires, et les batteries des autres n'avaient pas tenu longtemps. Mais à bord d'un berg, on devait pouvoir trouver des appareils chargés.

Un berg. Il se tenait à l'intérieur d'un berg. Il réalisa soudain à quel point son univers avait changé en l'espace d'un an. À une époque, un berg était une chose parfaitement banale. Hier encore, il croyait ne jamais en revoir. Et voilà qu'il en fouillait un qu'il avait contribué à détruire. C'était très excitant, même s'ils n'avaient découvert pour l'instant que des débris, des vêtements et des pièces détachées.

Puis il décrocha le jackpot : une tablette en parfait état de fonctionnement. Elle était allumée ; c'était la lueur de son écran qui avait attiré l'attention de Mark. Elle était coincée entre le matelas et le bord d'une couchette dans l'une des cabines de l'équipage. Il commença aussitôt par l'éteindre : si la batterie tombait à plat, il n'aurait aucun moyen de la recharger.

Il rejoignit Alec dans une cabine voisine, penché sur un casier qu'il essayait de forcer.

— Hé, vise un peu ce que j'ai dégotté, annonça-t-il fièrement en brandissant la tablette. Et toi ?

Alec se redressa. Son regard s'illumina lorsqu'il aperçut la trouvaille de Mark.

— Moi, rien du tout, et je commence à en avoir plein le dos. Jetons plutôt un coup d'œil à ton truc.

— J'ai peur que la batterie s'épuise, dit Mark.

— Oui, eh bien, raison de plus pour l'examiner tout de suite, tu ne crois pas ?

— Allons dehors, alors. J'en ai ma claque de cette épave.

*

Mark et Alec se penchèrent sur la tablette. Ils s'étaient assis à l'ombre d'un arbre pour se protéger du soleil. Mark avait toujours l'impression que le temps ralentissait quand cette boule incandescente flamboyait au-dessus d'eux, les matraquant de ses rayons. Il devait constamment essuyer ses mains moites pour activer les commandes tactiles de la tablette.

Son contenu n'avait rien de bien enthousiasmant. Des jeux, des livres, de vieilles émissions d'infos antérieures aux éruptions solaires. Il y avait aussi un journal intime qui aurait pu leur fournir des renseignements précieux s'il avait été mis à jour récemment. Mais rien qui concernait l'identité de leurs agresseurs.

Enfin, ils tombèrent sur une ancienne application de géolocalisation. Les satellites GPS avaient tous été détruits par les radiations lors des éruptions solaires. Mais l'application semblait reliée à une balise à bord du berg, peut-être contrôlée par radar ou une autre technologie à ondes courtes. Et elle avait

conservé une trace de tous les déplacements effectués par l'engin.

— Regarde ça, dit Alec, un doigt posé sur la carte. (Tous les trajets du berg convergeaient vers le même point.) Ça doit être leur quartier général, leur base ou je ne sais quoi. Et si j'en crois ses coordonnées et celles de notre petit village dans les collines, je dirais qu'il se situe à moins de cent kilomètres.

— C'est peut-être une ancienne base militaire ? suggéra Mark.

Alec prit le temps d'y réfléchir.

— Ou alors un bunker. Ce serait logique de l'avoir installé dans les montagnes. On va y jeter un coup d'œil, fiston. Le plus tôt sera le mieux.

— Tout de suite ?

— Non. Il faut d'abord repasser par chez nous, voir comment ça se présente. Si Darnell s'en est sorti. Et les autres.

Mark eut un pincement au cœur à la mention de Darnell.

— Tu sais, les fléchettes de virus ? Tu peux être sûr que ces gars-là ne se sont pas donné tout ce mal pour nous inoculer un simple rhume.

— Tu as raison. Ça m'embête de devoir l'admettre, mais tu as raison, fiston. Je ne m'attends pas à un retour triomphal dans la joie et l'allégresse. Seulement, on ne va pas rester là. Alors amène-toi.

Mark glissa la tablette dans la poche de son jean. Il préférerait de loin rentrer au village que de partir à la recherche d'un bunker.

Il était encore nauséux, avait la tête douloureuse. Mais quand ils se mirent en route, son poulx s'accéléra et il ne tarda pas à se sentir mieux. Des arbres et du soleil, des buissons et des racines, des écureuils, des insectes et des serpents. L'air chaud dégageait une agréable odeur de résine dont il se remplit les poumons.

Le berg les avait emportés beaucoup plus loin qu'ils ne l'avaient cru. Ils passèrent deux nuits à camper dans la forêt, dormant juste assez pour reprendre des forces. Ils se nourrirent de petit gibier qu'Alec abattait au couteau. Ils parvinrent aux abords du village le troisième jour en fin d'après-midi.

Mark et l'ancien soldat étaient encore à deux bons kilomètres quand la pauteur de charnier les assaillit.

CHAPITRE 10

Le soleil descendait déjà sur l'horizon quand ils arrivèrent au pied de la colline où se dressaient les premières cabanes.

Mark avait déchiré une large bande d'étoffe au bas de son tee-shirt pour se l'enrouler autour du nez et de la bouche. Il s'engagea dans la dernière montée avant le village. L'odeur était épouvantable. Refoulant son envie de vomir, il s'apprêta à découvrir les conséquences de l'attaque.

Darnell.

Mark n'espérait plus grand-chose de ce côté-là. Il avait accepté, le cœur lourd, que son ami puisse être mort. Mais Trina ? Lana ? Misty et le Crapaud ? Étaient-ils encore en vie ? Ou contaminés par Dieu savait quel virus ? Alec l'arrêta d'une main en travers du torse.

— Écoute-moi, dit le vieil homme, la voix assourdie par son masque. Avant d'aller plus loin, on doit poser quelques règles. Pas question de nous laisser emporter par l'émotion. Quoi qu'on découvre, notre priorité doit être de sauver le plus de gens possible.

Mark hocha la tête, puis fit mine de repartir, mais Alec le retint.

— Mark, j'ai besoin d'être sûr qu'on est sur la même longueur d'onde. (Il affichait l'air sévère d'un maître d'école.) Si on s'amène comme des fleurs et qu'on commence à prendre des amis dans nos bras, à pleurer et à tenter des trucs insensés pour des gens qui n'ont plus aucune chance... ça ne fera qu'augmenter le nombre de victimes. Tu comprends ? On doit réfléchir à plus long terme. Et même si ça peut paraître égoïste, il faut avant tout penser à nous protéger. Tu saisis ? Nous protéger, nous. On ne pourra plus aider personne si on est morts.

Mark le regarda dans les yeux et y lut une résolution à toute épreuve. Il savait qu'Alec avait raison. La tablette, la carte et tout ce qu'ils avaient appris de l'équipage du berg indiquaient clairement qu'il se tramait quelque chose d'important.

— D'accord, alors tu proposes quoi ? Si on voit des gens malades – si ces fléchettes les ont vraiment contaminés –, on garde nos distances ?

Alec recula d'un pas, le visage plissé. Mark ne parvint pas à déchiffrer son expression.

— Présenté de cette manière, ça ne sonne pas très fraternel, pourtant

c'est exactement ça. On ne peut pas risquer de tomber malades, Mark. On ne sait pas à quoi on a affaire. Tout ce que je dis, c'est qu'il faut nous préparer... et si on a le moindre doute sur quelqu'un...

— On l'abandonne pour qu'il se fasse boulotter par les loups, conclut Mark avec une froideur volontairement blessante.

L'ancien soldat secoua la tête.

— Allons-y, et on verra bien. Retrouvons d'abord nos amis. Mais pas d'imprudence. Ne t'approche de personne, ne touche personne. Et n'enlève pas ce chiffon de ta jolie petite gueule. C'est bien compris ?

Mark acquiesça de la tête. Cela ne paraissait pas déraisonnable de garder ses distances avec les gens atteints par les fléchettes. *Hautement contagieux*. Ces mots flamboyèrent dans sa tête. Alec avait raison.

— C'est compris. Je ne suis pas idiot. Je ferai attention.

Un air compatissant adoucissait les traits d'Alec, une expression que Mark ne lui avait pas souvent vue. On lisait une vraie gentillesse dans son regard.

— On a traversé de sales moments, fiston. Mais ça nous a endurcis, non ? On peut endurer ça. (Il jeta un coup d'œil en direction du village.) Espérons que nos amis s'en sont sortis.

— Espérons-le, dit Mark.

Il resserra son chiffon autour de son visage.

Alec lui adressa un bref hochement de tête – très militaire – et s'engagea dans le sentier. Mark inspira un grand coup, se promit de mettre ses émotions de côté pour l'instant et lui emboîta le pas.

*

À peine eurent-ils passé la colline que la source de cette puanteur abominable leur apparut clairement.

Tant de cadavres...

À l'entrée du village, on avait construit une grande cabane rudimentaire, destinée au départ à s'abriter de la pluie, puis, à mesure que d'autres bâtisses avaient pris la relève, à entreposer différentes choses. Elle comportait trois murs et une façade ouverte. Son toit de branchages était renforcé avec de l'argile afin d'offrir la meilleure étanchéité possible. Tout le monde la surnommait la Bancale, parce que en dépit de sa robustesse elle avait l'air de s'appuyer contre le flanc de la colline.

Quelqu'un avait décidé d'y transporter les morts.

Mark était horrifié. Il n'aurait pas dû l'être. Il avait vu plus de cadavres au cours de l'année écoulée que les entrepreneurs de pompes funèbres d'autrefois n'en voyaient dans toute leur vie. La scène n'en était pas moins choquante.

Il compta au moins une vingtaine de corps, alignés côte à côte, occupant la totalité de l'espace. La plupart avaient du sang plein la figure : autour du nez, de la bouche, des yeux et des oreilles. Et à en juger par leur pâleur et

l'odeur qu'ils dégageaient, tous étaient morts depuis un jour ou deux. Un rapide tour d'horizon lui apprit que Darnell n'était pas dans le groupe. Mais Mark préférait ne pas se bercer d'illusions. Son chiffon collé sur son nez et sa bouche, il s'obligea à détourner les yeux. Il ne pourrait rien avaler avant un bon bout de temps.

Alec semblait moins perturbé. Il contemplait les corps avec plus de colère que de dégoût. Peut-être aurait-il voulu examiner ces malheureux et tâcher de comprendre de quoi ils étaient morts, mais il savait à quel point ce serait imprudent.

— Allons-y, décida Mark. Allons retrouver nos amis.

— D'accord, répondit Alec.

*

Ils évoluaient dans un village fantôme. Poussière, bois sec et air surchauffé.

Ils ne croisèrent personne dans les sentiers et les ruelles. Toutefois Mark aperçut plusieurs paires d'yeux inquiets derrière les fenêtres et les fissures des cabanes branlantes.

— Hé ! cria Alec, le faisant sursauter. C'est Alec et Mark. Quelqu'un veut bien sortir nous raconter ce qui s'est passé depuis qu'on est partis ?

Une voix répondit, légèrement étouffée.

— On s'est tous enfermés depuis le matin de l'attaque du berg. Ceux qui ont voulu aider les victimes... la plupart sont tombés malades et sont morts, eux aussi. Ça leur a juste pris un peu plus longtemps.

— C'étaient les fléchettes ! expliqua Alec d'une voix forte pour être entendu du plus grand nombre possible. Elles devaient contenir un virus. On a grimpé à bord du berg. Il s'est écrasé à deux jours de marche d'ici. On y a trouvé un casier de fléchettes comme celles qu'ils nous ont balancées. Elles ont sûrement contaminé les cibles en leur inoculant... je ne sais quoi.

Des murmures et des chuchotements se firent entendre à l'intérieur de plusieurs cabanes, mais personne ne répondit à Alec.

Ce dernier se tourna vers Mark.

— Une chance qu'ils aient eu la bonne idée de s'enfermer chez eux. S'il s'agit bien d'un virus, ça aura peut-être évité une contamination générale. Qui sait ? S'ils sont tous restés à l'intérieur et qu'il n'y ait pas de nouveaux cas, peut-être que le virus est mort avec ces pauvres gars dans la Bancale.

Mark lui adressa un regard dubitatif.

— Espérons-le.

Des bruits de pas les interrompirent. Ils virent Trina apparaître au coin d'une cabane, le bas du visage recouvert d'un tissu. Sale, en sueur, elle avait l'air affolé. Mais ses yeux s'illuminèrent lorsqu'elle découvrit Mark, et ceux de Mark en firent sans doute autant. Elle paraissait en bonne santé, ce qui le remplit de soulagement. Elle courut vers eux, jusqu'à ce qu'Alec intervienne.

Il s'interposa entre elle et Mark, les deux bras écartés. Trina s'arrêta net.

— Les enfants, dit Alec, prenons cinq minutes avant de nous tomber dans les bras. Deux précautions valent mieux qu'une.

Mark s'attendait à des protestations de Trina, mais celle-ci acquiesça de la tête, le souffle court.

— D'accord. C'est juste que... je suis tellement contente de vous revoir. Venez vite, il faut que je vous montre quelque chose !

Elle tourna les talons et repartit au pas de course par où elle était venue.

Mark et Alec la suivirent sans hésitation dans la rue principale du village. Mark entendit des murmures, des exclamations étouffées, et aperçut des doigts pointés dans l'ombre des bâtiments. Quelques minutes plus tard, Trina s'arrêta devant une petite cabane condamnée par trois planches clouées en travers de la porte.

On y avait enfermé quelqu'un.

Qui hurlait comme un possédé.

Les hurlements étaient à peine humains.

Trina se retourna pour affronter Mark et Alec. Ses larmes coulaient. Mark se dit qu'il n'avait encore jamais vu personne d'aussi triste. Malgré toutes les saloperies de fin du monde qu'il avait traversées.

— Je sais que c'est dégueulasse, cria-t-elle pour couvrir les hurlements du prisonnier. (Mark n'aurait pas su dire s'il s'agissait d'un homme ou d'un garçon, et encore moins de quelqu'un qu'il connaissait.) Mais il ne nous a pas laissé le choix. Il disait qu'il se taillerait les veines si on refusait. Et son état n'a fait qu'empirer depuis. On ne sait pas pourquoi il n'est pas mort, comme tous les autres. Lana nous a fait prendre toutes les précautions possibles depuis le début. Elle avait peur qu'il ne soit contagieux. Dès que d'autres personnes ont commencé à tomber malades, elle l'a mis en quarantaine. Tout est arrivé très vite.

Mark était sous le choc. Il ouvrit la bouche pour poser une question, renonça. Il connaissait déjà la réponse.

Alec la formula pour lui.

— C'est Darnell qui est là-dedans, pas vrai ?

Trina hocha la tête ; de nouvelles larmes coulèrent sur ses joues. Mark aurait voulu la serrer dans ses bras et ne plus jamais la lâcher. Mais, dans l'immédiat, il n'avait que des mots à lui offrir.

— C'est bien, Trina. Vous avez fait ce qu'il fallait. En effet, il est possible que Darnell ait été contaminé par quelque chose. On va tous devoir se montrer très prudents jusqu'à ce qu'on soit sûrs que ce truc a cessé de se propager.

D'autres hurlements jaillirent de la cabane. À croire que Darnell était en train de s'arracher la gorge. Mark dut se retenir de se boucher les oreilles.

— Ma tête !

Mark pivota vivement vers la cabane. C'était la première fois que Darnell proférait des sons intelligibles. Ce fut plus fort que lui : il courut jusqu'à la fenêtre condamnée par des planches. Une fente de cinq centimètres permettait de jeter un coup d'œil à l'intérieur.

— Mark ! s'écria Alec. Ne t'approche pas !

— Ça va, répondit Mark. Je n'ai pas l'intention de toucher quoi que ce

soit.

— Si tu chopes une maladie, je peux te dire que ça va barder pour ton matricule.

Mark lui adressa un regard qui se voulait rassurant.

— J'ai juste envie de voir mon pote.

L'ancien soldat grommela puis se détourna. Trina observait Mark, visiblement partagée entre l'envie de lui demander de s'éloigner et celle de le rejoindre.

— Reste là, lui dit-il avant qu'elle n'ait pris sa décision.

Elle hocha la tête.

Mark s'approcha de la fenêtre. Les cris à l'intérieur avaient cessé ; à présent, on entendait Darnell gémir doucement et marmonner encore et encore :

— Ma tête, ma tête, ma tête.

Le visage de Mark n'était qu'à quelques centimètres des planches. Il vérifia que son foulard improvisé couvrait parfaitement son nez et sa bouche. Puis il colla son œil à la fente.

Un rayon de soleil tombait en biais sur le sol poussiéreux, mais il faisait sombre à l'intérieur. Mark aperçut les pieds et les genoux de Darnell, ramenés contre son corps. Son visage demeurait caché. Il avait la tête enfouie au creux des bras.

Il frissonnait de la tête aux pieds, comme s'il grelottait de froid.

— Darnell ? appela Mark. Hé... c'est moi. Je sais que tu déroutilles, mec. Je... je suis vraiment désolé. On a eu ceux qui t'ont fait ça, tu sais ? On a crashé leur berg.

Son ami ne réagit pas ; il resta là, dans l'ombre, à trembler et à gémir. En répétant toujours ces deux mots :

— Ma tête, ma tête, ma tête.

Mark sentit son ventre se nouer. La peur et la mort lui étaient devenues familières, mais voir son ami souffrir ainsi, tout seul... ça le tuait. Surtout, cela paraissait tellement gratuit. Inutile. Pourquoi venir leur infliger cette épreuve supplémentaire après ce que le monde avait déjà subi ? La situation n'était-elle pas déjà assez moche ?

Une flambée de colère s'empara de lui. Il cogna du poing le mur de rondins, s'écorchant les phalanges. Il espérait que quelqu'un paierait un jour pour tout ça.

— Darnell ? appela-t-il de nouveau. Peut-être... peut-être que tu es plus fort que les autres, que c'est pour ça que tu es encore en vie. Accroche-toi, mec. Sois patient. Tu vas...

Des mots creux. Il avait l'impression de mentir à son ami.

— Écoute, le sergent et moi, Trina, Lana, tous les autres, on va trouver une solution. Toi, essaie juste de...

Darnell se raidit soudain, les jambes tendues devant lui, les bras collés le long du corps. Un autre hurlement, pire encore que les précédents, jaillit de sa

gorge ravagée. On aurait dit le rugissement d'un fauve. Mark eut d'abord un mouvement de recul, mais il se reprit et se rapprocha de la fente autant qu'il le put sans toucher les planches. Darnell avait roulé au centre de la pièce ; son visage apparaissait maintenant en pleine lumière.

Il avait du sang partout. Sur le front, les joues, le menton. Dans le cou. Dans les cheveux. Il en coulait de ses yeux, de ses oreilles, de sa bouche. Il retrouva enfin le contrôle de ses bras et plaqua les mains sur sa tête, puis il la secoua comme s'il essayait de l'arracher. Tout cela sans cesser de hurler :

— Ma tête ! Ma tête ! Ma tête !

— Darnell, chuchota Mark, mais il savait que son ami ne l'écoutait pas.

Et malgré la culpabilité et le dégoût qu'il en éprouvait, Mark savait aussi qu'il ne pouvait pas entrer dans cette cabane pour essayer d'aider son ami. Ce serait d'une stupidité sans nom.

— *Ma têteêteête !* hurla Darnell avec une telle sauvagerie que Mark battit en retraite.

Il n'était pas certain de pouvoir continuer à regarder.

Il entendit du bruit à l'intérieur, comme un raclement de pieds. Puis un choc sourd contre la porte. Et un autre. Et un autre.

Boum. Boum. Boum.

Mark ferma les yeux. Il devinait le sens de ce bruit horrible. Et puis Trina fut là, le serrant dans ses bras, secouée de sanglots. Alec protesta, mais uniquement pour la forme. C'était trop tard désormais.

Il y eut encore quelques chocs, puis un cri strident qui s'acheva en gargouillis étranglé. Après quoi, Mark entendit Darnell s'écrouler sur le sol avec un dernier soupir.

Il s'en voulut, mais, en cet instant de calme fragile, il se sentit soulagé que cette épreuve soit enfin terminée. Et que la victime ne soit pas Trina.

Mark n'avait jamais considéré Alec comme un homme doux. Loin de là. Mais quand le soldat s'avança pour les séparer, Trina et lui, il le fit avec beaucoup de délicatesse.

— Je sais qu'on en a connu des vertes et des pas mûres, commença-t-il avec un regard vers la cabane où gisait Darnell. Et le pire est peut-être encore à venir, d'après ce qu'on vient d'entendre. (Il marqua une petite pause avant de continuer.) Mais pas question de baisser les bras maintenant. Depuis le premier jour, on s'est toujours battus pour survivre.

Mark hocha la tête avant de se tourner vers Trina.

Elle essuya une larme, dévisagea Alec d'un œil froid.

— Je commence à en avoir plein le dos, de la survie. Au moins, Darnell n'a plus de souci à se faire.

Depuis toutes ces années qu'il la connaissait, Mark ne l'avait jamais vue aussi en colère.

— Ne dis pas ça, protesta-t-il. Je sais que tu ne le penses pas.

Elle se tourna vers lui. Son regard se radoucit.

— Ça va durer encore combien de temps ? Pendant des mois, on a fui sous un soleil de plomb. Ensuite, on a découvert cet endroit où construire des abris et trouver de quoi manger. Il y a quelques jours encore, on riait tous ensemble ! Et voilà que ce berg s'amène, qu'on nous arrose de fléchettes et que les gens se mettent à tomber comme des mouches. C'est quoi ? Une mauvaise blague ? Tu crois qu'il y a quelqu'un, là-haut, qui s'amuse avec nous en se fendant la poire ?

Sa voix se fêla et elle se remit à pleurer. Elle s'assit par terre, le visage dans les mains, secouée de sanglots silencieux.

Mark se tourna vers Alec, lequel plissa les yeux, l'air de dire : « C'est ton amie, fais quelque chose. »

— Trina ? dit Mark d'une voix douce. (Il s'agenouilla derrière elle pour l'entourer de ses bras.) Je sais ce que tu penses : on croyait que les choses ne pourraient que s'améliorer. Je suis désolé.

Il ne se donna pas la peine de lui peindre la situation sous un jour moins noir. Cela ne servirait à rien, et il y avait longtemps qu'ils avaient renoncé à le faire.

— Mais je te promets qu'on va traverser ça ensemble, continua-t-il. Et on fera tout ce qu'on pourra pour ne pas attraper ce qui a tué Darnell et tous les autres. Seulement, pour ça...

Il se tourna vers Alec, quêtant son soutien.

— Pour ça, il va falloir redoubler de vigilance, acheva le soldat. On va devoir être prudents, malins, et ne pas s'embarrasser de scrupules.

Mark savait qu'il prenait un risque en touchant Trina. Mais il s'en fichait. Si la jeune femme devait mourir, il n'était pas certain d'avoir la force de continuer à se battre.

Trina leva son visage vers Alec.

— Mark, lève-toi et éloigne-toi de moi.

— Trina...

— Fais-le. Tout de suite. Va te mettre à côté d'Alec, que je puisse vous voir tous les deux.

Mark rejoignit le soldat. Quand il se retourna, il constata que la Trina en larmes, impuissante et vaincue avait disparu, remplacée par la jeune femme résolue qu'il connaissait bien. Elle se leva et croisa les bras.

— J'ai fait très attention depuis que vous avez embarqué dans ce berg. Les combinaisons de ces salopards, les fléchettes, les victimes qui s'écroulaient et se sentaient mal... Même avant l'avertissement de Lana, c'était clair qu'il y avait du louche là-dessous. La seule personne dont je me suis occupée, c'est Darnell, mais il a eu la bonne idée de garder ses distances. C'est lui qui s'est enfermé là-dedans et qui m'a demandé de condamner les issues.

Elle les dévisagea.

— Ce que je veux dire, c'est que je ne crois pas être contaminée. Surtout compte tenu de la vitesse à laquelle ce truc a l'air de se propager.

— Je vois ça, mais..., commença Alec.

— Je n'ai pas fini, le coupa Trina en le foudroyant du regard. J'ai bien conscience qu'il faut faire attention. Je suis peut-être contagieuse. Je sais qu'on s'est déjà touchés, mais évitons de le refaire. Jusqu'à ce qu'on soit sûrs. On devrait aussi se découper d'autres masques et se laver les mains et la figure jusqu'au sang.

Mark aimait beaucoup sa façon de prendre les choses en main.

— Ça me va.

— Moi aussi, dit Alec. Maintenant, où sont les autres ? Lana, Misty, le Crapaud ?

Trina eut un geste vague.

— Chacun s'est enfermé dans son coin. Le temps de s'assurer qu'il n'y a plus de contaminés. Encore un jour ou deux, peut-être.

Pour Mark, rester claquemuré pendant un jour ou deux était la pire des suggestions.

— Je vais devenir cinglé à rester si longtemps sans rien faire. On a trouvé une tablette avec une carte indiquant d'où venait le berg. Je propose

plûtôt qu'on rassemble des provisions et qu'on aille y jeter un coup d'œil. On y apprendra peut-être des choses intéressantes.

— D'accord, approuva Alec. Je suis d'avis de partir le plus loin possible d'ici.

— Une minute ! Et Darnell ? s'inquiéta Mark. (Il connaissait déjà la réponse, mais il lui semblait important de poser la question.) Est-ce qu'on ne devrait pas l'enterrer ?

Les regards de Trina et d'Alec furent suffisamment éloquents. Ils ne pouvaient pas courir le risque de s'approcher du corps.

— Conduis-nous auprès de Lana et des autres, dit Alec à Trina. Ensuite, on s'en ira.

*

Mark avait d'abord craint que d'autres ne veuillent se joindre à eux. Mais les gens étaient terrorisés, et personne n'osa sortir de chez soi. Cela n'avait rien d'étonnant, à bien y réfléchir. Le monde avait suffisamment puni ces malheureux. Pourquoi auraient-ils voulu s'attirer de nouveaux ennuis ?

Ils retrouvèrent Misty et le Crapaud à l'étage d'une cabane en rondins à l'orée du village, du côté opposé à la Bancale et à tous ses cadavres. Trina ne savait pas où se terrait Lana. Ils la découvrirent au bout d'une heure, assoupie derrière un buisson au bord du torrent. Elle fut vexée d'avoir été surprise à dormir, mais elle était à bout de forces. Aussitôt que Mark et Alec avaient embarqué à bord du berg et disparu au-dessus de la forêt, elle avait pris la direction des opérations. Il avait fallu mettre les victimes en quarantaine, rassembler tous les corps – en s'assurant de porter des gants et des masques –, distribuer à manger et à boire dans chaque maison. Personne ne comprenait vraiment ce qui venait de se passer, mais Lana avait insisté dès le début pour prendre des précautions au cas où ils auraient affaire à quelque chose de contagieux.

— Je vais bien, conclut-elle alors qu'ils se préparaient à retourner au village. Tout s'est déroulé si vite. Même ceux qui sont tombés malades après coup sont déjà morts. Si j'avais été contaminée, je pense que j'aurais des symptômes.

— Ça met combien de temps à faire effet ? voulut savoir Mark.

— À part Darnell, toutes les victimes sont mortes en moins de douze heures, répondit-elle. Elles avaient manifesté les symptômes deux à trois heures après leur réveil. À mon avis, tous ceux qui sont encore en vie et ne montrent aucun symptôme sont hors de danger.

Mark observa leur petit groupe. Le Crapaud trépignait d'impatience. Misty contemplait ses chaussures. Alec et Lana échangeaient des regards lourds de sens, comme s'ils menaient une discussion silencieuse. Et Trina fixait Mark. Il lut dans ses yeux qu'ils surmonteraient cette crise comme ils avaient surmonté toutes les autres.

Une heure plus tard, ils étaient de retour à la cabane principale et remplissaient leurs sacs avec autant de provisions et de matériel qu'ils pouvaient en porter. Ils s'activaient en gardant leurs distances. Cela était presque devenu naturel, à présent. Mark se lava trois fois les mains au cours de la préparation de son paquetage.

Ils endossaient leurs sacs quand Misty poussa un gémissement. Mark se tourna vers elle avec une grimace de compassion – c'est vrai que les sacs étaient lourds –, mais, en voyant son expression, il blêmit.

Livide, elle s'appuyait des deux mains sur la table. Mark était stupéfait. Un instant plus tôt, elle allait encore parfaitement bien. Puis ses jambes se dérobèrent sous elle et elle tomba à genoux. Elle se toucha la joue, d'un geste craintif, comme si elle redoutait ce qu'elle risquait d'y découvrir.

— Je... j'ai mal à la tête, murmura-t-elle.

— Tout le monde dehors ! s'écria Lana. Ouste ! Dégagez !

Mark resta sans voix. Tout en lui refusait d'obéir. Il voulait aider son amie.

— Sortez ! On parlera dehors, insista Lana en indiquant la porte.

— Allez-y, renchérit Misty. Faites ce qu'elle dit.

Mark et Trina échangèrent un regard, mais la jeune femme n'hésita qu'une seconde avant de passer la porte. Alec sortit sur ses talons, suivi de Lana.

Mark allait partir quand il s'aperçut que le Crapaud n'avait pas bougé.

— Hé... amène-toi, mec. Viens avec nous, on va parler dehors. Misty, dis-lui.

— Il a raison, Crapie, dit-elle.

Elle fit glisser son sac à dos par terre et se laissa tomber à côté. Mark n'en revenait pas de la vitesse à laquelle cette fille parfaitement saine venait de passer au rang de malade trop faible pour tenir debout.

— Va avec eux, laisse-moi une minute. C'est peut-être juste un truc que j'ai mangé.

Mais Mark voyait bien qu'elle n'y croyait pas elle-même.

— On ne va pas continuer à s'abandonner un par un, protesta le Crapaud avec un regard noir à Mark.

— Tu préfères y passer toi aussi ? rétorqua Misty. Imagine-toi une seconde à ma place. Tu ne voudrais pas me voir partir ? Allez, dehors !

Cet éclat lui coûta une bonne partie de son énergie : s'affaissant, elle se retrouva presque allongée.

— Viens, dit Mark. On ne l'abandonne pas. On va juste discuter.

Le Crapaud sortit de la cabane d'un pas rageur en grommelant.

— Tu parles d'un truc pourri.

Mark se tourna vers Misty, mais elle fixait le sol. Elle respirait avec difficulté.

— Désolé, dit-il.

Puis il rejoignit les autres.

Ils décidèrent de lui donner une heure. Pour voir si son état empirait ou s'améliorait.

Ou s'il restait stationnaire.

Ce fut une heure interminable. Mark ne tenait pas en place. Il faisait les cent pas devant la cabane, dévoré par l'inquiétude. L'idée qu'un virus était peut-être en train de s'insinuer dans son organisme... c'était à devenir fou. Sans oublier Trina. Il avait besoin de *savoir*. Tout de suite. Ça l'obsédait à un tel point qu'il en oubliait presque que Misty était sans doute atteinte et risquait de mourir bientôt.

— Il va falloir reconsidérer la situation, dit Lana alors que le délai qu'ils s'étaient accordé touchait à sa fin.

Misty n'allait ni mieux ni plus mal : elle gisait toujours à même le sol dans la cabane, le souffle régulier. Immobile. Silencieuse.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? demanda Mark.

Il n'était pas fâché qu'elle ait brisé le silence.

— Les exemples de Darnell et de Misty prouvent que ce virus ne fait pas forcément effet tout de suite.

Alec prit la parole :

— Je crois qu'on devrait profiter du temps qui nous reste pour atteindre cet endroit sur la carte. Et le plus vite possible. (Il baissa la voix avant de continuer.) Je suis navré, mais on ne peut pas s'attarder ici, et on doit découvrir ce qu'il y avait dans ces fléchettes. On trouvera peut-être des médicaments, un antidote... Qu'est-ce que vous en dites ?

Sa façon d'aborder les choses paraissait un peu froide. Dure. Cela étant, Mark ne lui donnait pas tort. Lui aussi éprouvait le besoin de s'éloigner au plus vite.

— On ne peut pas abandonner Misty, objecta Trina.

Mais sa voix manquait de conviction.

— On n'a pas le choix, répliqua Alec.

Lana se leva du mur contre lequel elle s'était adossée.

— Ce n'est pas à nous de décider, murmura-t-elle. Posons la question à Misty. On lui doit bien ça. Et on verra ce qu'elle dira.

Mark haussa les sourcils et regarda les autres, qui firent de même.

Prenant cela pour une approbation, Lana s'avança jusqu'à la porte de la cabane. Sans passer le seuil, elle frappa et lança d'une voix forte :

— Misty ? Comment ça va là-dedans ?

Mark se haussa sur la pointe des pieds afin de jeter un coup d'œil à l'intérieur. Misty, allongée sur le dos, se tourna pour les regarder.

— Tirez-vous d'ici, leur dit-elle d'une voix faible. Je ne vais vraiment pas bien. J'ai l'impression d'avoir des bestioles dans la tête, qui me rongent la cervelle.

Elle inspira plusieurs fois, profondément, comme si ces simples mots l'avaient épuisée.

— Ma chérie, tu nous demandes de te laisser là ? insista Lana.

— Je n'ai plus la force de parler. Fichez le camp.

Nouvelle respiration difficile. Mark lut la douleur dans les yeux de Misty.

Lana se tourna vers les autres.

— Elle nous dit de partir.

Mark avait conscience de s'être endurci – bien obligé, pour survivre dans ce monde après les éruptions solaires. Toutefois, c'était la première fois qu'il était confronté au choix d'abandonner une camarade. Que ce soit ou non la décision de Misty, la culpabilité le rongerait à coup sûr.

Quand il regarda Trina, sa résolution s'affermir. Mais il laissa quand même Alec endosser le mauvais rôle.

L'ancien soldat s'était levé et avait jeté son sac sur ses épaules.

— La meilleure manière de rendre honneur à Misty, c'est de partir et de tâcher d'apprendre quelque chose qui puisse nous aider.

Mark hocha la tête et boucla les sangles de son sac à dos. Trina hésita, puis s'avança jusqu'à la porte, face à leur amie.

— Misty..., commença-t-elle.

— Tire-toi ! cria la fille, faisant sursauter Trina. Tirez-vous avant que ce que j'ai dans le cerveau n'en sorte et ne vous contamine. Tirez-vous, tirez-vous !

Elle s'était redressée sur les coudes et vociférait avec sauvagerie. Peut-être réalisait-elle qu'elle était sur le point d'endurer la même torture que Darnell.

— D'accord, concéda Trina à regret.

Le Crapaud, qui avait toujours été le plus proche de Misty, n'avait pas prononcé un mot. Il se contentait de fixer le sol, les yeux mouillés de larmes. Quand Mark et les autres furent sur le point de partir, il n'esquissa pas un geste. Mark finit par lui demander ce qu'il avait l'intention de faire.

— Je ne viens pas, répondit le Crapaud.

Mark s'y attendait. Il ne fut pas surpris. Il savait également qu'il ne le ferait pas changer d'avis. Ils venaient de perdre deux amis d'un seul coup.

Alec s'efforça de raisonner le garçon, comme Lana. Trina ne s'en donna pas la peine, étant manifestement parvenue à la même conclusion que Mark.

— C'est ma meilleure amie, protestait le Crapaud. Pas question que je l'abandonne.

— C'est ce qu'elle veut, insista Lana. Elle ne tient pas à ce que tu restes ici pour mourir avec elle. Elle veut que tu vives.

— Pas question que je l'abandonne, répéta-t-il froidement.

À l'intérieur, Misty ne disait rien. Sans doute n'entendait-elle pas, ou alors elle était désormais trop faible pour réagir.

— Parfait, dit Lana sans chercher à dissimuler son agacement. Tu pourras toujours nous rattraper si tu changes d'avis.

Mark ne songeait plus qu'à partir. La situation était devenue insupportable. Il jeta un dernier coup d'œil à Misty. Roulée en boule, elle

murmurait quelque chose avec une drôle de voix, trop bas pour qu'on la comprenne. Mais tandis qu'il s'éloignait, il fut sûr de l'entendre fredonner.

Elle avait perdu les pédales, se dit-il. Définitivement.

Ils avaient parcouru moins de cinq kilomètres quand la nuit les empêcha de continuer. Mark ne se fit pas prier pour s'arrêter, après la journée de folie qu'ils avaient connue. Alec avait dû prévoir qu'ils n'iraient pas loin, mais au moins avaient-ils quitté le village. Et dans les bois et l'air frais qui embaumait la résine, ils purent oublier un peu la tension et les émotions fortes des dernières heures.

Personne ne dit grand-chose tandis qu'ils dressaient le camp et dînaient sur le pouce de provisions sorties des usines d'Asheville. Lana insista pour qu'ils restent à distance les uns des autres, si bien que Mark s'allongea de son côté, à un mètre de Trina, regrettant de ne pas pouvoir la serrer dans ses bras. Cent fois il faillit ramper jusqu'à elle, mais il se retint. Il savait qu'elle ne le laisserait pas approcher, de toute manière. Ils restèrent là sans un mot, à se regarder dans les yeux.

Mark était convaincu qu'elle pensait la même chose que lui. Leur univers venait de s'écrouler une deuxième fois. Ils avaient perdu trois amis rencontrés au cours de leur horrible périple depuis les ruines de New York jusqu'aux Appalaches. Et bien sûr, elle devait s'interroger à propos du virus. Autant de réflexions déprimantes.

Alec, penché sur la tablette récupérée dans le berg, ne leur prêtait pas attention. Il avait esquissé sur un bout de papier une copie grossière de la carte, mais il tenait à vérifier si des détails importants ne leur auraient pas échappé. Sa boussole à la main, il prenait des notes, assisté de Lana assise à côté de lui.

Mark se rendit compte que ses yeux se fermaient. Trina lui sourit. Il lui rendit son sourire avant de s'enfoncer dans le sommeil.

Les souvenirs affluèrent aussitôt.

*

Quelqu'un les suit.

Il ne s'est écoulé que quelques heures depuis l'arrêt du subtrans. Mark n'a aucune idée de ce qui s'est passé en surface, mais il suppose qu'il s'agit d'un attentat terroriste ou d'une explosion provoquée par une fuite de gaz.

Quelque chose qui a déclenché un incendie.

La chaleur est insupportable. Et les cris... Trina et lui ont fui à travers les tunnels du subtrans, empruntant des galeries annexes, s'enfonçant toujours plus profond. Mais il y a des gens partout, pour la plupart fous de terreur. Des choses terribles se produisent autour d'eux : vols, agressions, pire encore. À croire que les rescapés de la catastrophe sont presque tous des criminels endurcis.

Trina a mis la main sur un carton de nourriture instantanée abandonné par quelqu'un dans la panique. C'est Mark qui le porte à présent. Tous deux semblent instinctivement être passés en mode « survie ». Mais ils ne sont pas les seuls ; chaque personne croisée dans leur fuite a l'air de soupçonner Mark et Trina de posséder quelque chose d'intéressant. Et pas uniquement de la nourriture.

Ils ont beau multiplier les tours et les détours à travers ce labyrinthe crasseux et surchauffé, ils ne parviennent pas à semer celui qui les suit. Un homme de haute taille, rapide et qui se glisse entre les ombres. Chaque fois que Mark se retourne, l'autre trouve aussitôt un recoin dans lequel disparaître.

Ils remontent au pas de course une galerie inondée. L'eau leur arrive aux chevilles et les éclabousse à chaque pas. Leur seul éclairage provient du mobile de Mark, et il redoute l'instant où il tombera à court de batterie. L'idée de se retrouver perdu sous terre dans le noir complet le terrifie. Soudain, Trina s'arrête, le retient par le bras et l'entraîne par une ouverture sur leur droite qu'il n'avait pas remarquée.

Ils sont dans une sorte de cagibi ; sans doute une salle d'entretien datant de l'époque de l'ancien métro.

— Éteins ! chuchote-t-elle en le tirant tout au fond.

Mark coupe son téléphone. Les voilà plongés dans ce noir total qu'il redoutait tant. Il éprouve d'abord un sentiment de panique, une folle envie de tâtonner autour de lui. Mais cela lui passe vite. Il s'applique à respirer calmement, rassuré par le contact de la main de Trina dans son dos.

— Il était trop loin pour nous voir entrer là-dedans, lui murmure-t-elle à l'oreille. Et grâce à cette flotte, nous allons l'entendre. Attendons qu'il soit passé.

Mark hoche la tête, puis se rappelle qu'elle ne peut pas le voir.

— D'accord, souffle-t-il. Mais s'il nous trouve, pas question de nous remettre à courir. On lui tombe dessus et on le massacre.

— Tu peux compter sur moi.

Trina se colle contre lui. Si incongru que cela soit en pareilles circonstances, il rougit de la tête aux pieds. Il a la chair de poule et des frissons partout. Si seulement cette fille savait ce qu'il ressent pour elle. Il s'en veut un peu, mais au fond, il n'est pas mécontent de ce qui se passe, car cela les oblige à se rapprocher.

Des clapotis se font entendre au loin. Puis ils distinguent clairement des bruits de pas dans l'eau du tunnel, de plus en plus forts à mesure que l'homme

qui les suit – si c’est bien lui – se rapproche. Mark se plaque contre le mur derrière lui, regrettant de ne pas pouvoir disparaître dans la brique.

Une lumière vacille sur sa droite, lui arrachant presque un cri de surprise. Les bruits de pas s’interrompent. Mark tâche d’identifier la source de la lumière. Celle-ci se promène à travers la pièce avant de se poser sur son visage, l’aveuglant. Il baisse les yeux.

— Qui êtes-vous ? demande Trina.

Elle a parlé tout bas, mais Mark est si nerveux que sa voix lui paraît résonner comme une corne de brume.

La torche s’agite de nouveau. Celui qui la tient se fraie un passage par un trou dans le mur puis se redresse. Mark ne le distingue pas très bien, mais il s’agit d’un homme. Sale, les cheveux en pagaille et vêtu de haillons. Un autre le suit, puis un troisième. Ils ont tous la même allure : des clochards au bout du rouleau, qui n’ont plus rien à perdre.

— C’est moi qui pose les questions, ma petite, répond celui qui tient la torche. On était là les premiers, et on aime pas les curieux. C’est quoi tout ce bazar dans les tunnels, de toute façon ? Qu’est-ce qui se passe ? Z’avez pas l’air du genre à traîner avec nous autres.

Mark est pétrifié de peur. Rien ne l’a jamais préparé à ça. Il cherche ses mots, il sent qu’il doit répondre quelque chose, mais Trina le prend de vitesse.

— Écoutez, réfléchissez cinq minutes. On ne serait pas ici, en bas, s’il n’était pas arrivé quelque chose de grave là-haut. Dans la ville.

Mark s’éclaircit la voix.

— Vous n’avez pas remarqué comme il fait chaud ? Il a dû y avoir un attentat, une explosion de gaz, je ne sais pas...

L’homme hausse les épaules.

— Qu’est-ce que ça peut nous faire ? L’seul truc qui m’intéresse, c’est ce que je vais bouffer au prochain repas. Et aussi... les petits cadeaux qui tombent du ciel. Comme une jolie surprise pour moi et les copains.

Il lorgne Trina de haut en bas.

— Ne la touchez pas, dit Mark. (La lueur paillarde dans l’œil de l’homme lui insuffle un courage qui lui faisait défaut quelques minutes plus tôt.) On a de quoi manger. Prenez ça, et laissez-nous tranquilles.

— Pas question de leur refiler notre nourriture ! s’indigne Trina.

Mark se tourne vers elle et lui chuchote :

— C’est toujours mieux que de se faire trancher la gorge.

Il entend un cliquetis, puis un autre. Quand il pivote de nouveau face aux hommes, il voit deux lames scintiller dans la lueur de la torche.

— Un truc qu’il faut savoir, avec nous, précise l’un des deux autres hommes, c’est qu’on ne négocie pas. On va vous prendre votre bouffe, et tout ce qui nous plaira.

Ils font un pas en avant quand, soudain, une silhouette jaillit de la gauche, par la porte du tunnel. Mark, bouche bée, voit le chaos se déchaîner sous ses yeux. Les corps se tordent en battant des bras, les couteaux volent,

les coups pleuvent. On dirait qu'un super-héros vient de faire irruption dans la pièce pour flanquer la dérouillée de leur vie aux trois clochards. En moins d'une minute, ils se retrouvent par terre, roulés en boule, à gémir et à jurer. La torche, tombée sur le sol, éclaire les rangers d'un homme de haute taille.

Celui qui suivait Mark et Trina.

— Vous me remercirez plus tard, dit-il d'une voix bourrue. Je m'appelle Alec. Et j'ai l'impression qu'on a un problème autrement plus sérieux que ces trois losers.

CHAPITRE 15

Mark se réveilla avec une vive douleur dans les côtes. Il avait dû s'endormir sur un caillou. Il roula sur le dos en gémissant, observa le ciel à travers les branches... et se remémora son rêve.

Alec les avait sauvés ce jour-là, comme à bien d'autres reprises depuis. Et Mark lui avait rendu la pareille en plusieurs occasions. Leurs vies étaient désormais aussi étroitement liées que la terre et les rochers de la montagne au flanc de laquelle ils avaient dormi.

Les autres ne tardèrent pas à se réveiller. Alec leur fit prendre un petit déjeuner rapide à base d'œufs récupérés dans la cabane principale. Il leur faudrait bientôt se mettre à chasser. Pendant qu'ils mangeaient dans le calme, faisant de leur mieux pour éviter de se toucher ou de toucher les mêmes objets, Mark ruminait. Cela le rendait malade que des inconnus soient venus tout gâcher alors qu'ils étaient à deux doigts de retrouver une certaine normalité.

— Vous êtes prêts ? demanda Alec quand ils eurent englouti le petit déjeuner.

— Oui, répondit Mark.

Trina et Lana se contentèrent d'acquiescer de la tête.

— Cette tablette est un cadeau du ciel, dit Alec. Avec la carte et la boussole, je suis sûr qu'on arrivera là-bas sans problème. Mais Dieu sait ce qu'on y trouvera.

Ils se mirent en route à travers les arbres à moitié brûlés et la broussaille en train de repousser.

*

Ils marchèrent toute la journée, dévalant une montagne et grimant à l'assaut d'une autre. Mark se demandait sans cesse s'ils n'allaient pas tomber sur un campement. D'après la rumeur, il y en avait plusieurs disséminés dans les Appalaches. C'était le dernier refuge convenable après les éruptions solaires, l'élévation du niveau de la mer et la destruction massive des villes et de la végétation.

Ils faisaient une pause au bord d'un torrent, dans l'après-midi, quand

Trina claqua des doigts pour attirer son attention. Elle lui indiqua la forêt d'un signe de tête. Puis elle se leva en annonçant qu'elle avait besoin de faire pipi. Après son départ, Mark attendit deux longues minutes, puis déclara qu'il allait en faire autant.

Ils se retrouvèrent à une centaine de mètres plus loin, au pied d'un grand chêne. Il y avait longtemps qu'ils n'avaient pas respiré un air aussi frais et vif.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il.

Ils s'étaient arrêtés à quelques pas l'un de l'autre, obéissant aux consignes bien qu'il n'y eût personne pour les voir.

— J'en ai marre, dit-elle. Regarde-nous. On ne s'est pratiquement plus touchés depuis l'attaque du berg. On se sent bien tous les deux et on a l'air en bonne santé, alors à quoi ça rime de continuer à garder nos distances ?

Ces paroles remplirent Mark de soulagement. En dépit des circonstances effroyables, il se réjouissait d'entendre qu'elle avait toujours envie de se retrouver dans ses bras.

Il sourit.

— Bon... alors, mettons fin à cette fichue quarantaine.

— Évitions quand même d'en parler à Lana, elle piquerait une crise. (Elle s'approcha de lui, passa les bras autour de sa taille et l'embrassa.) Comme je l'ai déjà dit, on n'a aucun symptôme, alors, avec un peu de chance, on ne risque plus rien.

Même s'il avait eu envie de parler, Mark en aurait été incapable. Il se pencha pour lui rendre son baiser, et cette fois, ils prirent tout leur temps.

*

Ils se lâchèrent la main en arrivant aux abords du campement. Mark ne savait pas combien de temps ils pourraient faire semblant. Mais dans l'immédiat, ils n'avaient pas envie d'essayer les foudres de Lana ou d'Alec.

— J'ai calculé qu'on arriverait là-bas après-demain soir, leur annonça Alec. On décidera sur place quoi faire le lendemain.

— Ça me va, approuva Mark machinalement tout en remballant ses affaires.

Il avait l'impression de flotter au-dessus du sol, comme si tous ses soucis s'étaient évaporés.

— Alors, assez de parlote et en avant, marche ! conclut Alec.

Mark regarda Trina. Elle affichait un petit sourire. Il espéra que les deux autres s'endormiraient de bonne heure ce soir-là.

Ils eurent du mal à ne pas se donner la main en emboîtant le pas à Lana et au vieil ours mal léché.

*

Le soir venu, quand la nuit fut tombée sur le campement et qu'on

n'entendit plus que les ronflements d'Alec et le souffle régulier de Lana, Mark et Trina se rapprochèrent sans bruit pour s'allonger dans les bras l'un de l'autre.

Mark leva les yeux vers les branchages au-dessus de sa tête, cherchant un coin dégagé par lequel apercevoir les étoiles. Sa mère lui avait appris à reconnaître les constellations lorsqu'il était gamin, et il l'avait appris à son tour à sa petite sœur, Madison. Ce qu'il préférait, c'était les légendes d'où elles tiraient leurs noms. Il adorait les raconter. Les occasions d'observer les étoiles étant rares quand on habitait à New York, chaque escapade à la campagne devenait un pur moment de bonheur. Ils pouvaient passer des heures à pointer du doigt les mythes et les légendes qui scintillaient au-dessus d'eux.

Il repéra Orion, dont la ceinture était plus brillante que jamais. Orion... la constellation préférée de Madison, parce qu'elle était très facile à trouver et qu'elle adorait son histoire : le chasseur avec son glaive et ses chiens, qui affrontait un taureau démoniaque. Chaque fois qu'il la racontait, Mark l'enjolivait un peu plus. Ce souvenir lui noua la gorge, ses yeux s'embruèrent. Madison lui manquait tellement ! Il aurait presque voulu l'oublier, tant son évocation lui faisait mal.

Il entendit une branche craquer dans les sous-bois.

L'image de sa petite sœur s'évapora aussitôt. Il s'assit brusquement, repoussant Trina couchée en travers de son torse. Elle marmonna quelque chose, roula sur le côté et se rendormit. Un autre craquement résonna dans la forêt.

Une main sur l'épaule de la jeune femme, il se redressa sur les genoux et scruta les alentours. Il faisait bien trop sombre pour distinguer quoi que ce soit dans les fourrés à la faible lueur de la lune et des étoiles. En revanche, l'ouïe de Mark s'était considérablement affinée depuis la disparition de l'électricité et de l'éclairage artificiel. Il s'efforça de se concentrer. *D'écouter*. Il pouvait s'agir d'un daim, d'un écureuil ou de n'importe quel animal de la forêt. Mais il n'avait pas survécu un an dans ce monde ravagé par le soleil sans une certaine dose de méfiance.

D'autres craquements de brindilles et de branches se firent entendre. Quelqu'un approchait, Mark en était convaincu.

Il était sur le point d'appeler Alec quand une ombre se découpa devant lui, surgissant de derrière un arbre. Une allumette s'embrasa dans un crissement, et Mark put voir le visage de celui qui la tenait.

Le Crapaud.

— Que... ? commença Mark, tandis que le soulagement lui dénouait la gorge. Bon sang, mec, tu m'as flanqué une de ces trouilles !

Le Crapaud se laissa tomber à genoux. Sa figure était décharnée, ses yeux larmoyants, son regard halluciné.

— Est-ce que... ça va ? demanda Mark.

Il espérait encore que leur ami était simplement épuisé.

— Non, répondit le Crapaud avec un frémissement, comme s’il était sur le point de pleurer. Non, Mark. Ça ne va pas du tout. J’ai de drôles de trucs dans la tête.

Mark secoua Trina et la força à se mettre sur ses pieds. Le Crapaud était visiblement contaminé, et il se tenait à quelques pas d'eux. Mark devait protéger son amie. Il l'entraîna de l'autre côté de leur feu éteint.

— Alec ! cria-t-il. Lana ! Debout !

Leurs deux compagnons se levèrent en un clin d'œil, habitude de leurs années d'armée. Ils remarquèrent le nouveau venu.

Mark ne perdit pas de temps en explications inutiles.

— Écoute, Crapaud. Je suis content que tu sois venu. Mais... est-ce que tu te sens malade ?

— Pourquoi... ? demanda le Crapaud, toujours à genoux, le visage plongé dans l'ombre. Pourquoi vous m'avez laissé, après tout ce qu'on avait traversé ensemble ?

Mark sentit sa gorge se nouer. Il n'y avait pas de bonne réponse à cette question.

— Je... je... on a essayé de te convaincre de venir.

Le Crapaud sembla ne pas l'avoir entendu.

— J'ai des trucs dans la tête. J'ai besoin d'aide pour les faire sortir. Avant qu'ils me bouffent la cervelle et s'attaquent au reste.

Il poussa un long geignement, à la manière d'un chien blessé.

— Qu'est-ce que tu as comme symptômes ? demanda Lana. Et qu'est devenue Misty ?

Glacé d'effroi, Mark regarda le Crapaud plaquer ses mains sur son crâne.

— J'ai... des trucs... dans la tête, répéta-t-il d'une voix lente, vibrante de colère. S'il y a des gens sur cette foutue planète dont j'aurais espéré de l'aide, c'est bien mes amis, avec qui j'ai tout enduré depuis plus d'un an. (Il se releva et se mit à crier :) Sortez-moi ces trucs de la tête !

— Baisse d'un ton, Crapaud, grogna Alec d'un air mauvais.

Mark décida d'intervenir avant que la situation ne s'envenime.

— Crapaud, écoute-moi. On va t'aider du mieux qu'on peut. Mais commence par t'asseoir et par te calmer. Ce n'est pas en nous criant dessus que ça va s'arranger.

Le Crapaud ne répondit rien, mais Mark le vit serrer les poings.

— Crapaud ? Tu veux bien t'asseoir, s'il te plaît ? Raconte-nous ce qui s'est passé après notre départ du village.

L'autre ne fit pas un geste.

— Allez, l'encouragea Mark. On veut simplement t'aider. Assieds-toi et détends-toi.

Au bout de quelques secondes, le Crapaud s'affala dans la poussière et resta immobile comme s'il avait pris une balle. Puis il se mit à se tordre doucement en poussant des gémissements.

Mark inspira un grand coup. Il avait le sentiment d'avoir repris un peu le contrôle de la situation. Il se rendit compte que Trina se tenait tout près de lui, mais ni Alec ni Lana ne semblaient l'avoir remarqué. Il alla s'accroupir à côté du feu.

— Pauvre gosse, marmonna Alec derrière lui.

Il avait parlé trop bas pour que le Crapaud l'entende, heureusement ; l'ancien soldat se montrait parfois un peu trop direct.

Lana, retrouvant ses réflexes d'infirmière, prit les rênes de la conversation :

— Crapaud, on voit bien que tu dégustes. J'en suis sincèrement désolée. Mais pour pouvoir t'aider, il va falloir qu'on sache deux ou trois choses. Est-ce que tu te sens en état de nous parler ?

Le Crapaud continuait à se rouler en gémissant doucement. Mais il répondit :

— Je vais faire ce que je peux, les copains. Mais je ne sais pas si j'ai encore beaucoup de temps devant moi. Alors grouillez-vous.

— Très bien, dit Lana. Commençons par le début. Qu'est-ce que tu as fait après qu'on est partis du village ?

— Je me suis assis à la porte et j'ai parlé à Misty, répondit le Crapaud d'une voix lasse. Qu'est-ce que j'aurais pu faire d'autre ? C'était mon amie, la meilleure amie que j'ai jamais eue. Je me fichais du reste. On n'abandonne pas sa meilleure amie.

— C'est vrai. Je comprends. Je suis contente que quelqu'un soit resté auprès d'elle.

— Elle avait besoin de moi. J'ai vu qu'elle allait de plus en plus mal, alors je suis entré pour la prendre dans mes bras. Je l'ai serrée contre moi, fort, et je l'ai embrassée sur le front. Comme un bébé. Je n'ai jamais été aussi heureux qu'en la tenant comme ça, au moment de la voir mourir dans mes bras.

Mark se sentait gêné par le récit du Crapaud. Il espérait qu'au moins Lana en retirerait quelque chose d'utile.

— Comment est-elle morte ? demanda-t-elle. Est-ce qu'elle a beaucoup souffert, comme Darnell ?

— Oui. Oui, Lana. Elle souffrait énormément. Elle a hurlé sans s'arrêter jusqu'à ce que les trucs sortent de sa tête et se glissent dans la mienne. Après, on a mis fin à ses souffrances.

Un silence de mort s'abattit sur le campement. Mark sentit son souffle se figer dans ses poumons. Il sentit Alec se déplacer dans son dos, mais Lana lui intima de rester tranquille.

— On ? répéta-t-elle. Qu'est-ce que tu veux dire, Crapaud ? C'est quoi, ces trucs qui se sont glissés dans ta tête ?

Leur ami se tint le crâne à deux mains.

— Mais, bande de crétins, combien de fois il va falloir que je vous le dise ? On ! Moi et les trucs dans ma tête ! Je ne sais pas ce que c'est ! Tu comprends ? Je... ne sais pas... ce que c'est, espèce d'idiote !

Un long gémissement s'échappa de ses lèvres, inhumain, strident, de plus en plus fort. Mark bondit sur ses pieds et battit en retraite. On aurait dit que le hurlement du Crapaud faisait frissonner les arbres et s'enfuir tous les animaux sauvages à un kilomètre à la ronde. On n'entendait plus que lui.

— Crapaud ! s'écria Lana, impuissante.

Le malheureux secouait sa tête à deux mains en continuant à hurler. Mark se tourna vers ses amis. Il ne savait pas du tout comment réagir, et Lana non plus, de toute évidence.

— Ça suffit, grommela Alec.

Bousculant Mark au passage, il marcha droit sur le Crapaud, le releva brutalement et l'entraîna dans les bois. Les hurlements continuèrent ; ils devinrent simplement hachés, sporadiques, tandis que leur malheureux ami protestait et se débattait. Alec et le Crapaud disparurent dans la forêt.

— Qu'est-ce qu'il a l'intention de faire ? s'inquiéta Lana.

— Alec ! appela Mark. Alec !

Il n'obtint pas de réponse, mais les hurlements du Crapaud s'interrompirent brusquement. Coupés net, comme si Alec l'avait balancé dans une cellule insonorisée avant de claquer la porte.

— Qu'est-ce que... ? souffla Lana derrière Mark.

Des bruits de pas se rapprochèrent, fermes et résolus. Pendant une seconde, Mark fut pris de panique, convaincu que le Crapaud s'était libéré et avait assommé Alec. Il était devenu complètement fou et revenait pour les massacrer sauvagement.

Puis Alec émergea d'entre les arbres, le visage dissimulé dans l'ombre. Mark ne put qu'imaginer la tristesse qui devait être gravée sur ses traits.

— Je ne pouvais pas courir le risque de le laisser nous faire un truc dingue, expliqua le vieil homme d'une voix tremblante. Impossible. Pas si c'était lié au virus. Je... il faut que j'aille me nettoyer.

Il leva ses deux mains et les contempla longuement avant de partir en direction du torrent. Mark crut l'entendre renifler juste avant de le voir disparaître dans les sous-bois.

Il ne leur restait plus qu'à retourner se coucher. Le soleil ne se lèverait pas avant plusieurs heures.

Ils ne dirent pas un mot de ce qu'Alec avait fait... quoi qu'il ait fait... au Crapaud. Mark se sentait sur le point d'exploser, tant ce qui venait de se produire le bouleversait. Il avait besoin de parler. Mais quand il chercha le regard de Trina, elle lui tourna le dos. Elle s'allongea sur le sol et s'enveloppa dans sa couverture, secouée par des sanglots. Mark en eut le cœur brisé : il y avait des mois qu'elle n'avait plus versé une larme, et voilà que ça recommençait.

Cette fille constituait une énigme pour lui. Depuis le premier jour, elle se montrait plus forte, plus coriace et plus courageuse que lui. Au début, il avait trouvé ça plutôt gênant, mais il l'aimait si fort qu'il en avait pris son parti. En même temps, elle était d'une sensibilité à fleur de peau et ne craignait pas d'exprimer ses émotions en pleurant un bon coup.

Lana s'étendit au pied d'un arbre à l'orée de leur campement. Mark chercha un emplacement confortable lui aussi, mais il n'avait plus sommeil. Alec revint enfin. Personne ne parla. Les bruits de la forêt s'imposèrent peu à peu à la conscience de Mark : le crissement des insectes, le souffle d'une brise légère entre les arbres. Ses pensées continuaient à tourbillonner follement.

Que venait-il de se passer ? Qu'était devenu le Crapaud ? Alec lui avait-il réglé son compte ? Comment avaient-ils pu en arriver là ?

Il finit par succomber à la fatigue et dormit d'un sommeil sans rêves.

*

— Ce virus, dans les fléchettes..., commença Lana le lendemain matin, alors qu'ils se tenaient assis comme des zombies autour du feu. Il y a un truc qui cloche.

C'était une drôle d'entrée en matière. Mark leva les yeux vers elle.

Alec formula sa pensée sans détour :

— Pour moi, il y a un truc qui cloche avec la plupart des virus.

Lana lui jeta un regard noir.

— Arrête. Tu sais très bien ce que je veux dire. Vous ne voyez donc

pas ?

— Voir quoi ? demanda Mark.

— Qu'il n'a pas les mêmes effets sur tout le monde ? suggéra Trina.

— Exactement, répondit Lana, le doigt pointé vers elle comme un professeur fier de son élève. Ceux qui ont été touchés par les fléchettes sont morts en quelques heures. Ensuite, Darnell et ceux qui avaient aidé les blessés ont agonisé pendant deux jours. Leur symptôme principal était une pression crânienne insupportable, comme s'ils avaient la tête coincée dans un étai. Et enfin, il y a eu Misty, qui a mis plusieurs jours à déclarer les symptômes.

Mark ne se souvenait que trop bien de leur départ du village.

— Elle fredonnait quand on est partis, murmura-t-il. Roulée en boule par terre. Elle disait qu'elle avait mal à la tête.

— Il y avait un truc différent chez elle, fit remarquer Lana. Vous n'étiez pas là quand l'état de Darnell s'est dégradé. Il n'a pas succombé aussi vite que les autres, mais il a rapidement commencé à se comporter de façon bizarre. Alors que Misty a donné l'impression d'aller bien jusqu'à son mal de tête.

— Et il y a le cas du Crapaud, ajouta Alec. Je ne sais pas depuis combien de temps il était atteint – s'il avait été contaminé en même temps que Misty, ou à sa mort –, mais on aurait dit qu'il avait attrapé la maladie de la vache folle.

— Un peu de respect, le rabroua Trina.

Mark s'attendit à voir Alec répliquer vertement, ou au moins se défendre, mais ce dernier se contenta de baisser la tête.

— Désolé, Trina. Sincèrement. Mais Lana et moi, on essaie juste de faire le point sur la situation. De dire les choses comme elles sont. Or, le Crapaud n'avait plus toute sa tête hier soir.

Trina ne se laissa pas démonter.

— Alors, tu l'as tué.

— Tu es injuste, lui reprocha Alec d'un ton froid. Vu la vitesse à laquelle Misty est morte, on peut supposer que le Crapaud n'en avait plus pour longtemps. Il représentait une menace pour nous tous, mais c'était un ami. J'ai mis un terme à ses souffrances et je nous ai peut-être offert un ou deux jours de répit.

— Sauf s'il t'a contaminé, fit observer Lana d'une voix morne.

— J'ai fait attention. Et je me suis bien nettoyé tout de suite après.

Mark se sentait de plus en plus démoralisé.

— À quoi bon ? dit-il. Peut-être qu'on est déjà tous contaminés, et que le virus se déclare plus ou moins lentement en fonction de notre système immunitaire.

Alec changea de position.

— On s'écarte de la question soulevée par Lana. Il y a quelque chose d'anormal dans ce virus. Il n'est pas cohérent. Je ne suis pas médecin, mais il ne pourrait pas muter, ou, je ne sais pas... se transformer, en passant d'une personne à l'autre ?

Lana acquiesça de la tête.

— Muter, s'adapter, se renforcer... va savoir. En tout cas, il évolue. Et on dirait qu'il met plus longtemps à tuer, ce qui veut dire, contrairement à ce qu'on pourrait croire, qu'il se propage de façon de plus en plus efficace. Mark et toi n'étiez pas là, mais vous auriez dû voir à quelle vitesse les premières victimes sont mortes. Rien à voir avec Misty. C'était sanglant, brutal et affreux pendant une heure ou deux, mais après, c'était fini. Les saignements ont facilité la contamination des personnes présentes.

Mark se réjouit de n'avoir pas assisté à cela. Quand il pensait aux derniers instants de Darnell, néanmoins, il se disait que ces malheureux avaient peut-être eu de la chance d'en finir aussi vite. Mark ne se rappelait que trop bien le bruit de son ami en train de se marteler le crâne contre la porte.

— C'est un truc qui se passe dans la tête, murmura Trina.

Tous les regards convergèrent vers elle. Elle venait d'énoncer une évidence, mais une évidence cruciale.

— Oui, c'est là que ça se passe, renchérit Mark. C'est très douloureux. Et ça brouille les idées. Darnell hallucinait, il avait clairement pété les plombs. Misty, pareil. Comme le Crapaud...

— Peut-être que toutes les fléchettes ne contenaient pas le même produit ? suggéra Trina.

Mark secoua la tête.

— On l'aurait vu sur les casiers à bord du berg. Ils portaient tous une étiquette identique.

Alec se leva.

— Eh bien, si ce virus est en pleine mutation et qu'on l'ait tous attrapé, espérons qu'il nous accordera encore une semaine ou deux. Allez, pas la peine de traîner ici plus longtemps.

Quelques instants plus tard, ils se remettaient en route.

*

En milieu d'après-midi, ils arrivèrent en vue d'un village, situé un peu à l'écart du chemin griffonné par Alec sur sa carte de fortune. Mark apercevait plusieurs grands bâtiments en bois à travers les arbres. Il sentit son moral remonter à l'idée de revoir du monde.

— On va jeter un coup d'œil ? proposa Lana.

Alec soupesa les avantages et les inconvénients avant de répondre.

— Je ne sais pas trop. J'ai bien envie de continuer. On ignore qui sont ces gens.

— Raison de plus pour faire leur connaissance, fit valoir Mark. Ils pourront peut-être nous apprendre quelque chose à propos de ce quartier général d'où est venu le berg.

Alec le dévisagea, visiblement partagé.

— Je crois qu'on devrait aller voir, dit Trina. On pourra au moins les avertir de ce qui nous est arrivé.

— D'accord, concéda Alec. Une heure.

*

L'odeur les frappa de plein fouet alors qu'ils approchaient des premiers bâtiments, de petites cabanes de rondins aux toits de chaume.

L'odeur qui avait accueilli Mark et Alec dans leur propre village à leur retour. La puanteur de la chair en décomposition.

— C'est bon ! s'exclama Alec. Pas la peine d'aller plus loin.

À l'instant où il disait cela, ils découvrirent la source de l'odeur plus loin sur le sentier : plusieurs corps empilés. Une silhouette apparut alors. Une petite fille qui s'avavançait vers eux. Elle pouvait avoir cinq ou six ans, avait des cheveux bruns en bataille et des vêtements en lambeaux.

Elle s'arrêta à une vingtaine de pas. Noire de crasse, le visage triste. Elle ne dit pas un mot. Elle se contenta de les fixer de ses grands yeux.

— Salut, lança Trina. Tu n'as rien, petite ? Où sont tes parents ? Et les autres habitants de ton village ? Est-ce qu'ils sont... ?

Elle n'acheva pas sa phrase : le monceau de cadavres était suffisamment éloquent.

La fillette répondit d'une petite voix en indiquant les bois derrière eux :

— Ils se sont enfuis dans la forêt. Ils sont tous partis.

Mark n'aurait pas su dire quoi exactement, mais quelque chose dans ces paroles lui donna froid dans le dos. Il ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil derrière lui vers la forêt. Mais il ne vit rien d'inquiétant : des arbres, des buissons et le soleil qui mouchetait le sol.

Il se retourna vers la fillette. Trina marcha à sa rencontre, ce qui suscita aussitôt l'opposition d'Alec.

— Ne t'approche pas d'elle, lui dit-il.

Mais sa voix rocailleuse manquait de conviction. C'était une chose d'abandonner des adultes, des gens capables de se débrouiller tout seuls. Ou même de mettre fin aux souffrances d'un adolescent, presque un adulte, comme il l'avait fait pour le Crapaud. Mais là, il s'agissait d'une enfant, et cela faisait toute la différence.

— Au moins, évite de la toucher, recommanda-t-il. Dans notre intérêt à tous.

La fillette esquissa un mouvement de recul devant Trina, qui s'arrêta.

— Tout va bien, lui assura cette dernière. (Elle mit un genou en terre.) On est des amis, je te le promets. On vient d'un autre village exactement comme le tien, où il y avait plein d'enfants. Tu as des copains, ici ?

La fillette hocha la tête, puis, se ravisant, la secoua tristement.

— Ils sont partis, eux aussi ?

Nouveau hochement de tête.

Trina se retourna vers Mark, les larmes aux yeux, avant de ramener son attention sur la petite fille.

— Comment tu t'appelles ? Moi, c'est Trina. Tu veux bien me dire ton nom ?

Après une longue hésitation, la gamine répondit :

— Deedee.

— Deedee ? J'adore. Je trouve ça très joli.

— Et mon petit frère, il s'appelle Ricky.

C'était tellement enfantin, de dire ça, que l'image de Madison revint à la mémoire de Mark. Son cœur se serra. Il se représenta sa petite sœur à la place de cette fillette. Et comme toujours, il fit de son mieux pour ne pas s'abandonner à ses ruminations les plus noires : imaginer ce qui avait dû lui

arriver lors des éruptions solaires.

— Et il est où, Ricky ? voulut savoir Trina.

Deedee haussa les épaules.

— Je sais pas. Il est parti avec les autres. Dans la forêt.

— Avec ta maman et ton papa ?

La petite secoua la tête.

— Non. Eux, ils ont reçu des flèches qui tombaient du ciel. Tous les deux. Ils sont morts, c'était horrible.

De grosses larmes tracèrent des sillons clairs sur ses joues sales.

— Je suis désolée de l'apprendre, ma chérie, dit Trina d'une voix ou transparaitait un chagrin sincère. (Mark ne l'avait jamais autant aimée qu'en cet instant.) Plusieurs de nos amis ont été... victimes des mêmes personnes. C'a été affreux aussi. Je suis vraiment désolée.

Deedee pleurait en se balançant d'avant en arrière sur ses talons, attitude qui rappela encore Madison à Mark.

— C'est pas grave, dit-elle, d'un ton si touchant que Mark se retint d'éclater en sanglots. Je sais bien que ce n'est pas ta faute. C'est la faute des méchants bonhommes. Avec leurs drôles de combinaisons vertes.

Mark se rappela avoir levé les yeux vers les mêmes hommes à bord du berg. Ou peut-être des camarades. Qui pouvait dire combien de bergs survolaient les environs, avec des fléchettes remplies d'un mystérieux virus ? Et pourquoi, surtout ?

Trina continua le plus gentiment possible à questionner la fillette.

— Pourquoi tout le monde est parti ? Pourquoi tu n'es pas avec eux ?

Deedee leva le bras droit, poing fermé. Remontant sa manche déchirée, elle dévoila une petite plaie circulaire près de son épaule, sur laquelle s'était formée une croûte. Elle ne dit pas un mot ; elle se contenta de leur montrer sa blessure.

Mark retint son souffle.

— On dirait qu'elle a pris une fléchette !

— Désolée pour ton bobo, dit Trina après avoir jeté un regard noir à Mark. Mais... tu sais pourquoi ils sont partis ? Où ils sont allés ? Et pourquoi ils ne t'ont pas emmenée ?

La fillette montra sa plaie encore une fois. Mark échangea un regard avec Alec et Lana, convaincu qu'ils se posaient la même question que lui. Pourquoi la petite semblait-elle aller bien si elle avait été touchée ?

— Je regrette que tu aies été blessée, reprit Trina. On dirait que tu as eu beaucoup de chance. Tu ne veux plus répondre à mes questions ? Ce n'est pas grave si tu ne veux pas.

Deedee lâcha un gémissement agacé et pointa du doigt sa blessure.

— C'est pour ça ! C'est à cause de ça qu'ils m'ont laissée. Parce qu'ils sont méchants, comme les hommes en vert.

— Je suis vraiment désolée, ma chérie.

Mark ne put s'empêcher d'intervenir.

— Ils ont probablement pensé qu'elle était malade, à cause de la fléchette, et ils sont partis sans elle.

Il avait du mal à y croire lui-même, cependant. Comment pouvait-on faire une chose pareille à une petite fille ?

— C'est vrai ? demanda Trina. Ils t'ont laissée parce qu'ils ont cru que tu serais malade ? Comme les autres ?

Deedee hocha la tête. Ses larmes se remirent à couler.

Trina se redressa et se tourna vers Alec. Le soldat leva la main.

— Je t'arrête tout de suite. J'ai peut-être l'air d'avoir été mâchonné et recraché par la plus féroce des bestioles de la jungle, mais j'ai quand même un cœur. La petite vient avec nous.

Trina hocha de nouveau la tête et sourit franchement pour la première fois de la journée.

— C'est sans doute vrai qu'elle est contaminée, fit observer Lana. Ça met juste plus de temps à se manifester.

— On l'est probablement tous, si tu veux aller par là, bougonna Alec en rajustant les sangles de son sac à dos.

— On n'aura qu'à faire attention, dit Trina. On se lavera bien les mains et on évitera de se toucher le nez et la bouche. On portera des masques le plus souvent possible. Mais je refuse d'abandonner cette gamine tant que...

Elle n'acheva pas sa phrase, et Mark s'en réjouit.

— Ce sera une bouche de plus à nourrir, dit Alec, mais elle ne doit pas manger grand-chose. (Il sourit, comme s'il avait voulu plaisanter, chose qui ne lui arrivait pas souvent.) J'ai bien envie de fouiller ce village à la recherche de matériel ou de provisions. Hélas, le moindre recoin doit être infesté par cette saleté de virus. Fichons le camp d'ici.

Trina fit signe à Deedee de les suivre et, contre toute attente, la fillette s'exécuta sans discuter. Alec les ramena sur le chemin qu'il avait cartographié. Mark s'efforça d'ignorer qu'ils partaient dans la direction exacte que Deedee leur avait indiquée plus tôt.

*

Ils ne virent personne – ni vivants, ni morts – au cours des heures qui suivirent, et Mark en arriva presque à oublier les gens qui avaient abandonné Deedee. La fillette les suivait sans dire un mot, sans se plaindre qu'ils marchaient trop vite sur ce terrain rocailleux qui n'arrêtait pas de monter et de descendre. Trina cheminait à côté d'elle, un chiffon noué sur le visage.

Deedee dévora son dîner avec appétit. C'était probablement son premier vrai repas depuis un moment. Ils poursuivirent leur route encore une heure ou deux avant de dresser le camp. Alec leur annonça que, d'après ses calculs, ils n'étaient plus qu'à une journée de leur destination.

Mark observa la manière dont Trina prenait soin de Deedee. Elle lui prépara un coin pour dormir, l'aida à se débarbouiller dans le ruisseau, lui

raconta une histoire alors que le soir descendait dans la vallée boisée.

Mark rêvait au jour où la vie redeviendrait douce et agréable. Où l'horreur prendrait fin et où l'ennui serait le plus sérieux de leur souci. Où une petite fille comme Deedee pourrait courir partout et s'amuser comme n'importe quel enfant.

Il s'allongea à côté de Trina et de la fillette et s'enfonça dans le sommeil, où ses pires cauchemars vinrent piétiner ces espoirs futiles.

Mark n'a besoin que de dix minutes pour réaliser qu'Alec est la personne qu'il a envie d'avoir à côté de lui jusqu'à ce qu'ils soient tous rentrés sains et saufs à la maison. Non seulement il a désarmé trois hommes et les a mis hors de combat en moins de trente secondes, mais c'est un ex-militaire qui prend tout de suite les choses en main et leur brosse le tableau de la situation.

— Il y a des fois où il vaut mieux écouter ce qui se raconte, déclare-t-il alors qu'ils s'éloignent en pataugeant du réduit où gisent les trois clochards. La plupart du temps, ce ne sont que des bavardages destinés à impressionner les dames. Mais quand les rumeurs disent toutes la même chose, elles ont souvent un fond de vérité. J'imagine que vous vous demandez de quoi je suis en train de parler ?

Mark se tourne vers Trina. C'est à peine s'il arrive à distinguer son visage à la lueur de la torche qu'Alec braque devant eux. Elle lui adresse un regard qui signifie : « Mais qui est ce type ? » Elle tient toujours le carton de nourriture qu'elle a trouvé plus tôt. Comme si c'était sa bouée de sauvetage.

— Oui, on se demande, confirme Mark.

Alec pivote vers lui, rapide comme l'éclair. Au début, Mark se dit que l'autre a mal interprété sa réponse, qu'il l'a trouvée sarcastique et qu'il va lui en coller une. Mais le vieux dur à cuire se contente de poser un doigt sur ses lèvres.

— On a une heure, maximum, pour sortir de ce piège à rats. Vous m'entendez ? Une heure.

Il leur tourne le dos et repart.

— Attendez ! s'écrie Mark en pressant l'allure pour ne pas se faire distancer. Qu'est-ce que vous voulez dire ? Ce n'est pas dangereux, de remonter avant la fin de... ?

— Des éruptions solaires ?

Il prononce ces mots comme s'il n'avait pas besoin d'en dire plus. Comme si Mark et Trina étaient censés comprendre immédiatement ce qu'il avait en tête.

— Des éruptions solaires..., répète Trina. Vous croyez que c'est ça qui s'est passé là-haut ?

— J'en suis presque sûr, jeune fille.

Le mauvais pressentiment de Mark à propos de la situation atteint des sommets vertigineux. S'il ne s'agit pas d'un accident localisé mais d'un problème planétaire, le peu d'espoir qu'il nourrissait pour sa famille s'effondre.

— Comment vous le savez ? demande-t-il d'une voix tremblante.

Alec lui répond avec assurance.

— Parce qu'il y avait trop de gens qui décrivaient le même phénomène un peu partout avant que je décide de prendre la tangente. Et apparemment, ils en avaient parlé aux infos juste avant que ça se déclenche. Ce sont bien des éruptions solaires, vous pouvez me croire. Chaleur caniculaire et radiations. La totale. On se croyait prêts à affronter ça. Mais, à mon humble avis, on se gourait complètement.

Personne n'ajoute plus un mot. Ils tournent à gauche, à droite, empruntent différents tunnels, gardent leurs distances quand ils croisent quelqu'un. Mark est de plus en plus inquiet. Il se sent dépassé. Il refuse de croire que sa famille est morte et se jure de la retrouver coûte que coûte. Enfin, Alec s'arrête au milieu d'un long tunnel.

— J'ai quelques amis qui m'attendent un peu plus loin, annonce-t-il. Je les avais laissés, le temps de voir si je pouvais trouver quelque chose à manger, apprendre deux ou trois trucs. Je travaille avec Lana depuis douze ans. On est sous-traitants pour le ministère de la Défense ; elle a servi dans l'armée, comme moi. Infirmière militaire. Les autres, on les a ramassés en chemin. Avec vous deux, on est complets. Plus nombreux, on n'aurait aucune chance.

— Aucune chance de quoi ? demande Mark.

— De remonter à la surface, répond Alec. De retourner en ville, même si ça doit être l'enfer. Il faut sortir d'ici avant que l'eau n'envahisse les tunnels et qu'on soit noyés comme des rats.

*

Mark se réveilla et roula sur le côté, les yeux grands ouverts, le souffle court. Pourtant, il n'avait pas rêvé de la partie la plus effroyable. Il ne tenait pas à se la rappeler. Il n'avait aucune envie de revivre la terreur de cette journée.

« Pitié, songea-t-il. Pas cette nuit. Je n'en aurais pas la force. »

Il se remit sur le dos, fixa les étoiles à travers les branches. On ne voyait pas la plus petite lueur annonciatrice de l'aube dans le ciel. Il aurait voulu être déjà au matin, pour être débarrassé de la menace de ses cauchemars. Peut-être n'était-il pas obligé de se rendormir ? Il s'assit, scruta les ténèbres. À peine discerna-t-il les silhouettes de ses amis allongés autour de lui.

Il envisagea de réveiller Trina. Elle saurait comprendre son besoin de compagnie. Il n'aurait même pas à lui parler de son rêve. Mais elle avait l'air

si paisible, si détendue. Il ne voulait pas la priver de sommeil. Non seulement ils allaient devoir marcher toute la journée le lendemain, mais il leur faudrait également s'occuper de la petite Deedee.

Mark se tourna et se retourna à la recherche d'une position confortable. Il ne voulait surtout pas recommencer à rêver. Les eaux écumantes, les hurlements des gens sur le point de se noyer. La terreur panique, insupportable, de la fuite. Il revoyait la pièce dans les tunnels de New York où ils avaient rencontré Lana et les autres ; le visage buriné d'Alec qui leur expliquait qu'après avoir survécu aux premières éruptions solaires leur souci le plus immédiat était d'échapper à un tsunami. Car ces éruptions dévastatrices avaient sans doute infligé des dommages catastrophiques à la planète entière en libérant une chaleur infernale.

Ce qui ne manquerait pas de précipiter la fonte des calottes polaires. Et donc, d'accélérer la montée des océans à un rythme apocalyptique. Avec pour conséquence de plonger l'île de Manhattan sous plusieurs mètres d'eau en quelques heures. Il leur avait détaillé tout cela dans cette petite pièce de l'ancien métro, où l'eau s'infiltrerait bientôt en noyant tout sur son passage.

Ces souvenirs tourmentèrent Mark pendant une bonne heure encore, mais il savait que s'il s'endormait, ce serait pire. Il avait peur d'avoir peur.

Il s'assoupit néanmoins. Le sommeil l'emporta comme une lame de fond.

Le Lincoln Building, l'un des plus hauts, des plus modernes et des plus beaux gratte-ciel de New York. L'un des rares équipés d'un accès direct au réseau de subtrans.

Alec n'arrête pas de leur répéter que c'est là qu'ils doivent se rendre, mais il n'a pas l'air convaincu qu'ils en auront le temps, ce qui colle mal avec son image de dur à cuire. Mark serait prêt à parier que si on l'enfermait dans une cage avec une douzaine de lions affamés, il afficherait juste un petit sourire sinistre en choisissant sa première victime.

« Le Lincoln Building, se dit Mark. Allons-y ; une fois là-bas, je pourrai toujours m'éclipser pour aller retrouver ma famille. »

Ils enfilent au pas de course les innombrables tunnels qui serpentent sous la ville. Alec est en tête, suivi de sa collègue, Lana. Vient ensuite un garçon de l'âge de Mark prénommé Darnell ; puis Misty, une adolescente légèrement plus âgée, qui doit avoir autour de dix-huit ans ; et enfin un autre garçon, plus âgé que Mark lui aussi, trapu, une montagne de muscles. Misty le surnomme le Crapaud, ce qui n'a pas l'air de lui déplaire. Mark et Trina ferment la marche, en compagnie d'un certain Baxter. C'est le plus jeune de la bande, treize ans environ, mais on voit tout de suite que c'est un coriace. C'est lui qui a voulu rester derrière – pour couvrir les autres en cas d'attaque surprise, a-t-il dit.

Mark prie pour qu'il leur reste assez de temps à vivre afin de devenir amis.

— J'espère qu'il sait ce qu'il fait, souffle Trina.

Ils courent côte à côte, et Mark est assailli par l'image ridiculement romanesque de Trina et lui sur une plage, avec le soleil couchant qui illumine l'océan. Il remercie tous les saints du paradis qu'elle ne puisse pas lire dans son esprit.

— Oh, j'en suis certain, lui assure-t-il.

Il ne tient pas non plus à ce qu'elle sache à quel point il a peur. Il est presque tétanisé à l'idée de ce qui risque d'arriver d'une seconde à l'autre. Bientôt dix-sept ans, et il découvre qu'il est un trouillard.

— Un tsunami, crache Trina comme si c'était la chose la plus répugnante au monde. On est dans les tunnels du subtrans de New York, et

c'est ça, notre plus grande crainte ? Un tsunami ?

— On est sous terre, rétorque Mark. Et cette ville est construite au bord de la mer, au cas où tu l'aurais oublié. L'eau a tendance à s'écouler vers le bas. Tu sais, à cause de la gravité, tout ça.

Il sent qu'elle lui jette un regard noir. Il ne l'a pas volé. Il doit être à bout de nerfs, pour jouer les petits malins dans un moment pareil. Il opte pour la sincérité.

— Excuse-moi, marmonne-t-il. (La course commence à l'épuiser, et il souffle comme un bœuf.) Je suis mort de trouille, ça me rend idiot. Je suis désolé.

— Ça va. Ce n'était pas vraiment une question. C'est juste que... c'est complètement dingue. Des éruptions solaires, un tsunami... Il y a quelques heures, ces mots faisaient à peine partie de mon vocabulaire. Tu comprends ?

Tout ce que Mark trouve à répondre, c'est :

— Ça craint.

Il n'a plus envie d'en parler. Plus il y pense, plus l'angoisse lui noue le ventre.

Alec ralentit à l'extrémité d'un tunnel. Il s'arrête et leur fait face. Ils sont tous hors d'haleine, trempés de sueur.

— On va devoir emprunter une partie du nouveau réseau, les prévient Alec. On va forcément y croiser du monde, alors soyez prudents. Les gens ont parfois tendance à devenir dangereux quand ils s'imaginent que c'est la fin du monde.

Maintenant qu'ils commencent à reprendre leur souffle, Mark perçoit un bruit derrière leur guide. Le brouhaha d'une foule houleuse. Auquel viennent s'ajouter d'autres sons plus inquiétants : des cris, des pleurs, des gémissements. Il se prend à regretter le confinement de la petite salle de maintenance.

Lana intervient :

— Il n'y a pas d'autre chemin. Alors marchez vite. On ne peut pas se permettre d'emporter quoi que ce soit ; videz vos mains et vos poches, sans quoi on risque de se faire agresser. Avec un peu de chance, on trouvera tout ce qu'il nous faut dans le Lincoln Building.

Quelques-uns d'entre eux portent des cartons de nourriture comme celui que Trina a ramassé plus tôt. Ils les lâchent à leurs pieds. Trina se débarrasse du sien à regret.

— On passe cette porte, annonce Alec en consultant le plan du subtrans sur son téléphone. Et on saute sur la voie. On devrait y croiser moins de monde que sur le quai. Ensuite, c'est tout droit sur huit cents mètres ; et de là, on aura accès à l'escalier du Lincoln Building. Il grimpe jusqu'au quatre-vingt-dixième étage. Il ne va pas falloir s'endormir.

Mark jette un regard à ses compagnons. Ils sont agités, nerveux. Le Crapaud rentre la tête dans les épaules, ce qui renforce son allure de batracien.

— Allons-y, dit Alec. Restez groupés. Défendez-vous les uns les autres

jusqu'à la mort.

Trina pousse un grognement ; Mark regrette que leur guide se soit senti obligé de dire ça.

Alec ouvre la porte et sort le premier. Les autres le suivent et se prennent une bouffée d'air brûlant en pleine figure. Mark a l'impression que tout l'oxygène de ses poumons vient de se consumer d'un coup ; chaque respiration est un combat.

Il débouche dans la galerie principale, précédé de Trina. Ils sont sur une étroite corniche à un mètre au-dessus des voies. Alec et Lana ont déjà sauté, ils tendent les bras vers leurs compagnons pour les aider à descendre. Chacun bondit tour à tour et se réceptionne lourdement sur le béton. Mark lève la tête. De la lumière arrive par l'escalier qui mène au monde ravagé de la surface. Des gens se pressent sur le quai, et tous ont les yeux rivés sur les nouveaux arrivants.

La scène que Mark découvre lui glace le sang.

La station est bondée. Plus de la moitié des personnes présentes sont blessées. Des entailles, des plaies béantes. Des brûlures épouvantables. Certaines sont allongées sur le sol et se tordent de douleur. Il y a aussi des enfants, tout aussi mal en point. Ce sont eux qui font le plus peine à voir. Dans un coin, deux hommes se battent comme des chiffonniers. Personne ne fait mine de les séparer. Une dame avachie au bord du quai n'a plus de visage, rien qu'un masque de chair fondue et de sang. Mark a le sentiment d'avoir débouché en enfer.

— Avancez, ordonne Alec une fois qu'ils sont tous sur la voie.

Ils s'exécutent, se collant les uns aux autres. Mark a Trina sur sa gauche et le petit Baxter sur sa droite. Le gosse n'en mène pas large. Mark aimerait le rassurer mais il ne trouve pas les mots. Ils sonneraient creux, de toute façon. Alec et Lana ouvrent la marche d'un air résolu, défiant quiconque de se mettre en travers de leur chemin.

Ils sont parvenus au milieu de la station quand deux hommes et une femme sautent sur la voie et leur barrent la route. Les trois sont crasseux mais paraissent indemnes. Physiquement, du moins. Leurs yeux sont hantés par les horreurs qu'ils ont vues.

— Où est-ce que vous allez comme ça ? veut savoir la femme.

— Ouais, ajoute l'un de ses amis. Vous avez l'air drôlement pressés. Vous êtes en route pour une planque quelque part ?

L'autre homme vient se planter juste devant Alec.

— Je ne sais pas si vous avez remarqué, mais le soleil a décidé de nous dégueuler dessus. Des gens sont morts, monsieur. Des tas de gens. Et je n'aime pas beaucoup votre manière de passer tranquillement comme si vous aviez mieux à faire.

D'autres personnes commencent à sauter du quai pour se regrouper derrière le trio. Elles bloquent le passage.

— Regardez s'ils ont de la bouffe ! crie quelqu'un.

Alec arme son bras et cogne son vis-à-vis. L'autre recule en titubant, le nez en sang, avant de s'écrouler sur la voie. Ç'a été si brusque, si violent, qu'au début personne ne réagit. Puis les gens s'élancent sur leur groupe en vociférant.

Très vite, c'est le chaos. Des coups de poing, de pied volent en tout sens ; on les empoigne par les cheveux. Mark prend un coup au visage et voit un inconnu attraper brutalement Trina. Une bouffée de rage explose en lui. Il se débat comme un diable, balance ses poings à l'aveuglette jusqu'à ce qu'il atteigne son adversaire et s'en débarrasse. Il voit l'homme à califourchon sur Trina : il s'efforce de lui bloquer les bras tandis qu'elle tente désespérément de le repousser.

Mark s'élance, se jette de tout son poids contre l'agresseur. Ils roulent au creux de la voie. L'homme lui assène des coups que Mark lui rend aussitôt sans même les sentir. Ils luttent un moment au corps à corps, dans un enchevêtrement de bras et de jambes. Puis Mark finit par se dégager et rampe vers Trina pour s'assurer qu'elle n'a rien. La jeune fille se relève, court vers son agresseur et tente de lui envoyer son pied en pleine figure. Malheureusement, elle glisse et atterrit sur le dos. L'homme veut lui sauter dessus. Mark s'interpose et le cueille d'un coup d'épaule dans le ventre. L'autre se roule en boule avec un grognement. Mark bondit sur ses pieds et prend Trina par la main. Tous deux s'extirpent de la foule.

Ils se retournent pour voir comment se débrouillent leurs compagnons. La bagarre fait rage, mais, au moins, personne sur le quai ne semble vouloir s'en mêler. Mark voit le Crapaud étendre un adversaire d'un coup de poing ; Alec et Lana repoussent un homme et une femme qui s'en prenaient à Misty et Baxter. Deux autres personnes s'enfuient. C'est presque terminé.

Et soudain, tout s'accélère.

Un grondement s'élève, sourd d'abord, mais qui enfle rapidement. Les murs du tunnel se mettent à vibrer. La bagarre s'arrête aussitôt ; les gens se relèvent, jettent des regards inquiets autour d'eux. Mark cherche à localiser l'origine du bruit. Il n'a pas lâché la main de Trina.

— Qu'est-ce qui se passe ? s'écrie la jeune fille.

Mark secoue la tête en scrutant la bouche du tunnel. Le sol tremble sous ses pieds et le grondement devient assourdissant. Son regard se pose sur l'escalier qui sort de la station à l'instant où les premiers cris retentissent, des cris stridents, suivis d'un mouvement de panique parmi la foule.

Une muraille d'eau sale se déverse en cascade au bas des marches.

CHAPITRE 21

Mark se réveilla. Sans un cri, sans se redresser d'un coup. Il se contenta d'ouvrir les yeux et de réaliser qu'il avait les joues mouillées de larmes. Le soleil, déjà levé, brillait à travers les arbres.

La muraille d'eau.

Jamais il n'oublierait le spectacle de cette masse liquide dévalant les marches comme une bête monstrueuse. Avalant tout le monde sur son passage.

— Ça va ? s'inquiéta Trina.

« Tu parles ! »

Il s'essuya le visage d'un geste rapide et se tourna vers elle, espérant qu'elle ne s'apercevrait de rien. Mais un seul regard suffit à dissiper cet espoir. Elle le dévisageait avec une préoccupation toute maternelle.

— Oh, salut, murmura-t-il, gêné. Bien dormi ?

— Mark, je ne suis pas idiote. Dis-moi ce qui ne va pas.

Il la regarda en silence pour lui faire comprendre qu'il n'avait pas envie d'en parler. Puis il aperçut Deedee à proximité, qui écorçait un bâton. Elle n'avait pas l'air parfaitement heureuse, certes, mais son expression maussade l'avait quittée. C'était un bon début.

— Mark ?

Il fixa de nouveau Trina.

— Je... j'ai fait un cauchemar.

— À propos de quoi ?

— Tu sais bien.

Elle fronça les sourcils.

— Oui, mais quelle partie ? Ça pourrait te faire du bien d'en parler.

— Je ne crois pas.

Mark soupira, puis se rendit compte qu'il ne se montrait pas très gentil. Elle voulait juste l'aider à se sentir mieux.

— Avant l'inondation dans la station. Quand on a affronté ces fous furieux. Je me suis réveillé pile avant le pire moment.

Le pire moment. Comme si tout le reste s'apparentait à une sortie au parc avec mamie.

Trina baissa les yeux.

— Je voudrais que tu arrives à oublier tout ça. On s'en est sortis, c'est le principal. Parfois, il faut savoir tourner la page. (Une grimace d'excuse plissa ses traits.) Plus facile à dire qu'à faire, je sais. Simplement, *j'aimerais* que tu puisses laisser le passé où il est. C'est tout.

— Moi aussi, j'aimerais bien.

Il lui tapota le genou, ce qui semblait un peu ridicule vu leur situation, mais Alec et Lana revenaient du ruisseau avec de l'eau fraîche.

— Comment elle s'en sort ? demanda Mark à Trina, avec un regard en direction de Deedee.

— Plutôt bien, je trouve. Elle n'a pratiquement pas décroché un mot, mais au moins, elle n'a pas peur de moi. Je n'ose pas imaginer ce que cette pauvre gamine a dû affronter après que les autres l'ont laissée toute seule.

La colère de Mark se réveilla.

— Comment ont-ils pu faire ça ? Bande de minables...

Trina acquiesça.

— Oui... enfin, je ne sais pas. Par les temps qui courent...

— D'accord, mais elle ne peut pas avoir plus de six ans !

Il s'exprimait dans un étrange mélange de chuchotements et d'exclamations. Il ne tenait pas à ce que Deedee l'entende, mais il ne pouvait pas s'empêcher d'élever la voix. La situation de la petite fille le mettait hors de lui.

— Je sais, lui assura Trina à voix basse. Je sais.

Lana s'approcha, le regard plein de compréhension.

— On ferait mieux d'y aller, déclara-t-elle. Vous continuerez cette discussion en chemin.

*

La journée n'en finissait pas.

Au début, Mark avait guetté les gens du village de Deedee, car il n'avait pas oublié dans quelle direction elle avait dit qu'ils étaient partis. Si elle ne s'était pas trompée, cela voulait dire que ses anciens voisins étaient quelque part dans les parages, à faire Dieu savait quoi. Il n'avait pas de raison objective de se méfier d'eux – c'étaient des gens comme les autres, qui fuyaient devant une maladie inconnue. Mais il y avait quelque chose d'inquiétant dans la manière dont Deedee avait parlé d'eux. Il la revoyait encore, pointant sa blessure d'un doigt accusateur. Tout ça était troublant.

Au bout de quelques heures sans qu'ils aperçoivent âme qui vive, il s'était un peu détendu et s'était laissé bercer par la routine de la marche, se demandant ce qui les attendait une fois qu'ils seraient parvenus à destination.

En milieu d'après-midi, ils s'arrêtèrent pour faire une pause. Ils grignotèrent des barres de céréales et burent l'eau d'un torrent voisin. Au moins, ils ne manquaient pas d'eau potable. C'était déjà ça, se disait Mark.

— On se rapproche du but, les prévint Alec tout en mangeant. Il va

falloir commencer à faire attention : ils auront peut-être posté des sentinelles. Je parie qu'il y a plein de gens qui aimeraient bien pouvoir s'abriter dans un joli petit bunker. L'endroit doit être bourré de provisions pour les cas d'urgence.

— Pour une situation d'urgence, c'en est une, marmonna Lana. Je ne sais pas qui sont ces gens, mais ils ont intérêt à avoir une bonne explication.

Alec prit une autre bouchée.

— Tout à fait d'accord.

— On ne t'a pas appris les bonnes manières, dans l'armée ? protesta Trina. Tu sais qu'il est au moins aussi facile de parler la bouche vide que la bouche pleine ?

Alec mastiqua ce qu'il avait dans la bouche.

— Sans blague ?

Il éclata de rire, projetant des miettes de céréales devant lui. Ce qui le fit s'esclaffer encore plus fort. Il fut pris d'une quinte de toux, se calma, puis se remit à rire de plus belle.

Il était tellement rare de voir Alec aussi joyeux que, dans un premier temps, Mark ne sut pas comment réagir. Puis il se laissa gagner par son hilarité et se mit à pouffer à son tour. Trina affichait un grand sourire, et la petite Deedee rigolait de bon cœur. Ces rires chassèrent les idées noires de Mark.

— À vous entendre glousser comme ça, on croirait que quelqu'un vient de péter, commenta Lana d'un air sévère.

Cette remarque fut accueillie par un fou rire général qui se prolongea pendant plusieurs minutes, et qu'Alec relançait chaque fois qu'il menaçait de s'éteindre, en imitant des bruits de pet. Mark en avait mal aux zygomatiques.

Finalement, le calme revint, ponctué d'un grand soupir d'Alec. Il se leva.

— J'ai l'impression que je pourrais courir un marathon, annonça-t-il. Bon, il faut y aller.

Alors qu'ils repartaient, Mark s'aperçut que son cauchemar de la nuit précédente n'était plus qu'un lointain souvenir.

Alec et Lana déployèrent un luxe de précautions par la suite, s'arrêtant tous les quarts d'heure pour tendre l'oreille, cherchant des sentiers et autres signes révélateurs de la présence de sentinelles, restant le plus souvent possible à couvert sous les arbres.

Le soleil descendait sur l'horizon. Il restait peut-être deux heures de jour quand Alec fit halte et regroupa tout le monde autour de lui. Apparemment, les deux adultes avaient renoncé à exiger qu'ils gardent leurs distances. Ils se trouvaient dans une clairière bordée de chênes et de grands pins – de vieux arbres, que les éruptions solaires n'avaient pas complètement calcinés –, au milieu d'une broussaille sèche et craquante. La clairière était nichée dans une petite vallée entre deux collines de taille modeste. Mark, que sa bonne humeur n'avait pas quitté, était curieux d'entendre ce que l'ancien soldat envisageait.

— J'ai essayé d'économiser la batterie au maximum, déclara Alec, mais il est temps de consulter la tablette pour vérifier notre position sur la carte. Ma mémoire n'est plus ce qu'elle était.

— Oui, dit Lana, espérons que tu ne nous as pas conduits au Canada ou au Mexique.

— Très drôle.

Alec alluma l'appareil et afficha la carte qui retraçait tous les voyages du berg – autant de lignes convergeant vers un même point. Il sortit également sa boussole. Pendant que ses compagnons l'observaient sans dire un mot, il passa une bonne minute à faire défiler la carte d'un côté et de l'autre, à la comparer au croquis qu'il en avait fait, s'interrompant par moments pour fermer les yeux et réfléchir. Sans doute essayait-il de se remémorer le chemin qu'ils avaient suivi et de le reporter mentalement sur la carte. Il finit par décrire un tour complet sur lui-même, vérifiant alternativement la position du soleil et sa boussole.

— Oui, grommela-t-il. Oui, oui.

Il regarda de nouveau la carte pendant une longue minute en griffonnant quelques annotations sur son croquis. Mark commençait à s'impatienter. Il redoutait d'entendre qu'ils s'étaient égarés. Mais cette crainte fut de courte durée.

— Oh, je suis trop fort ! s'exclama Alec. Sérieusement, après toutes ces

années, on pourrait croire que je suis blasé. Mais non, je continue encore à m'épater !

— Jésus, Marie, soupira Lana.

Alec tapota la carte affichée à l'écran, à gauche du point où se croisaient tous les itinéraires du berg.

— Si le virus n'est pas en train de me ronger la cervelle et de me faire perdre tous mes moyens, on est juste là. À environ huit kilomètres de l'endroit où le berg revient faire le plein tous les soirs.

— Tu en es sûr ? demanda Trina.

— Je sais encore lire une carte et me diriger dans la forêt. Et je sais aussi m'orienter au soleil et à la boussole. Peut-être bien que ces montagnes, ces collines et ces vallées se ressemblent toutes à tes jolis yeux, mais fais-moi confiance : je sais où on est. Regarde là. (Il indiqua un point sur la carte.) C'est Asheville, à quelques kilomètres à l'est. On est tout près. Les prochains jours promettent d'être intéressants.

Mark eut la nette impression que sa bonne humeur ne durerait pas.

*

Ils parcoururent encore un kilomètre, à travers une forêt plus dense que tout ce qu'ils avaient traversé jusque-là. Alec tenait à rester à couvert au cas où les gens qu'ils désiraient surprendre enverraient des patrouilles à la tombée de la nuit. Ils s'arrêtèrent enfin et s'installèrent dans un coin à peu près dégagé. Ils dînèrent sur le pouce, sans allumer de feu, de peur de se faire repérer.

Assis en cercle, ils se regardèrent en silence pendant que tombait la nuit et que les grillons commençaient à chanter dans les sous-bois. Mark demanda quel était le plan pour le lendemain. Alec lui répondit qu'il n'en savait rien encore. Il voulait d'abord y réfléchir, puis en discuter avec Lana, avant de leur en parler.

— Tu ne crois pas qu'on a aussi notre mot à dire ? protesta Trina.

— Vous le direz à la fin, répliqua-t-il sur un ton sans appel.

Trina lâcha un grand soupir.

— Et dire que je commençais tout juste à t'apprécier.

— Dommage pour toi. (Il s'adossa à un arbre et ferma les yeux.) Et maintenant, laisse-moi réfléchir en paix, d'accord ?

Trina quêtâ du regard le soutien de Mark, mais celui-ci se contenta de sourire. Cela faisait longtemps qu'il avait pris son parti des manières bourruées du vieux militaire. D'ailleurs, il ne lui donnait pas tort. Lui-même n'avait pas la moindre idée de ce qu'ils devraient faire au matin. Comment obtenir des renseignements sur un endroit et des personnes dont ils ignoraient tout ?

— Tu tiens le coup, Deedee ? demanda-t-il à la fillette, qui fixait le sol devant elle. À quoi penses-tu dans ta petite tête ?

Elle haussa les épaules et lui adressa un mince sourire.

Il devina qu'elle appréhendait le lendemain.

— Écoute, pour demain, tu n'as pas à t'inquiéter. On ne laissera personne te faire de mal. D'accord ?

— C'est promis ?

— Promis.

Trina serra la gamine dans ses bras. Lana ne fit pas de remarque.

— Tout ça, ce sont des affaires de grandes personnes, expliqua Trina à la petite fille. Ne t'en fais pas, d'accord ? On te laissera en sécurité quelque part et on essaiera de trouver quelqu'un à qui parler. Rien de plus. Tout se passera comme sur des roulettes.

Mark était sur le point de surenchérir quand un bruit lointain attira son attention. On aurait dit un chant.

— Vous entendez ça ? chuchota-t-il.

Les autres se redressèrent. Alec ouvrit les yeux et s'assit droit comme un piquet.

— Quoi donc ? demanda Trina.

— Écoutez.

Mark posa un doigt sur ses lèvres et inclina la tête en direction du bruit.

C'était léger, mais impossible de s'y tromper : une femme chantait, pas aussi loin qu'il l'avait cru tout d'abord. Il frissonna : cela lui rappelait Misty, qui s'était mise à fredonner quand la maladie s'était déclarée.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? murmura Alec.

Personne ne lui répondit ; ils continuèrent à tendre l'oreille. La voix était flûtée, presque mélodieuse. Elle aurait paru jolie dans d'autres circonstances. Mais l'idée qu'une personne puisse chanter comme ça, dans un endroit pareil... eh bien, c'était bizarre. Une voix d'homme se joignit au chant, bientôt imitée par plusieurs autres, jusqu'à ce qu'un chœur entier résonne entre les arbres.

— Nom de..., fit Trina. On est tombés sur une église, ou quoi ?

Alec se pencha en avant, le visage grave.

— Je vais jeter un coup d'œil. Vous autres, restez là et ne faites pas de bruit. Ça peut très bien être un piège.

— Je t'accompagne, déclara Mark.

Il n'avait aucune envie de patienter sur place. Il était dévoré de curiosité.

Alec parut hésiter. Il se tourna vers Lana, puis vers Trina.

— Quoi ? protesta Trina. Tu as peur qu'on ne puisse pas se défendre toutes seules ? Allez-y, les garçons, on se débrouillera très bien sans vous. Pas vrai, Deedee ?

De toute évidence, la petite fille n'en était pas aussi sûre ; le chant paraissait l'effrayer. Mais elle adressa un hochement de tête à Trina et grimaça un sourire courageux.

— D'accord, décida Alec. Amène-toi, Mark. Allons voir ce que c'est que ce cirque.

Deedee s'éclaircit la gorge et leva la main comme pour demander la

permission de parler.

— Oui, quoi ? lui demanda Trina. Tu veux nous dire quelque chose ?

La gamine acquiesça de la tête et se jeta à l'eau :

— Ce sont les gens avec qui je vivais. Je sais que c'est eux. Ils sont devenus bizarres, ils ont commencé à... raconter que les arbres, les plantes et les animaux étaient magiques. Ils m'ont abandonnée parce qu'ils disaient que j'étais mauvaise. (Elle n'avait pu retenir un petit sanglot sur ce dernier mot.) Parce que j'avais été touchée et que je n'étais pas tombée malade.

Mark et les autres se dévisagèrent. La situation s'embrouillait de plus en plus.

— Raison de plus pour aller voir ça de plus près, dit Lana. Au moins pour vous assurer qu'ils ne viennent pas dans notre direction. Mais soyez prudents !

Alec et Mark s'apprêtaient à partir quand Deedee ajouta :

— Faites attention au vilain monsieur sans oreilles.

Elle enfouit son visage au creux de l'épaule de Trina et se mit à pleurer. Mark regarda Alec, qui secoua la tête. Sans ajouter un mot, tous deux s'enfoncèrent dans la forêt.

Les chants se poursuivirent pendant qu'ils progressaient à travers bois. Malgré ses efforts pour avancer discrètement, de temps à autre, Mark écrasait une branche morte dont le craquement résonnait comme une petite bombe dans le silence de la forêt. Chaque fois, Alec le foudroyait du regard, comme s'il n'arrivait pas à croire qu'on puisse être aussi stupide.

Les dernières lueurs du jour disparurent. Les arbres se dressaient au-dessus de Mark comme des ombres sinistres et menaçantes.

Après quelques centaines de mètres, ils aperçurent au loin une source de lumière, orange et vacillante. Un feu. Un grand feu. Et le volume du chant ne cessait d'augmenter. De même que son... intensité. Quoi que ces gens soient en train de faire, ils y mettaient de plus en plus de cœur.

Alec s'accroupit derrière un vieil arbre noueux. Mark s'agenouilla à son côté dans le noir.

— Que penses-tu de ce que Deedee nous a raconté ? chuchota-t-il.

Alec répondit dans un souffle :

— Peut-être bien que ce sont ceux qui l'ont abandonnée, oui. Et à les entendre, ils n'ont pas l'air nets.

Il se pencha pour jeter un coup d'œil de l'autre côté du tronc. Au bout de quelques secondes, il se retourna vers Mark.

— Je ne les vois pas tous, mais ils sont au moins quatre à cinq allumés en train de danser autour de ce feu comme s'ils essayaient d'invoquer les morts.

— Si ça se trouve, c'est ce qu'ils font, suggéra Mark. Ça m'a tout l'air d'être une secte.

Alec acquiesça de la tête.

— Peut-être qu'ils ont toujours été comme ça.

— Ils ont accusé Deedee d'être mauvaise. Le virus n'a pas dû arranger leur cas.

Une secte dont les membres étaient rendus encore plus fous par une maladie inconnue... Voilà qui promettait.

— Essayons de nous rapprocher. Je voudrais m'assurer qu'ils ne représentent pas un danger pour nous.

Ils se courbèrent au ras du sol et sortirent avec prudence de leur cachette,

passant d'arbre en arbre. À chaque arrêt, Alec s'assurait que la voie était libre avant de repartir.

Ils continuèrent ainsi jusqu'à moins d'une centaine de mètres. Le chant leur parvenait clair comme du cristal et les ombres projetées par le brasier tournoyaient sous la voûte de branches au-dessus d'eux. Accroupi derrière un arbre, Mark jeta un coup d'œil.

Le feu grondait, large de trois bons mètres, dardant vers le ciel ses langues de flamme qui menaçaient de lécher les branches basses. Mark n'en revenait pas que ces gens courent le risque de déclencher un incendie de forêt. Surtout sachant à quel point tout était sec depuis les éruptions solaires.

Cinq à six personnes dansaient en cercle autour du feu, jetant les bras en l'air, puis vers le sol, s'inclinant très bas, faisant quelques pas de côté. Mark s'était presque attendu qu'elles soient en robes extravagantes, ou complètement nues, mais elles étaient habillées simplement : tee-shirts, débardeurs, jeans, shorts, tennis. Une douzaine d'autres s'alignaient sur deux rangs de l'autre côté du feu. C'étaient elles qui chantaient. Mark ne comprenait pas un mot des paroles.

Alec lui donna une petite tape sur l'épaule, qui le fit sursauter.

Il pivota vers l'ancien militaire et dut faire un gros effort pour ne pas hausser le ton.

— Tu m'as fait peur !

— Désolé. Écoute, je ne les sens pas trop, ces guignols. Je ne sais pas s'ils sont une menace ou non, mais les gens du bunker les ont sûrement remarqués, maintenant, et ils risquent d'être sur leurs gardes.

— Si ces tarés attirent l'attention sur eux, ça pourrait nous faciliter la tâche pour nous glisser dans la place, non ?

Alec soupesa cette idée.

— Oui, pas faux. On devrait peut-être...

— *Qui est là ?*

Ils se figèrent et se regardèrent bouche bée. Mark voyait la lumière tremblotante du feu se refléter dans les prunelles d'Alec.

— J'ai dit : qui est là ? (Une voix de femme.) On ne vous veut pas de mal. On aimerait simplement vous inviter à vous joindre à nos prières à la nature et aux esprits.

— Houlà, murmura Alec. Non, merci.

— Très peu pour moi, renchérit Mark.

Des bruits de pas se firent entendre et, avant qu'ils aient eu le temps de bouger, deux personnes se dressaient à côté d'eux. Elles se découpaient en ombres chinoises devant le feu, de sorte que Mark ne distinguait pas leurs visages, mais on aurait dit un homme et une femme.

— Vous êtes les bienvenus pour chanter et danser avec nous, dit la femme.

Elle s'exprimait d'une voix étrangement calme au vu des circonstances. Dans ce monde nouveau, il convenait d'accueillir les étrangers avec plus de

prudence.

Alec se redressa de toute sa hauteur – il ne rimait à rien de rester accroupis comme des gamins en train d’espionner – et Mark l’imita. Le vieil homme croisa les bras, bombant le torse comme un ours qui défend son territoire.

— Écoutez, commença-t-il d’un ton bourru comme à son habitude, on est flattés par votre invitation mais on va devoir décliner, sans vouloir vous vexer. Je suis sûr que vous ne nous en voudrez pas.

Mark fit la grimace. Ces deux personnes lui semblaient beaucoup trop imprévisibles pour qu’ils courent le risque de se montrer sarcastiques ou impolis avec elles. Il aurait voulu observer leur réaction sur leurs visages, mais elles demeuraient toujours cachées dans l’ombre.

— Qu’est-ce que vous faites là ? demanda l’homme, comme s’il n’avait pas entendu la réponse d’Alec. Pourquoi nous espionnez-vous ? On pensait que vous seriez ravis qu’on vous invite.

— Simple curiosité, expliqua Alec d’un ton tranquille.

— Et vous, pourquoi vous avez laissé Deedee toute seule ? bafouilla soudain Mark, sans réfléchir. Ce n’est qu’une gamine. Comment avez-vous pu l’abandonner comme un chien ?

La femme ne répondit pas à sa question.

— J’ai un mauvais pressentiment à propos de vous deux, déclara-t-elle. On ne peut courir aucun risque. Emparez-vous d’eux !

Avant que Mark ait pu assimiler ce qu’elle venait de dire, une corde s’enroula autour de son cou et le tira en arrière. Il poussa une exclamation étranglée, tenta de saisir la corde pour relâcher la pression et se retrouva plaqué sur le dos, le souffle coupé. Alec avait subi le même sort ; Mark l’entendait jurer et grogner. Il se cabra, s’efforça de se retourner vers son agresseur, mais des mains vigoureuses le saisirent sous les aisselles et le soulevèrent du sol.

On le traîna vers le feu.

Mark cessa de se débattre après avoir pris un solide coup de poing dans la mâchoire. La douleur qui lui remonta dans la joue lui fit comprendre qu'il ne servait à rien de chercher à s'échapper. Il se laissa entraîner sans plus opposer de résistance. Il vit Alec ruer dans les brancards entre deux costauds, qui resserrèrent la corde autour de son cou. Ses râles étranglés lui donnèrent la nausée.

— Arrête ! cria-t-il. Laisse-toi faire, Alec ! Ils vont te tuer !

Mais bien sûr, l'ancien soldat continua à lutter sans lui prêter aucune attention.

Ils arrivèrent dans la clairière où ronflait le brasier. Une femme jeta deux grosses branches dans les flammes. Celles-ci grossirent d'un coup en crachant des escarbilles. Son ravisseur lâcha Mark de l'autre côté du feu, devant les deux rangs de chanteurs. La cérémonie s'interrompt ; tous les regards convergèrent sur les prisonniers.

Mark toussa, cracha, la gorge brûlée par la corde, puis s'efforça de s'asseoir. Un individu de haute taille – probablement celui qui l'avait traîné jusque-là – lui posa sa botte sur le torse et le repoussa par terre.

— Ne bouge pas, lui intima-t-il.

Calmement, sans colère ; comme s'il n'envisageait même pas que Mark puisse lui désobéir.

Il avait fallu deux hommes pour emmener Alec dans la clairière, et Mark était même surpris qu'ils y soient parvenus. Ils le laissèrent tomber près de lui. Le soldat gémit, grogna mais ne chercha pas à se relever car ils tenaient toujours la corde serrée autour de son cou. Il toussa longuement, avant de cracher un filet de sang dans la poussière.

— Pourquoi vous faites ça ? s'écria Mark sans s'adresser à personne en particulier. (Couché sur le dos, il fixait la voûte de feuilles où dansait la lueur des flammes.) On ne vous veut pas de mal, on veut juste savoir qui vous êtes et ce que vous fabriquez !

— C'est pour ça que tu nous as fait des reproches à propos de Deedee ?

Il tourna la tête et vit une femme debout à quelques pas. Il comprit que c'était celle qui leur avait parlé plus tôt.

Mark était stupéfié par sa froideur.

— Alors c'est bien vous qui l'avez abandonnée. Pourquoi ? Et pourquoi nous faire prisonniers ? On est juste venus chercher des réponses !

Vif comme l'éclair, Alec passa brusquement à l'action. Il se releva d'un bond, arracha la corde des mains de ses gardiens et s'élança sur eux, l'épaule en avant. Il cueillit l'un d'entre eux dans les côtes et le plaqua au sol. Ils roulèrent au corps à corps et Alec eut le temps de lui asséner un ou deux coups de poing avant que deux autres hommes se jettent sur lui et l'arrachent à son adversaire. Un troisième vint à leur rescousse, et ensemble ils réussirent à clouer Alec sur le dos, lui immobilisant bras et jambes. L'homme qu'il avait jeté au sol se remit debout et lui décocha des coups de pied dans les côtes.

— Arrêtez ! cria Mark. Ça suffit !

Il tira sur sa corde et voulut se redresser, mais la même botte le repoussa à terre une fois de plus.

— Je te l'ai déjà dit : ne bouge pas, répéta l'homme, de la même voix monocorde.

Les autres continuaient à rouer de coups Alec, lequel refusait de s'avouer vaincu et persistait à lutter même s'il n'avait aucune chance.

— Alec, l'implora Mark, arrête, ou ils vont vraiment finir par te tuer. À quoi ça nous avancerait ?

La question pénétra enfin dans le crâne dur du vieux militaire. Il cessa ses efforts et se roula en boule, lentement, le visage plissé de douleur.

Tremblant de colère, Mark se retourna vers la femme, qui observait la scène avec un détachement insupportable.

— Mais qu'est-ce que vous voulez, à la fin ? demanda-t-il.

La femme le dévisagea quelques secondes avant de répondre.

— Vous êtes des visiteurs indésirables. Parle-moi un peu de Deede. Est-ce qu'elle est avec vous ? À votre campement, peut-être ?

— Qu'est-ce que ça peut vous faire ? Vous l'avez abandonnée ! Quoi ! vous avez peur qu'elle se glisse parmi vous et vous contamine ? Elle va bien. Elle est en parfaite santé !

— Nous avons nos raisons, répliqua la femme. Les esprits nous parlent et nous les écoutons. Depuis la pluie des démons venus du ciel, nous avons quitté notre village à la recherche de lieux sanctifiés. Bon nombre d'entre nous ont préféré s'enfuir de leur côté. Ils sont quelque part dans les environs, sans doute en train de comploter avec les démons eux-mêmes. Peut-être bien que ce sont eux qui vous ont envoyés.

Mark restait pantois devant ce tissu d'absurdités.

— Laisser mourir une gamine parce qu'il se *pourrait* qu'elle soit malade ! Pas étonnant que les autres membres de votre village n'aient pas voulu vous suivre.

La femme parut sincèrement perplexe.

— Écoute, mon garçon. Les autres sont beaucoup plus dangereux que nous : ils attaquent sans prévenir et tuent sans remords. Le monde est en proie au mal, et celui-ci revêt de nombreux visages. Nous ne voulons prendre aucun

risque, surtout si vous connaissez Deedee. Vous êtes nos prisonniers, et vous le resterez. Si on vous relâchait, vous pourriez alerter ceux qui nous veulent du mal.

Mark la dévisagea, le cerveau en ébullition. Il avait un mauvais pressentiment, et plus la femme parlait, plus il se renforçait.

— Deedee nous a dit que les fléchettes étaient tombées du ciel. On a vu les cadavres dans votre village. Il nous est arrivé la même chose. Tout ce qu'on veut, c'est comprendre pourquoi.

— C'est cette fille qui a attiré le mal sur nous. Elle et ses maléfices. Pourquoi croyez-vous qu'on l'ait laissée là-bas ? Si vous l'avez sauvée et ramenée jusqu'à nous, vous avez commis un crime plus terrible que tout ce que vous pouvez imaginer.

— Qu'est-ce que c'est que ces conneries ? cracha Alec. On a des problèmes plus graves que tout ce que vous pouvez imaginer, ma petite dame.

— Laissez-nous partir, reprit Mark avant qu'Alec puisse ajouter un mot. (L'homme était peut-être le plus coriace de leur groupe, mais ce n'était pas le plus fin négociateur.) Tout ce qu'on veut, c'est trouver un endroit où vivre en sécurité. S'il vous plaît. Je vous promets qu'on s'en ira sans faire d'histoires. On ne parlera de vous à personne, et on gardera Deedee très loin de votre camp.

— C'est triste de voir à quel point vous ne comprenez rien à rien, commenta la femme. Vraiment.

Mark se retint de hurler.

— Dans ce cas, prenez le temps de nous expliquer. Ça me paraît équitable. J'ai *envie* de vous comprendre. Vous pourriez discuter avec nous, au lieu de nous traiter comme des animaux.

Voyant qu'elle ne réagissait pas, il chercha un moyen de relancer la conversation :

— Bon... et si on commençait par le commencement ? Je vais vous raconter d'où on vient.

Elle affichait maintenant une expression vide, presque absente.

— J'ai toujours su que les démons revêtaient une apparence séduisante pour mieux nous tromper, déclara-t-elle. Vous nous avez piégés pour qu'on vous amène ici, ligotés. Pour faire les gentils et nous tromper encore. Mais vous n'êtes que des démons.

Elle fit un signe de tête à l'un de ses compagnons.

L'homme arma le pied et frappa Mark dans les côtes. Une vive douleur lui explosa dans le flanc et il ne put s'empêcher de crier. L'homme le frappa de nouveau, dans le dos cette fois, au niveau des reins. Mark sentit des larmes lui brûler les yeux tandis que la douleur l'envahissait et qu'il criait encore plus fort.

— Arrête ça, espèce de fils de..., protesta Alec.

Il fut interrompu par l'un de ses gardiens, qui le cogna au visage.

— On n'est pas des démons ! s'écria Mark. Vous êtes complètement

dingues !

Un autre coup de pied lui vrilla le flanc, provoquant une souffrance insupportable. Il se roula en boule, les bras autour des genoux, prêt à endurer la suite.

— Stop !

L'ordre claqua depuis l'autre côté du feu. Une voix d'homme, forte et caverneuse. Les bourreaux de Mark et d'Alec s'écartèrent aussitôt et s'agenouillèrent, les yeux baissés. La femme aussi se mit à genoux et fixa le sol.

Mark, grimaçant de douleur, allongea les jambes et s'efforça d'apercevoir qui avait lancé cet ordre. Il saisit un mouvement à travers les flammes et vit un homme s'avancer dans leur direction. Quand il fut parvenu à quelques pas d'eux, l'homme s'arrêta, et le regard de Mark remonta de ses bottes à son jean, à sa chemise à carreaux, puis à son visage, horriblement scarifié, presque inhumain. Il faillit détourner la tête ; pourtant, il tint bon. Il affronta le regard du nouveau venu, fixa ses yeux hantés.

L'homme n'avait plus de cheveux. Et plus d'oreilles.

— Je m'appelle Jedediah, déclara l'homme. (Ses lèvres jaunes et difformes pendaient mollement d'un côté. Il s'exprimait avec un zézaïement étrange, d'une voix presque atone.) Mais mes fidèles m'appellent Jed. Vous m'appellerez Jed, car je vois qu'on vous a maltraités mais maintenant vous êtes mes amis. Compris ?

Mark acquiesça de la tête ; Alec ne répondit que par un grognement inintelligible. Rebelle incorrigible, le vieux soldat s'était assis alors qu'on leur avait ordonné de rester couchés sur le dos. Mais ceux qui les rouaient de coups quelques instants plus tôt s'étaient agenouillés, comme en prière. Mark s'assit lui aussi, en espérant que cela n'aurait pas de conséquences néfastes. Jed ne parut pas s'en offusquer.

— Très bien, dit l'homme. Nous parviendrons à nous entendre, semble-t-il.

Il s'approcha et s'assit entre eux et le feu, dos aux flammes. Leur lueur vacillante donnait à son crâne chauve un aspect mouillé, comme si la chair fondait.

— Ce sont les éruptions solaires qui vous ont fait ça ? demanda Mark.

Jed lâcha un petit gloussement qui n'avait rien de joyeux ni de rassurant.

— Ça me fait toujours sourire quand j'entends désigner les assauts démoniaques par ce nom. Au début, oui, j'ai cru qu'il s'agissait simplement d'un cataclysme céleste sur le chemin duquel la Terre avait eu le malheur de se trouver. Coïncidence, malchance... voilà les mots qui m'ont traversé l'esprit à ce moment-là.

— Alors qu'aujourd'hui vous croyez que c'était une attaque de démons venus du ciel ? railla Alec.

Mark lui jeta un regard sévère, qu'il regretta aussitôt. Son ami avait le visage couvert de plaies sanglantes et d'ecchymoses.

— Cela s'est produit deux fois, continua Jed, sans paraître avoir entendu l'interruption sarcastique d'Alec. Et chaque fois, les attaques sont venues du ciel. D'abord du soleil, puis des vaisseaux. Nous pensons qu'elles vont recommencer tous les ans, pour nous punir de notre laxisme et nous rappeler ce que nous devons devenir.

Jed tourna brusquement la tête à droite, puis à gauche, avant de reposer

son regard sur Mark.

— Oui, deux fois, continua-t-il comme si de rien n'était. Et ça m'attriste et ça m'amuse à la fois que vous ne saisissiez pas l'importance de ces événements. Cela veut dire que votre esprit n'a pas assez évolué pour vous permettre de les reconnaître pour ce qu'ils sont.

— Des démons, dit Mark, se retenant de lever les yeux au ciel.

— Des démons. Oui, des démons. Ils m'ont brûlé, pour me donner le visage que vous voyez aujourd'hui. Pour que je ne puisse jamais oublier ma mission. Ensuite, il y a eu les petites flèches envoyées des vaisseaux, remplies de haine. Ça remonte à deux mois maintenant, et nous pleurons encore ceux qui sont morts ce jour-là. Voilà pourquoi nous allumons des feux, pourquoi nous chantons et dansons. Et pourquoi nous redoutons ceux de notre village qui ont refusé de se joindre à nous. Parce qu'ils sont de mèche avec les démons, à coup sûr.

— Attendez... Deux mois ? intervint Alec.

— Oui, répondit Jed avec lenteur, comme s'il s'adressait à un enfant. Nous comptons les jours, solennellement. Cela fait deux mois et trois jours.

— Ce n'est pas possible, dit Mark. Chez nous, c'est arrivé il y a quelques jours seulement.

— Je n'apprécie pas... qu'on mette ma parole en doute, répondit Jed. (Son ton avait changé de façon radicale en milieu de phrase, pour devenir menaçant.) Comment osez-vous m'accuser de mentir ? J'ai essayé de m'entendre avec vous, de vous offrir une deuxième chance, et voilà comment vous me remerciez ?

Il haussait la voix un peu plus à chaque mot, tremblant de tout son corps.

— Ça... ça me donne mal à la tête.

Voyant Alec sur le point d'exploser, Mark se pencha pour lui presser le bras.

— Non. Ne fais rien, chuchota-t-il, avant de reporter son attention sur Jed. Écoutez, s'il vous plaît. Ce n'est pas ça du tout. On cherche juste à comprendre. Dans notre village, la... pluie de flèches a eu lieu il y a moins d'une semaine. Alors on a cru que c'était la même chose chez vous. Et... vous dites que les gens sont morts sur le coup. Mais on a vu dans votre village des corps dont la mort remonte à une date plus récente. Aidez-nous à comprendre.

Mark avait le sentiment de toucher du doigt un détail important. Il ne pensait pas que l'autre lui mentait à propos de la chronologie. Il y avait quelque chose là-dessous.

Jed avait placé les mains de part et d'autre de sa tête, là où auraient dû se trouver ses oreilles, et se balançait sur place.

— Certains sont morts tout de suite. D'autres plus tard. Beaucoup ont souffert longtemps avant de succomber à leur tour. Notre village s'est divisé en factions. Tout ça, c'est l'œuvre des démons.

Il se mit à geindre, chantant presque.

— On vous croit, lui assura Mark. Parlez-nous, s'il vous plaît, racontez-

nous ce qui s'est passé, étape par étape.

Il s'efforçait de ne pas laisser transparaître son impatience, mais il avait du mal. Comment était-il supposé s'y prendre ?

— Vous avez réveillé la douleur, protesta Jed avec aigreur.

Les bras raides, les coudes écartés, il continuait à se tenir la tête à deux mains. On aurait dit qu'il voulait se broyer le crâne.

— Ça fait si mal, gémit-il. Je n'arrive pas à... Je dois... Ce sont forcément les démons qui vous envoient. C'est la seule explication.

Mark sentait qu'il ne leur restait plus beaucoup de temps.

— Pas du tout, je vous jure. On est là pour apprendre. Peut-être que vous avez mal au crâne parce que... vous savez des choses que vous êtes censé partager avec nous.

Alec baissa la tête.

— Ils sont venus il y a deux mois, raconta Jed d'une voix lointaine. Et puis la mort est arrivée par vagues. En prenant un peu plus de temps chaque fois. Deux jours. Cinq jours. Deux semaines. Un mois. Et nous avons vu des gens de notre propre village, des gens que nous considérions comme des amis, essayer de nous tuer. Nous ne comprenons pas ce que cherchent les démons. Nous ne comprenons pas. Nous... ne... comprenons pas. Pourtant nous dansons, nous chantons, nous offrons des sacrifices...

Il tomba à genoux, puis s'écroula par terre, les mains toujours sur la tête, et poussa un long gémissement douloureux.

Mark était à bout de patience. La situation devenait délirante, et il ne voyait aucun moyen de la régler de façon rationnelle. Un coup d'œil à Alec lui apprit que son compagnon était prêt à tenter quelque chose. Leurs gardiens étaient toujours à genoux, la tête baissée, dans une posture d'adoration malsaine autour de l'homme qui se tordait de douleur. C'était maintenant ou jamais.

C'est alors que d'étranges sons retentirent dans les bois derrière eux. Des glapissements, des hurlements, des rires. Des imitations de cris d'oiseaux ou d'animaux. Accompagnés de bruits de pas sur les feuilles mortes et les brindilles, de plus en plus proches. Puis, de manière inquiétante, ce tintamarre se propagea jusqu'à ce que la clairière entière soit encerclée d'un concert de paillements, youyous, rugissements et rires hystériques. Il devait y avoir plusieurs dizaines de personnes pour créer un tel chahut.

— Qu'est-ce que c'est que ce cirque ? grommela Alec d'un ton dédaigneux.

— On vous a prévenus, répondit la femme agenouillée. C'étaient nos amis, nos proches. Maintenant, les démons les ont pris et ils ne pensent plus qu'à nous tourmenter et à nous tuer.

Jed se redressa soudain sur les genoux, hurlant à pleins poumons. Il secoua la tête avec violence, de haut en bas, de gauche à droite, comme pour se débarrasser de quelque chose qu'il aurait eu sur le crâne. Mark ne put s'empêcher de battre en retraite, jusqu'à ce que la corde qui lui serrait le cou

se tende. L'autre bout était toujours entre les mains de son bourreau.

Jed poussa un cri strident, horrible, plus fort que ceux des nouveaux arrivants cachés dans la forêt.

— Ils m'ont tué ! hurla-t-il à s'en arracher la gorge. Les démons... ils ont fini... par me tuer !

Il se raidit d'un coup, les bras le long du corps, et bascula en avant en poussant un dernier soupir. Du sang s'écoulait de son nez et de sa bouche.

Mark resta figé sur place, fasciné par le corps de Jed couché dans une position qui n'avait rien de naturel. Il venait de passer l'heure la plus déroutante de toute sa vie dans ce camp de l'étrange. Et alors qu'il croyait avoir atteint les sommets de la bizarrerie, voilà que d'autres cinglés les encerclaient en poussant des cris d'animaux et des rires maniaques.

Mark se tourna vers Alec. Le vieux soldat, manifestement abasourdi, fixait le corps de Jed sans un mot.

Dans les bois, les hululements et les sifflets continuaient.

Les hommes qui avaient roué de coups Mark et Alec se relevèrent, contemplant leurs cordes comme s'ils ne savaient plus quoi en faire. Ils se tournèrent vers leurs prisonniers, se consultèrent du regard, baissèrent de nouveau les yeux sur les cordes. Les deux rangs de chanteurs derrière eux semblaient tout aussi hésitants, comme s'ils attendaient qu'on leur dise quoi faire. À croire que Jed était le seul lien entre eux. Maintenant qu'il était rompu, ses adeptes étaient déboussolés.

Alec fut le premier à réagir. Il tira sur la corde qui lui enserrait le cou et parvint à glisser les doigts dessous. Mark avait peur que leurs bourreaux ne reprennent leurs esprits et ne lui tombent dessus, mais, en fait, ils se contentèrent de lâcher les cordes. Mark suivit aussitôt l'exemple d'Alec. Il fit passer le nœud coulant par-dessus sa tête au moment où Alec jetait le sien par terre.

— Filons d'ici, grommela le vieil homme.

— Que fais-tu de leurs copains ? s'inquiéta Mark. On est encerclés.

Alec soupira.

— S'ils essaient de nous arrêter, on n'aura qu'à forcer le passage.

La femme qui leur avait parlé s'approcha d'eux, le front barré d'un pli soucieux.

— Tout ce qu'on a fait, c'était pour tenir les démons à distance. Rien de plus. Et regardez, vous avez tout flanqué par terre. Comment avez-vous pu conduire nos ennemis jusqu'à nous ?

Elle grimaça et tituba, la main à la tempe.

— Comment avez-vous pu ? répéta-t-elle dans un murmure.

— Désolé, grommela Alec.

Il la contourna pour s'approcher du feu. Une longue branche dépassait des flammes. Il la saisit et la brandit comme une torche.

— Voilà qui devrait donner à réfléchir à ceux qui voudraient jouer aux malins. Amène-toi, petit.

Mark observa la femme, qui semblait souffrir d'un violent mal de tête, et les pièces du puzzle commencèrent à s'emboîter.

— Viens, je te dis ! rugit Alec.

Au même instant, plusieurs dizaines de personnes jaillirent des sous-bois, le poing levé, vociférant. Des hommes, des femmes, des enfants. Tous avaient la même expression démentielle de rage mêlée d'allégresse. Mark courut aussitôt ramasser à son tour une branche dans le feu. Il fit tourner la pointe enflammée devant lui comme une épée.

Les assaillants s'abattirent sur la double rangée de chanteurs avec des cris de guerre sauvages. Deux hommes bondirent dans les airs et retombèrent en plein dans le feu. Leurs cheveux et leurs vêtements s'embrasèrent sous le regard horrifié de Mark. Ils sortirent des flammes avec des hurlements rauques, mais il était trop tard : les deux torches humaines s'enfuirent dans la forêt. Mark se retourna vers les villageois. Ils étaient en train de se faire massacrer. C'était le chaos.

— S'il vous plaît, implora une voix de femme dans son dos. Emmenez-moi avec vous.

Mark fit volte-face et découvrit la femme qui avait ordonné qu'on les roue de coups. Il faillit la brûler avec le bout de sa torche. Elle semblait terrorisée. Mais avant qu'il puisse répondre, ils furent pris au milieu d'une mêlée féroce. Mark était bousculé de toute part. À sa grande surprise, il s'aperçut que la bagarre n'opposait pas uniquement leurs anciens bourreaux aux nouveaux venus. Bon nombre de leurs assaillants se battaient aussi entre eux.

Quelqu'un empoigna Mark par son tee-shirt et le tira sur le côté. Il allait répliquer par un coup de branche quand il se rendit compte qu'il s'agissait d'Alec.

— Tu tiens vraiment à te faire tuer ! lui reprocha celui-ci.

— Je ne savais pas quoi faire ! rétorqua Mark.

— Parfois, il ne faut pas trop se poser de questions !

Alec lâcha Mark et ils foncèrent dans la même direction. Des gens couraient tout autour d'eux. Mark faisait des moulinets devant lui avec sa torche.

Quelqu'un le saisit aux jambes ; il lâcha sa branche enflammée et s'étala face contre terre. Un instant plus tard, il entendit un cri de douleur et son assaillant vola sur le côté. Quand il leva la tête, il vit Alec reposer son pied par terre.

— Debout ! lui cria le soldat.

Mais à peine avait-il dit cela qu'il se faisait plaquer au sol à son tour par un homme et une femme.

Mark ramassa sa torche et courut au secours de son ami. Il colla l'extrémité enflammée sur la nuque de l'homme, qui hurla, porta les deux mains à son cou et roula loin d'Alec. Puis Mark leva la branche bien haut et l'abattit de toutes ses forces sur la femme ; touchée à la tempe, elle bascula sur le côté dans un grésillement de cheveux roussis.

Mark saisit la main d'Alec et l'aida à se relever.

D'autres personnes se jetèrent sur eux. Au moins cinq ou six.

Mark frappa à l'aveuglette avec son arme de fortune, s'en remettant à son instinct et à l'adrénaline. Il étendit un premier adversaire, cassa le nez d'une femme d'un crochet du gauche, enfonça le bout de sa torche dans le ventre d'un homme et regarda ses habits s'embraser.

Alec se battait à ses côtés. Il enchaînait coups de poing, coups de pied, coups de coude et faisait voler ses adversaires en tout sens comme de vulgaires sacs d'ordures. Il avait lâché sa branche, n'ayant pas trop de ses deux mains pour repousser ses agresseurs. De toute évidence il n'avait rien perdu de ses réflexes de soldat.

Quelqu'un glissa un bras sous le menton de Mark, le souleva du sol et commença à l'étrangler. Le garçon saisit sa branche à deux mains et frappa dans son dos. Il rata sa cible une première fois, réessaya, rassemblant ses dernières forces pendant qu'il parvenait encore à respirer. Il sentit le bois s'écraser contre le cartilage et entendit l'homme pousser un cri. L'air frais afflua dans ses poumons tandis que l'autre relâchait sa prise.

Mark tomba à genoux, pantelant. Alec était plié en deux et soufflait comme un bœuf. Ils bénéficiaient d'un court répit, mais un seul coup d'œil leur suffit pour voir d'autres silhouettes se ruer dans leur direction.

Alec aida Mark à se relever. Ils partirent à toutes jambes vers les arbres. Les cris de leurs poursuivants s'élevèrent derrière eux ; ces gens-là ne voulaient voir personne leur échapper. Les deux compagnons parvinrent dans une partie plus dégagée dans laquelle ils purent piquer un sprint. Soudain, Mark ouvrit de grands yeux.

À une centaine de mètres devant eux, un pan entier de la forêt était en flammes.

Entre eux et le campement où ils avaient laissé Trina, Lana et Deedee.

CHAPITRE 27

Les arbres et les buissons étaient à moitié morts : du bois sec qui ne demandait qu'à s'embraser. La dernière pluie torrentielle remontait à plusieurs semaines, et la maigre végétation qui avait repoussé depuis les éruptions solaires était desséchée comme du vieux carton. Des filets de fumée serpentaient sur le sol à leurs pieds. L'air empestait le bois brûlé.

— Ce sont les pauvres types qui ont pris feu tout à l'heure qui ont dû déclencher l'incendie, cria Mark.

— Ça va se propager à toute vitesse ! répondit Alec.

Le soldat s'élançait déjà au pas de course en direction des flammes. Mark l'imita, sachant qu'ils devaient contourner l'incendie tant que c'était encore possible. Ils tracèrent à travers la broussaille et les fougères, esquivant les branches basses. Il y avait toujours des bruits de poursuite derrière eux, des cris, des appels et des sifflets, mais ils se faisaient moins enthousiastes – à croire que même les fous furieux qui voulaient leur peau hésitaient à se précipiter dans un feu de forêt.

Mark courait, ne se préoccupant que de retourner auprès de Trina.

L'incendie crépitait, crachait, rugissait. Une petite brise s'était levée, qui attisait les flammes ; une branche énorme dégringola à travers la voûte de feuilles, projetant des étincelles partout. Alec continuait à foncer vers le cœur du brasier, sans ralentir, comme si son objectif était de se jeter dans les flammes et d'en finir une bonne fois pour toutes.

— On ne devrait pas faire un détour ? lui cria Mark. Où vas-tu comme ça ?

Alec lui répondit sans se retourner :

— Le plus près possible du feu ! Je veux longer les flammes pour être sûr de savoir exactement où on est ! Et peut-être en profiter pour larguer ces tarés !

— Parce que tu sais exactement où on est ?

La réponse tomba, laconique :

— Oui.

Alec sortit tout de même sa boussole pour la consulter en courant.

La fumée s'épaissit. Il devint difficile de respirer. L'incendie remplissait à présent tout le champ de vision de Mark ; les flammes gigantesques

illuminaient la nuit. La chaleur le frappait par vagues, repoussée à intervalles réguliers par le vent qui soufflait dans son dos.

Mais à mesure qu'ils se rapprochaient de la fournaise, l'effet du vent s'atténuait. Bientôt, la température atteignit des sommets ; Mark ruisselait de sueur et sa peau lui semblait sur le point de fondre. Au moment où il commençait à croire qu'Alec avait pété les plombs, l'autre obliqua sur la droite et se mit à courir parallèlement à la ligne des flammes. Mark le suivit de près, remettant sa vie entre les mains de l'ancien soldat pour la énième fois depuis qu'ils s'étaient rencontrés dans les tunnels du subtrans.

Il sentait un souffle brûlant sur sa gauche, un air plus frais sur sa droite. Ses habits étaient si chauds qu'ils auraient sans doute pris feu spontanément s'ils n'avaient pas été trempés de sueur. Quant à ses yeux... ils lui donnaient la sensation de bouillir dans leurs orbites ; il avait beau plisser les paupières et tâcher de faire sortir des larmes, c'était peine perdue.

Il pria pour qu'ils réussissent à contourner l'incendie et à s'en éloigner avant de mourir de soif et d'épuisement. Il n'entendait plus que le grondement des flammes, un rugissement constant qui évoquait le ronflement des tuyères d'un millier de bergs.

Soudain, une femme jaillit des sous-bois, une lueur de folie dans le regard. Mark se prépara à se battre, convaincu qu'elle allait se jeter sur eux. Mais elle passa devant Alec, silencieuse et déterminée. Elle trébucha sur une racine, s'écroula, se releva aussitôt. Puis elle disparut dans la muraille de flammes, poussant un hurlement qui s'interrompit très vite.

Alec et Mark continuèrent à courir.

Ils atteignirent enfin la limite de l'incendie, beaucoup plus nette que Mark ne s'y était attendu. Ils maintinrent une certaine distance avec les flammes, mais c'était bon de se diriger de nouveau vers Trina et les autres. Cela provoqua une poussée d'adrénaline dans le corps de Mark, qui força encore l'allure et rattrapa Alec. Ils couraient maintenant côte à côte.

Chaque respiration était une épreuve pour Mark. L'air lui brûlait la gorge ; la fumée était un poison.

— Il faut... qu'on s'éloigne... de cette saleté.

— Je sais ! s'écria Alec, secoué par une douloureuse quinte de toux. (Il jeta un regard à la boussole qu'il serrait au creux de sa main.) On y est... presque.

Ils dépassèrent une dernière poche de flammes, et cette fois Alec prit à droite, dos à l'incendie. Mark réalisa que sans lui il aurait été complètement perdu. Ils s'éloignèrent à travers bois avec une énergie accrue. À chaque foulée Mark sentait un air un peu plus frais envahir ses poumons. Le fracas de l'incendie s'atténua, il entendit à nouveau le bruit de ses pas.

Alec s'arrêta brusquement.

Pris par son élan, Mark le dépassa, puis revint vers lui et lui demanda s'il allait bien.

Alec s'était adossé à un arbre, pantelant, cherchant son souffle. Il

acquiesça de la tête, avant d'enfouir son visage au creux de son bras avec un gémissement.

Mark se plia en deux, les mains sur les genoux. Il savourait l'occasion de souffler. La brise était tombée et ils semblaient hors d'atteinte de l'incendie pour l'instant.

— Mec, tu m'as fait peur. Je ne suis pas sûr que c'était l'idée du siècle, de courir aussi près d'un feu de forêt.

Alec se tourna vers lui, mais ses traits demeuraient cachés dans l'ombre.

— Tu as sans doute raison. Mais la nuit, on a vite fait de tourner en rond dans un endroit pareil. De cette façon, j'ai su à tout moment où nous étions. (Il consulta sa boussole, puis pointa le doigt derrière Mark.) Notre petit campement est par là.

Mark se retourna et ne reconnut rien de particulier.

— Comment le sais-tu ? Tout ce que je vois, ce sont des arbres comme les autres.

— Je le sais, c'est tout.

Des bruits inquiétants montèrent dans la nuit, mêlés au ronflement des flammes. Des hurlements et des rires. Impossible d'en localiser la source.

— On dirait que ces tarés sont toujours dans le coin, à chercher des ennuis, grommela Alec.

— Bande de foutus salopards ! S'ils pouvaient tous crever dans l'incendie...

Mark réalisa aussitôt à quel point c'était affreux de dire ça. Mais la part de lui-même qui tenait à survivre à n'importe quel prix – et qui s'était singulièrement endurcie au cours de l'année écoulée – savait que c'était la vérité. Il ne voulait plus avoir à s'inquiéter de ces gens. Il ne voulait pas passer le reste de la nuit et la journée du lendemain à regarder par-dessus son épaule.

— Avec des si..., commença Alec. (Il inspira longuement, profondément.) Bon. On ferait mieux de bouger et d'aller retrouver les filles.

Ils repartirent au petit trot, toujours sur leurs gardes.

Quelques minutes plus tard, Alec changea de direction, puis obliqua de nouveau un peu plus loin. Il s'arrêta brièvement, prit le temps de s'orienter, hésita un moment et indiqua le bas d'une pente.

— Ah, dit-il. C'est là.

Ils s'engagèrent dans la descente, glissant et dérapant. Le vent avait tourné ; il soufflait à présent en direction du feu, leur apportant de l'air frais et maintenant l'incendie à distance. Ébloui par la lueur des flammes, Mark n'avait pas remarqué que le jour ne tarderait plus à se lever. Le ciel avait viré au violet, et il distinguait mieux où il mettait les pieds. Le paysage lui parut familier et, soudain, ils se retrouvèrent à leur campement. Tout était comme ils l'avaient laissé... sauf qu'on ne voyait aucun signe de Trina et des autres.

Un début de panique serra la gorge de Mark.

— Trina ! appela-t-il. Trina !

Alec et lui fouillèrent les environs en criant les noms de leurs amies.
Mais ils n'obtinrent aucune réponse.

Mark était sur le point d'exploser. Depuis un an, Trina et lui avaient affronté toutes les épreuves ensemble. À présent, dix minutes après avoir constaté sa disparition, il se sentait dévasté par un sentiment d'impuissance.

— Je n'y crois pas, dit-il à Alec d'une voix désespérée, alors qu'ils exploraient les abords du campement en décrivant des cercles de plus en plus larges. Je ne peux pas croire qu'elles soient parties comme ça en notre absence. Sans même nous laisser un mot, ni rien.

Il se passa la main dans les cheveux, puis lâcha un cri pour évacuer sa colère et sa frustration.

Alec réussissait beaucoup mieux à conserver son sang-froid.

— Du calme, mon gars. Un, Lana est aussi coriace que moi, et beaucoup plus maligne. Et deux, tu oublies un détail.

— Lequel ? demanda Mark.

— Oui, tu as raison, en temps normal elles auraient attendu ici jusqu'à ce qu'on revienne. Mais les circonstances n'ont rien de normal. Il y a d'abord un feu de forêt à proximité, et ensuite des cinglés qui courent partout en faisant des bruits de morts vivants. Tu serais resté assis là à te tourner les pouces, toi ?

Mark ne fut pas rassuré pour autant.

— Alors... tu crois qu'elles sont parties à notre recherche ? (Il serra les poings et les pressa sur ses yeux.) Elles peuvent être n'importe où !

Alec l'empoigna par les épaules.

— Mark ! Mais qu'est-ce qui te prend ? Calme-toi, fiston !

Mark baissa les mains et plongeait son regard dans celui d'Alec – des yeux durs et gris à la lueur de l'aube, mais dans lesquels on lisait une préoccupation sincère.

— Désolé, s'excusa-t-il. Je... je crois que je perds un peu les pédales. Qu'est-ce qu'on va faire ?

— D'abord, on se pose cinq minutes pour réfléchir. Et ensuite, on ira rejoindre Lana, Trina et Deedee.

— Et si ceux qui nous ont attaqués les avaient trouvées et emmenées ? dit Mark à voix basse.

— On n'aura plus qu'à les délivrer. Mais pour ça, j'ai besoin que tu te

reprennes. D'accord ?

Mark ferma les yeux et hocha la tête, faisant de son mieux pour calmer l'emballement de son cœur et refouler la panique qu'il sentait monter en lui. Alec trouverait une solution. Il trouvait toujours.

Il prit une grande inspiration et releva la tête vers l'ancien soldat.

— D'accord. Ça va aller. Désolé.

— Bon ! Je préfère ça. (Alec recula d'un pas pour examiner le sol.) Il fait suffisamment jour maintenant. Il faut qu'on trouve des traces du chemin par lequel elles sont parties. Cherche de ton côté.

Mark s'exécuta, trop heureux de s'occuper l'esprit à autre chose qu'imaginer le pire scénario possible. Le ronflement de l'incendie continuait à se faire entendre, ponctué de temps à autre par des hurlements ou des rires.

Tout ce qu'il leur fallait, c'était un indice de départ, après quoi ils devraient pouvoir suivre la piste sans problème. Mark se sentit gagné par l'instinct de compétition. Il voulait être le premier à trouver. Il en avait besoin, pour se sentir mieux, pour avoir l'impression d'avancer.

Alec cherchait un peu plus loin dans le camp, carrément à quatre pattes, en reniflant le sol à la manière d'un chien. Il avait l'air ridicule, mais quelque chose dans la scène toucha Mark. Le vieil ours mal léché manifestait rarement ses émotions – sauf lorsqu'il vociférait, hurlait ou cognait sur quelque chose... ou quelqu'un – mais il faisait toujours preuve d'un grand souci des autres. Mark savait qu'Alec donnerait sa vie sans hésiter pour sauver n'importe laquelle de leurs trois amies disparues. Lui-même pouvait-il en dire autant ?

Au bout d'une demi-heure, alors qu'ils se concentraient sur la zone entre le campement et la direction qu'ils avaient suivie la veille au soir, Mark s'arrêta.

— Hé, Alec.

L'homme avait la tête et les épaules engagées dans un buisson ; il grommela une sorte de « ouais ? » inarticulé.

— Pourquoi on passe autant de temps à chercher de ce côté ?

Alec se redressa sur les genoux et se tourna vers lui.

— Parce que ça paraît logique. Soit elles nous ont suivis pour essayer de nous retrouver, soit elles ont été enlevées par les mêmes cinglés qui nous ont attaqués. Ou peut-être qu'elles ont voulu aller voir l'incendie de plus près.

Mark n'était pas convaincu.

— Ou alors, elles se sont enfuies dans la direction opposée. Tout le monde n'est pas aussi casse-cou que toi, tu sais ? La plupart des gens qui voient un feu de forêt venir vers eux décident plutôt de se tailler le plus loin possible.

— Non, ça m'étonnerait. Lana n'est pas une trouillarda. Je ne la vois pas nous abandonner pour sauver sa peau.

Mark secoua la tête.

— Réfléchis un peu, Alec. Lana a autant d'admiration pour toi que toi

pour elle. Elle te croit capable de te sortir de toutes les situations. Elle a aussi tendance à envisager les circonstances de manière rationnelle avant de décider de la meilleure chose à faire. J'ai raison, ou pas ?

Alec haussa les épaules, puis lui jeta un regard noir.

— Tu veux dire que Lana nous aurait laissés entre les mains d'une bande de malades mentaux pour détalé sans demander son reste ?

— Elle ne pouvait pas savoir qu'on était prisonniers. On devait simplement jeter un coup d'œil, tu te rappelles ? Ensuite elle a dû entendre le vacarme et voir l'incendie arriver. Je te parie qu'elle a décidé qu'il valait mieux faire route vers le quartier général du berg, en se disant qu'on ferait la même chose. Rendez-vous là-bas. Tu nous avais indiqué la direction.

Alec hochait la tête en grommelant.

— Sans oublier qu'elle était accompagnée d'une civile, renchérit Mark en mimant des guillemets au moment de prononcer ce dernier mot, et d'une petite fille qui devait être terrorisée. Je doute que Lana les aurait laissées seules pour venir voir ce qu'on devenait, ou les aurait exposées au danger.

Alec se releva et s'épousseta les genoux. Il avait un mince sourire au coin des lèvres. Mark savait pourquoi. Le vieux militaire savourait la situation : il adorait voir sa jeune recrue réfléchir par elle-même.

— D'accord, mon gars, pas la peine d'en dire plus. Tu m'as convaincu. Amène-toi, allons fureter de ce côté-là.

Il adressa un clin d'œil à Mark en passant devant lui, avant de reprendre son expression renfrognée.

Mark s'esclaffa.

— Tu es vraiment un drôle de mec...

Ils reprirent leurs recherches dans la zone suggérée par Mark, en scrutant chaque centimètre carré de terrain en quête d'un signe ou d'une trace. Mark s'arrêta un moment pour écouter le crépitement de l'incendie, qui se rapprochait, et les glapissements de leurs nouveaux amis, dont il avait du mal à situer précisément la source. La fumée embrumait l'air dans le soleil du petit matin.

— J'ai trouvé quelque chose, annonça Alec.

Il était à genoux, tenant à la main une baguette dont il se servit pour souligner son propos.

— Trois buissons à travers lesquels on a marché – et plus d'une personne, c'est sûr. Regarde ici, les feuilles piétinées, la branche cassée, là, et les empreintes, ici et là.

Mark se pencha sur une des empreintes. Toute menue. La taille du pied de Deedee.

— Il y a un souci, continua Alec d'un ton grave.

— Quoi donc ?

Alec pointa sa baguette sur une branche basse, au ras du sol. De petites gouttes de sang brillaient sur la surface lisse des feuilles.

Cette fois-ci, Mark réussit à conserver son sang-froid. Silencieux, les paumes moites, le visage pâle, il suivit lentement Alec sur la piste qu'il avait découverte.

Avec une consternation croissante, l'ancien militaire indiqua d'autres taches de sang le long du chemin.

— Difficile de savoir s'il s'agit d'une blessure grave ou non, observa-t-il. On peut laisser des traces pareilles rien qu'en saignant du nez, alors que j'ai déjà vu un type pisser à peine trois gouttes après avoir eu le bras arraché : l'explosion avait cautérisé la plaie.

— C'est... très rassurant, marmonna Mark.

Alec lui lança un regard par-dessus son épaule.

— Désolé, petit. Ce que je veux dire, c'est que ce n'est pas forcément inquiétant. Ce sang vient peut-être d'une simple coupure. Plein de gens survivent à des hémorragies beaucoup plus importantes. Et puis, ça nous aide à suivre leur piste.

Alec repartit, attentif à ne rater aucun détail. Mark, sur ses talons, détournait le regard du sang, de peur de perdre le contrôle de ses nerfs. Il espérait qu'ils n'étaient pas sur une fausse piste ou, pire, en train de tomber dans un piège.

— Des indices qui nous indiquent avec certitude qu'il s'agit bien de Trina et des autres ?

Alec s'arrêta pour scruter le sol au bas d'un buisson piétiné.

— Oh, j'ai l'impression que c'est bien notre petit groupe qui est passé par là. Les empreintes sont nettes. Par contre... je ne vois plus celles de Deedee depuis un moment, ce qui voudrait dire que quelqu'un a commencé à la porter par là-bas.

Il fit un geste du pouce par-dessus son épaule.

— Alors, c'est peut-être elle qui saigne, conclut Mark. (Cette idée lui donnait la nausée.) Peut-être... qu'elle est tombée et qu'elle s'est écorché le genou ou quelque chose comme ça.

— Oui, répondit Alec d'un ton morne. Seulement...

Mark ne l'avait encore jamais vu aussi réticent à parler.

— Crache le morceau, mec ! Qu'est-ce qu'il y a ?

— Quand elles sont passées par là, continua Alec d'un ton tranquille, indifférent à l'exaspération de Mark, elles couraient. Comme des folles. Les signes sont clairs : la longueur de leurs foulées, les buissons écrasés, les branches cassées... (Il croisa le regard de Mark.) À croire qu'elles avaient le feu aux fesses.

Mark sentit sa gorge se nouer, puis songea à un détail.

— Mais tu n'as vu aucune trace de poursuivants, si ?

Alec pointa le doigt en l'air.

— Il y a des trucs qui volent, dans le coin, tu te rappelles ?

Comme s'ils avaient besoin d'une raison supplémentaire de s'inquiéter.

— Tu ne crois pas qu'on l'aurait entendu, si un berg était descendu pourchasser les filles à flanc de montagne ?

— Au milieu de tout ce vacarme ? Pas sûr. Et il ne s'agissait pas forcément d'un berg.

Mark jeta un dernier regard las vers le ciel.

— Continuons toujours.

Ils se remirent en route, priant pour ne pas découvrir davantage de sang. Ou pire.

*

La piste de Trina, Lana et Deedee les entraîna dans une ravine au fond d'un canyon encaissé. Tout à coup, ils émergèrent dans une clairière bordée de falaises granitiques. Les parois étaient si raides que seules quelques touffes de végétation s'y accrochaient çà et là.

Alec sortit sa carte griffonnée à la main et s'arrêta.

— On y est.

Tous deux se cachèrent derrière le tronc d'un grand chêne.

— Je suis presque sûr que c'est dans cette vallée que le berg revient après chacune de ses sorties.

Mark examina les parois abruptes de la ravine.

— Plutôt risqué, de descendre ici en volant, tu ne crois pas ?

— Peut-être, mais c'est aussi la cachette idéale. Il doit y avoir une plateforme d'atterrissage dans le coin, avec une entrée vers leur base. Je continue à miser sur un vieux bunker du gouvernement. Surtout aussi près d'Asheville — la ville est juste de l'autre côté du canyon.

— Mouais. Et... à combien tu estimes les chances que Lana et les autres ne se soient pas fait prendre, une fois arrivées au point de rendez-vous ?

Alec ne répondit rien ; quelque chose avait capté son attention dans la clairière.

— On aura peut-être bientôt la réponse, murmura-t-il enfin. Suis-moi.

Sa voix rocailleuse avait pris une tonalité inquiétante.

Il sortit à découvert et rampa au milieu des hautes herbes et des buissons de la clairière. Mark se glissa derrière lui, convaincu qu'un berg allait surgir

au-dessus de leurs têtes d'une seconde à l'autre, hérissé de fusils lance-fléchettes. Ils suivirent les traces à peine visibles laissées par leurs amis. Au début, Mark avait cru que le berg se posait dans la clairière, mais la végétation touffue semblait indiquer le contraire.

Alec progressa ainsi sur une dizaine de mètres, puis s'arrêta. Mark regarda au-dessus de lui et découvrit une large zone où les herbes avaient été foulées. Des traces de lutte, de toute évidence. Son cœur se serra.

— Oh, non ! soupira-t-il.

Alec avait la tête basse.

— Tu avais raison. On les a attrapées ici, pas d'erreur. Regarde, la broussaille est complètement écrasée. On dirait qu'une vingtaine de personnes sont passées dessus.

Mark dut ravalier sa panique une fois de plus.

— Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ? On se replie et on se planque, ou on va les chercher ?

Il brûlait d'envie de suivre la piste, mais la sagesse lui recommandait d'agir avec plus de prudence.

— On n'a pas le temps de...

Un claquement sonore interrompit Alec, un grand bruit métallique qui résonna dans l'air comme un coup de canon. Mark se laissa tomber à plat ventre, s'attendant que les parois du canyon leur dégringolent sur le dos.

— Qu'est-ce que c'était ? chuchota-t-il.

Avant qu'Alec puisse répondre, le bruit se répéta. Un bref fracas assourdissant qui fit trembler la terre, laquelle continua à vibrer longtemps après que le bruit eut cessé, agitant les buissons tout autour. Mark et Alec échangèrent un regard, incertains quant à la conduite à tenir.

Le bruit retentit une troisième fois et, soudain, le sol sur lequel ils étaient allongés se dressa lentement vers le ciel.

Mark bondit sur ses pieds, attrapant Alec par le bras. Il eut toutes les peines du monde à garder l'équilibre. Ce qui se produisait était impossible. Était-il en train de perdre la tête ? Mais non, le sol continuait à monter, s'inclinant sur le côté. Mark regarda autour de lui avec affolement, frappé de stupeur. Alec semblait pétrifié lui aussi.

Mark fut le premier à reprendre ses esprits. Plusieurs détails le frappèrent alors simultanément.

Tout d'abord, ce n'était pas toute la vallée qui basculait sous l'effet d'un tremblement de terre ou d'un glissement de terrain. Le phénomène ne concernait qu'une zone restreinte de la clairière, qui affectait la forme d'un cercle parfait. Les arbres autour d'eux n'avaient pas bougé ; leurs branches ne frémissaient même pas. Ensuite, l'inclinaison du sol, lente mais régulière, lui fit prendre conscience qu'une moitié de la zone en question s'enfonçait en réalité *sous* la terre. Enfin, le tout s'accompagnait d'un grondement sourd, mécanique.

— Ce truc est artificiel ! s'écria-t-il, et il décala aux côtés d'Alec. Il est en train de tourner sur un axe !

Alec hocha la tête et accéléra. Ils couraient perpendiculairement à la pente, afin d'atteindre un point d'où ils pourraient sauter hors de la plaque pivotante. Le processus était suffisamment lent pour que la panique initiale de Mark cède la place à la curiosité. De toute évidence, ils se tenaient sur une sorte de trappe gigantesque. Mais à quoi pouvait-elle bien servir ?

Alec et lui couvrirent les derniers mètres, arrivèrent au bord du disque au point de pivot et n'eurent plus qu'un petit bond à faire pour se mettre en sécurité. Ils se ruèrent vers la ligne des arbres et plongèrent à couvert derrière le grand chêne dont ils s'étaient déjà servis comme cachette. Mark allongea le cou afin d'observer la suite du spectacle. La partie supérieure du disque se dressait à présent à une dizaine de mètres en l'air, tandis que la partie inférieure disparaissait dans le sol. L'ensemble continua à pivoter, avec un grincement de pignons désormais bien audible.

— On dirait une pièce de monnaie qu'on retourne, grommela Alec.

Une minute plus tard, la plaque parvenait à la verticale, une moitié en l'air et l'autre dans le sol. Elle continua à tourner. Bientôt, la terre et les

buissons se retrouvèrent dessous et Mark put enfin découvrir le verso de la pièce : une surface grise comme du béton, striée de fines cannelures rectilignes. Quand la plaque aurait opéré une rotation complète, elle dessinerait au fond de la ravine un cercle parfaitement plat. Des chaînes et des crochets disséminés sur la surface grise n'attendaient plus que d'attacher l'appareil qui viendrait s'y poser.

« Une plate-forme d'atterrissage, pensa Mark. Pour un berg. Ou plusieurs. »

— Qu'est-ce qui empêche la terre et la végétation de dégringoler une fois dessous ? s'étonna-t-il. On dirait de la magie.

— Elles sont probablement factices, répondit l'ancien soldat. Je les vois mal tout replanter chaque fois qu'ils utilisent ce truc.

— Ça a l'air vrai, en tout cas. (Mark continua d'observer la scène avec fascination. La plaque de terrain mobile devait mesurer près de soixante-dix mètres de diamètre.) Tu crois qu'ils nous ont vus ? Ils doivent avoir des caméras planquées partout.

Alec haussa les épaules.

— J'imagine. Reste à espérer qu'il n'y a pas en permanence quelqu'un qui scrute les écrans de surveillance.

La plaque avait basculé à un angle de quarante-cinq degrés. Dans quelques minutes, elle aurait rebouché le trou dans le sol. Mark se demanda si Alec pensait à la même chose que lui.

— On tente ? lui proposa-t-il. Un berg risque d'arriver d'une seconde à l'autre. C'est notre chance.

Un sourire complice détendit les traits de son compagnon.

— Ce sera peut-être notre seule occasion de nous faufiler à l'intérieur, hein ?

— Peut-être. Maintenant ou jamais, fit Mark.

— Des caméras et des gardes ? C'est un gros risque.

— Mais ils tiennent nos amies.

Alec hocha la tête.

— Tu parles comme un vrai soldat.

— Allons-y, alors.

Mark se mit sur ses pieds. Il fallait qu'il agisse avant de changer d'avis. Après une grande inspiration pour se donner du courage, il piqua un sprint vers la plate-forme, s'attendant à entendre siffler des projectiles ou à voir des soldats émerger du trou. Mais il ne se passa rien de tel.

Ils atteignirent la plaque sans encombre. Mark se laissa tomber à genoux à un mètre du bord puis s'en approcha en rampant. Alec l'imita, et tous les deux se penchèrent au-dessus du vide. Mark se sentit mal en pensant à la masse écrasante suspendue au-dessus de leurs têtes. Si elle achevait brusquement sa descente sans prévenir, elle les couperait en deux.

Il faisait sombre là-dessous, mais Mark aperçut une passerelle métallique qui faisait le tour d'un gigantesque trou béant. Il ne vit pas de lumières, pas le

moindre signe de vie. Il releva la tête pour vérifier où en était la rotation de la plaque. Ils n'avaient plus que quelques minutes devant eux, grand maximum.

— On va devoir passer les jambes et se balancer jusque-là, dit Mark avec un geste vers la passerelle. Tu crois pouvoir y arriver ? ajouta-t-il avec un petit sourire.

Mais Alec était déjà en train de basculer dans le vide.

— Beaucoup mieux que toi, petit, répondit-il en lui adressant un clin d'œil.

Mark roula sur le ventre et passa les pieds dans le trou. Une fois suspendu dans le vide, il entreprit de se balancer d'avant en arrière. Alec avait de l'avance sur lui. L'ex-militaire lâcha prise, vola vers la passerelle et s'y réceptionna sans dommage. Mark chassa l'image qui envahissait son esprit : lui-même ratant sa cible et faisant une chute vertigineuse dans le noir. Il compta mentalement jusqu'à trois avant de lâcher tout.

Au dernier moment, il aperçut à travers l'ouverture en croissant la flamme bleue des tuyères d'un berg et son ventre métallique qui descendait du ciel. Puis il atterrit sur Alec.

Il leur fallut un moment pour démêler leurs bras et leurs jambes. Alec pestait et bougonnait. À un moment, Mark faillit glisser dans le vide ; le vieil homme le rattrapa de justesse... pour se remettre à bougonner de plus belle. Ils finirent par se relever. La trappe acheva de se refermer au-dessus d'eux avec un grand bruit caverneux. Ils se retrouvèrent dans le noir complet.

— Super, grommela Alec. Maintenant, on n'y voit plus rien.

— Sors la tablette, lui suggéra Mark. Je sais que la batterie est presque morte, mais on n'a pas le choix.

Après un grognement d'approbation et un petit froissement d'étoffe, la tablette s'alluma. Pendant une seconde, Mark se crut de retour dans les tunnels du subtrans avec Trina, éclairé par la lueur de son téléphone. Il chassa cette image.

— Juste au moment de sauter, j'ai vu un berg en train de se poser, dit-il. Donc, on sait qu'ils en avaient au moins deux avant qu'on leur en crashe un.

Alec dirigeait la tablette tout autour de lui afin de reconnaître les lieux.

— Oui, j'ai entendu les réacteurs. J'imagine que la plate-forme doit s'enfoncer, laisser le berg rouler dans un hangar, puis remonter reprendre sa place. On ferait mieux de se dépêcher avant d'avoir de la compagnie.

Alec brandit la tablette bien haut, éclairant deux grandes entrées de chaque côté de leur perchoir. Des rails posés dans le sol montraient où l'on traînait les bergs quand la plaque était descendue. Les deux cavernes étaient vides et sombres.

La passerelle qui faisait le tour du puits central, large d'à peine plus d'un mètre, grinçait et tremblait sous leurs pas. Le poulx de Mark ne ralentit qu'une fois qu'ils furent parvenus devant la porte ronde équipée d'un volant au milieu, pareille à une trappe de sous-marin.

Alec passa la tablette à Mark.

— La construction ne date pas d'hier. Cet endroit était sans doute destiné à recevoir des cadres du gouvernement en cas de catastrophe planétaire. Dommage qu'ils n'aient pas eu le temps de se mettre à l'abri ; je suis sûr que la plupart d'entre eux ont grillé comme tout le monde.

Mark braqua la tablette pour éclairer la porte.

— Tu crois qu'elle est verrouillée ? s'enquit-il.

Alec avait déjà empoigné le volant à deux mains. Il s'attendait à une résistance mais, à la première poussée, le mécanisme tourna facilement. Alec, entraîné par son élan, se cogna dans Mark. Les deux s'étalèrent en travers de la passerelle, Mark sur Alec.

— Petit, grogna l'ancien soldat, il va falloir arrêter de te coller à moi comme ça. Fais gaffe aussi de ne pas basculer dans le vide, je vais encore avoir besoin de toi.

Mark rigola. Il se releva en s'appuyant un peu plus que nécessaire sur le ventre d'Alec.

— C'est dommage que tu n'aies jamais eu d'enfant, tu sais ? Tu aurais fait un excellent papy.

— Oui, j'aurais pu les imaginer en train de brûler vifs au moment des éruptions solaires, ç'aurait été super.

Mark se décomposa en repensant à ses parents et à Madison. Il ignorait ce qui leur était arrivé, mais il s'imaginait toujours les pires horreurs à ce sujet.

Alec s'aperçut de sa maladresse.

— Oh, mince, je suis désolé, fiston. (Il allongea le bras et pressa l'épaule de Mark.) Tu as connu de grandes pertes ce jour-là. Moi, ma seule famille, c'était mon boulot. Il n'y a aucune comparaison, je le sais bien. Encore désolé.

Mark ne l'avait encore jamais entendu s'excuser de cette façon.

— Ça va, je t'assure. Merci... (Il sourit.) Papy.

Alec hocha la tête, puis reprit le volant et le tourna à fond. Il ouvrit la porte, qui claqua contre le mur.

L'autre côté était plongé dans le noir. Un grondement sourd s'en échappait, pareil au ronron d'une machine lointaine.

— Qu'est-ce que ça peut être ? chuchota Mark. On dirait qu'il y a une usine là-dessous.

Il leva la tablette, dévoilant un long couloir qui disparaissait dans l'obscurité.

— Sans doute un générateur, répondit Alec.

— J'imagine qu'ils ne pourraient pas habiter sous terre sans un minimum d'électricité, reconnut Mark. Des bergs, des générateurs... tu crois qu'ils ont des réserves de carburant ici ou qu'ils vont se fournir ailleurs ?

Alec réfléchit une seconde.

— Eh bien, ça fait déjà un an, et un berg ça consomme beaucoup. À mon avis, ils s'alimentent à l'extérieur.

— On continue ? fit Mark.

— Ouais.

Mark passa le premier dans le couloir et se retourna vers Alec.

— Que fait-on si on nous voit ? (Il avait beau murmurer, sa voix donnait l'impression de résonner.) Ce ne serait peut-être pas mal de dénicher une arme ou deux.

— Écoute, on n'a pas tellement le choix. Alors on n'a qu'à continuer comme ça, on verra bien.

Alors qu'ils s'avançaient dans le couloir, un fracas métallique retentit derrière eux, suivi d'une succession de grincements et de cliquetis de pignons. Mark devina que la plate-forme d'atterrissage avait commencé à s'enfoncer dans le sol.

Alec réagit avec un calme que Mark était loin de ressentir. Il dut se pencher pour se faire entendre.

— Attendons de voir dans quelle salle ils mettent le berg, et on se cachera dans l'autre. On n'a pas intérêt à se faire surprendre dans ce couloir.

— D'accord, répondit Mark, le cœur battant.

Il éteignit la tablette ; avec la lumière qui descendait de l'extérieur, ils n'en avaient plus besoin.

Ils revinrent sur leurs pas, refermèrent la porte et s'accroupirent sur la passerelle pour regarder descendre le berg. Heureusement, le cockpit se trouvait de l'autre côté, si bien qu'ils avaient peu de risques d'être vus. Une fois l'appareil arrivé en bas, il y eut d'autres claquements et bruits de ferraille et le berg se déplaça sur les rails vers la salle de droite. Alec et Mark coururent dans l'autre et se cachèrent dans l'ombre, tout au fond.

À l'issue d'une attente insupportable, le berg finit par s'immobiliser. La plate-forme d'atterrissage entreprit alors de remonter. L'équipage de l'appareil avait déjà dû débarquer parce que Mark entendit des voix par-dessus le vacarme, puis le bruit de la porte circulaire qu'on ouvrait.

— Viens, lui souffla Alec au creux de l'oreille. On va les suivre.

Ils ressortirent du hangar et se faufilèrent le long de la passerelle. L'équipage du berg avait laissé la porte entrebâillée ; Alec s'accroupit sur le seuil pour tendre l'oreille. Il jeta un coup d'œil à l'intérieur. Visiblement rassuré par ce qu'il vit, il adressa un coup de menton à Mark et se glissa dans le couloir. Mark le suivit alors que la plate-forme d'atterrissage entamait sa rotation au-dessus d'eux ; le faux sol planté de faux buissons se remettait en place.

Des voix résonnaient dans le couloir devant eux, trop loin pour qu'ils puissent comprendre ce qu'elles disaient. Alec prit la tablette des mains de Mark et la rangea dans son sac à dos. Puis il empoigna Mark par le bras et l'entraîna avec lui.

Ils continuèrent d'avancer dans le couloir, pas à pas. Ceux qui les précédaient avaient dû décider de faire une pause pour discuter un moment, car les voix devenaient de plus en plus claires. Il semblait n'y en avoir que deux. Alec finit par s'arrêter et, tout à coup, Mark put distinguer chaque mot de la conversation.

— ... tout près d'ici, disait une femme. Cramé comme une brique. Je te parie qu'il y a un rapport avec ces personnes arrêtées la nuit dernière. On ne devrait pas tarder à être fixés.

Un homme lui répondit.

— Il y a intérêt. Comme si ça ne suffisait pas d'avoir perdu l'autre berg. Ces guignols en Alaska n'en ont rien à fiche de nous. Maintenant que ça tourne au vinaigre, je te parie qu'ils sont aux abonnés absents.

— Que veux-tu ? dit la femme. On n'a aucune valeur à leurs yeux.

— D'accord, sauf que ça n'était pas censé être *nous*. On n'y est pour rien si le virus est en pleine mutation.

La plate-forme d'atterrissage claqua derrière eux ; elle avait achevé sa rotation. Il faisait complètement noir désormais. Un membre de l'équipage alluma une torche dont la lumière dansa sur les murs du couloir, et ils repartirent d'un pas lourd. Alec et Mark les suivirent à distance prudente.

Les deux pilotes n'échangèrent plus un mot jusqu'à ce qu'ils soient parvenus devant une porte. Mark entendit un grincement de charnières. Alors qu'ils la franchissaient, l'homme déclara :

— Ils lui ont déjà trouvé un nom, au fait. Ils l'appellent la Braise.

La porte se referma sur eux.

— La Braise. C'est comme ça qu'ils appellent le virus ? s'étonna Mark.

Alec ralluma la tablette, qui éclaira ses traits : ceux d'un homme dont on aurait dit qu'il n'avait jamais souri de sa vie. Tout en sillons et en plis.

— Oui. Ça ne sent pas bon. Quand un truc a un surnom, c'est que tout le monde en parle. Pas bon du tout.

— Il faut qu'on découvre ce qui s'est passé. Le village des cinglés qui dansaient autour du feu a été attaqué avant le nôtre. Peut-être qu'ils ont servi de cobayes ?

— Alors ça nous fait deux objectifs, fiston : un, retrouver Lana, Trina et la petite. Deux, apprendre ce qui se trame ici.

— Allons-y, répondit Mark d'un ton décidé.

Alec éteignit la tablette, replongeant le couloir dans le noir.

— Garde ta main sur le mur, chuchota-t-il. Et essaie de ne pas me marcher sur les pieds.

Ils repartirent. Mark avançait d'un pas léger et respirait lentement pour éviter de faire du bruit. Le bourdonnement s'était renforcé, et la surface fraîche du mur vibrait sous ses doigts. Ils arrivèrent devant la porte empruntée par les deux pilotes du berg, soulignée par un rectangle de lumière dans le mur de droite. Alec hésita, puis la dépassa sur la pointe des pieds – la chose la moins martiale que Mark lui avait jamais vu faire.

Pour sa part, Mark décida de se montrer un peu plus audacieux. Il colla son oreille contre le battant.

— Pas malin, lui reprocha Alec à voix basse.

Sans répondre, Mark se concentra sur ce qu'il entendait de l'autre côté. Des mots étouffés, incompréhensibles. Mais la discussion semblait animée.

— Viens, insista Alec. Je voudrais explorer un peu avant qu'on nous enferme à double tour.

Mark hocha la tête. Il se replaça contre le mur, la main sur la surface, et ils repartirent. La lumière qui s'échappait des contours de la porte s'estompa rapidement derrière eux.

On n'entendait pas d'autre bruit que ce ronronnement de machinerie. Sans transition claire, Mark s'aperçut qu'il y voyait de nouveau. Une lueur rougeâtre flottait dans l'air, suffisante pour qu'il distingue Alec devant lui, qui

s'avavançait comme un démon menaçant. Mark leva la main et agita les doigts : ils avaient l'air couverts de sang.

Ils parvinrent enfin devant une grande porte entrebâillée dans le mur de gauche. Une ampoule rouge protégée par une grille pendait au-dessus. Alec s'arrêta, le regard fixe. Le grondement mécanique était maintenant très fort.

— J'imagine que ça répond à la question, concernant les générateurs, déclara Mark à haute voix. (Un début de migraine lui vrillait le crâne, et il prit conscience qu'il était éreinté après leur nuit blanche.) C'est sans doute là qu'ils sont. Ouvre cette foutue porte.

Alec lui jeta un coup d'œil.

— Patience et prudence, petit. Un soldat trop pressé est souvent un soldat mort.

— Un soldat trop lent arrive souvent trop tard pour sauver ses compagnons.

En guise de réponse, Alec tendit le bras et ouvrit la porte, qui pivota dans le couloir. Le bruit de machine augmenta encore et une bouffée d'air chaud envahit le couloir, accompagnée d'une puanteur d'essence.

— Oh, mince, grommela Alec. J'avais oublié à quel point ça puait. (Il referma la porte avec soin.) Espérons qu'on trouvera bientôt quelque chose de plus utile.

Ils arrivèrent devant une autre porte vingt mètres plus loin, en aperçurent encore trois qui donnaient sur le couloir et une dernière tout au fond. Chacune était entrebâillée d'une dizaine de centimètres et éclairée par une ampoule grillagée. À la différence de celle de la salle des générateurs, ces ampoules-ci étaient jaunâtres et diffusaient une lumière vacillante.

— Ça ne me rassure pas trop, toutes ces portes entrouvertes, avoua Mark à voix basse.

— Et alors ? demanda Alec. Tu veux faire demi-tour ?

— Non. Je dis juste que tu devrais passer en premier.

Alec gloussa. Il poussa la première porte du bout du pied. Le battant pivota en grinçant tandis qu'un coin de lumière s'enfonçait à l'intérieur, sans dévoiler grand-chose. La porte s'immobilisa avec un choc sourd, puis il n'y eut plus que le silence.

Alec se racla la gorge et ouvrit les portes suivantes, avec un résultat similaire : des pièces sombres, aucun signe de vie, aucun bruit. Rien.

— Je suppose qu'on n'a plus qu'à entrer, dit-il.

Il se tourna vers Mark et, d'un bref hochement de tête, lui fit signe de le suivre dans la dernière pièce. Mark se rapprocha, prêt à lui obéir. Alec tâtonna le long du cadre à la recherche d'un interrupteur, n'en trouva aucun et se glissa à l'intérieur, Mark sur ses talons. Ils restèrent là un moment, dans le noir, le temps que leurs yeux s'habituent à l'obscurité.

Alec finit par soupirer et ressortit la tablette.

— À quoi bon avoir des générateurs si toutes les lumières restent éteintes ? Ce truc ne va pas fonctionner indéfiniment.

Il alluma l'appareil.

L'écran projeta une lueur bleutée sinistre à travers la salle – plus grande que Mark ne s'y était attendu –, dévoilant deux rangées de lits le long des murs, une dizaine de chaque côté. Tous inoccupés à l'exception d'un seul, vers le fond, sur lequel une silhouette assise leur tournait le dos ; à ses épaules voûtées, on aurait dit un vieillard. Mark fut parcouru d'un frisson. Avec cet éclairage diffus, dans ce silence oppressant... il avait l'impression de voir un fantôme sur le point de leur prédire un sort funeste. Mais la silhouette n'esquissa pas le moindre geste.

— Salut ! lança Alec d'une voix qui résonna dans le silence.

Mark tourna vivement la tête vers lui.

— Qu'est-ce qui te prend ?

— Je suis poli, c'est tout, murmura-t-il. Je vais lui poser quelques questions. (Il continua d'une voix plus forte :) Hé, ho ? S'il vous plaît ?

L'homme répondit par un grognement inarticulé. Le dernier rôle d'un mourant devait ressembler à ça, se dit Mark. Il n'avait pas compris le moindre mot.

— Heu... pardon ? demanda Alec.

L'autre n'ajouta rien, il demeura amorphe. La tête basse, les épaules tombantes.

Soudain, Mark ressentit le besoin impérieux de savoir ce que cet homme leur avait dit. Il s'avança donc à grands pas entre les deux rangées de lits, sourd à la protestation indignée d'Alec. Il entendit l'ancien militaire se dépêcher de le rejoindre ; la lueur sautillante de la tablette fit danser des ombres étranges sur les murs.

Mark ralentit en s'approchant de l'inconnu, tandis qu'un frisson glacé lui parcourait la peau. L'homme avait les épaules larges et le torse puissant mais son attitude lui donnait un air fragile, pathétique. Mark s'arrêta à un mètre de lui et scruta ses traits plongés dans l'ombre.

— Qu'est-ce que vous avez dit ? lui demanda-t-il.

Alec brandit la tablette afin d'éclairer l'inconnu. Ce dernier était penché en avant, les coudes sur les genoux, les mains jointes.

Il leva lentement la tête vers eux. Il avait un visage grave, allongé, exagérément ridé. Ses yeux étaient deux trous noirs dans lesquels aucune lumière ne semblait pénétrer.

— Je ne voulais pas la leur donner, souffla-t-il d'une voix rauque. Oh, bon sang, je ne voulais pas. Pas à ces sauvages.

Mark avait tant de questions à poser qu'il ne savait pas par où commencer.

— Comment ça ? Qui avez-vous donné ? Que pouvez-vous nous dire à propos de cet endroit ? Ou du virus ? Est-ce que vous auriez entendu parler de deux femmes et d'une petite fille capturées à l'extérieur ? (Il inspira profondément pour calmer les battements de son cœur et continua à un rythme moins rapide :) Mon amie s'appelle Trina. Blonde, le même âge que moi. Elle était en compagnie d'une femme plus âgée et d'une petite fille. Savez-vous quelque chose sur elles ?

L'homme baissa les yeux et soupira.

— Que de questions...

Mark éprouvait une telle frustration qu'il dut lutter pour conserver son calme. Il s'assit sur le lit voisin, face à l'inconnu à la voix rauque. Le vieil homme était peut-être sénile. Dans ce cas, le bombarder de questions n'était sans doute pas la meilleure approche. Mark consulta Alec du regard. L'ancien militaire paraissait surpris de le voir s'emporter de cette façon. Il secoua la tête et vint s'asseoir à côté de lui sur le lit. Il posa la tablette par terre. La lumière les éclaira par-dessous, leur conférant à tous trois une apparence légèrement monstrueuse.

— Que pouvez-vous nous dire ? interrogea Alec de sa voix la plus douce. (Il était manifestement parvenu à la même conclusion que Mark : l'homme était à deux doigts de craquer, mieux valait éviter de le brusquer.) Qu'est-il arrivé ici ? Toutes les lumières sont éteintes, il n'y a plus personne... Où sont passés les gens ?

L'homme répondit par un vague grognement, avant de se cacher le visage dans les mains.

Alec et Mark échangèrent un regard.

— Laisse-moi réessayer, proposa Mark.

Il se pencha en avant, s'avança tout au bord du lit et posa les avant-bras sur ses genoux.

— Dites, m'sieur... c'est quoi, votre nom ?

L'inconnu baissa les mains. Malgré l'éclairage médiocre, Mark put voir qu'il avait les yeux mouillés de larmes.

— Mon nom ? Vous me demandez mon nom ?

— Oui. Je voudrais connaître votre nom. Notre vie est tout aussi merdique que la vôtre, vous savez ? Moi, c'est Mark, et mon ami, c'est Alec. Vous pouvez nous faire confiance.

L'homme lâcha un ricanement dédaigneux, qui s'acheva en quinte de toux. En fin de compte, il déclara :

— Je m'appelle Anton. Pour ce que ça peut faire...

Mark hésita avant de poursuivre. Cet homme détenait peut-être les réponses à bon nombre de leurs questions ; il ne voulait pas tout gâcher.

— Écoutez... on vient d'un village de réfugiés. Trois de nos amies ont été enlevées dans le canyon là-haut. Et notre village a été attaqué par des gens d'ici, semble-t-il. On veut juste... comprendre ce qui se passe. Et récupérer nos amies. C'est tout.

Mark sentit Alec sur le point d'ajouter quelque chose et lui intima le silence d'un regard sévère.

— Y a-t-il quelque chose que vous pouvez nous dire ? Par exemple... ce que c'est que cet endroit ? Que se passe-t-il avec les bergs, les fléchettes et le virus ?

Une immense lassitude pesait sur lui, mais il s'obligea à rester concentré sur l'homme, dans l'espoir de réponses.

Anton inspira plusieurs fois, profondément, et une larme coula de son œil droit.

— On a choisi un village au hasard il y a deux mois, commença-t-il. Pour un test. Les résultats désastreux n'ont pas empêché la poursuite du plan, notez bien. Mais la gamine a tout changé pour moi. Il y a eu tant de morts ! En voyant qu'elle était la seule survivante en bonne santé, j'ai pris conscience de ce qu'on avait fait. Comme je vous l'ai dit, je ne voulais pas qu'on la rende aux siens. Ç'a été la goutte d'eau, pour moi. Je ne veux plus rien avoir à faire avec eux.

Deedee, comprit Mark. L'homme parlait de Deedee. Mais que savait-il à propos de Trina et de Lana ?

— Racontez-nous ce qui s'est passé, l'encouragea-t-il. Depuis le début.

Il se sentait coupable de ne pas être en train de rechercher activement leurs amies, mais ils avaient besoin de renseignements s'ils voulaient jamais les retrouver.

Anton se mit à déclamer d'une voix lointaine :

— La Coalition post-éruptions en Alaska voulait quelque chose qui puisse se propager rapidement et tuer vite. Un virus mis au point par je ne sais quels salopards au bon vieux temps d'avant les éruptions solaires, censé court-circuiter le cerveau. Entraîner un coma instantané, irrémédiable, avec une hémorragie massive qui contamine tout le monde à proximité. La transmission se fait par le sang, mais le virus se déplace aussi dans l'air quand les conditions s'y prêtent. Un excellent moyen d'éradiquer les villages où les gens vivent les uns sur les autres.

L'homme débitait son discours d'une traite, sans une hésitation ni la moindre variation de ton. L'esprit embrumé par la fatigue, Mark avait du mal à suivre les détails. Il avait conscience d'entendre des informations importantes mais les pièces refusaient de s'emboîter. Depuis combien de temps n'avait-il plus dormi ? Vingt-quatre heures ? Trente-six ? Quarante-huit ?

— ... avant de se rendre compte qu'ils s'étaient plantés dans les grandes largeurs.

Mark secoua la tête. Il venait de rater tout un passage des explications d'Anton.

— Comment ça ? demanda Alec. En quoi se sont-ils plantés ?

Anton toussa, renifla, s'essuya le nez avec sa manche.

— Le virus. Il est instable. Voilà deux mois qu'il ne donne pas les résultats escomptés sur les sujets d'expérience, mais ils ont quand même décidé de suivre le plan jusqu'au bout. Soi-disant que les ressources de la planète s'épuisent. Alors, ils ont simplement augmenté le dosage dans les fléchettes. Ces salopards veulent éliminer la moitié de la population mondiale. La moitié !

— Et la gamine ? intervint Mark, criant presque. Est-ce qu'il y avait deux femmes avec elle ?

Anton continua sans prêter plus attention à Mark qu'à Alec.

— Ils disaient qu'ils s'occuperaient de nous une fois qu'on aurait fait le sale boulot. Qu'ils nous conduiraient en Alaska où on serait logés, nourris et protégés. Laissons crever la moitié du monde, et on pourra recommencer sur des bases saines ! Mais ils se sont plantés, pas vrai ? La gamine a survécu aux fléchettes. Et il y a pire : le virus ne se comporte pas comme prévu. Il se propage à toute vitesse, d'accord. Mais il n'en fait qu'à sa tête. Si vous me passez l'expression.

Il lâcha un petit rire, qui eut tôt fait de se transformer en quinte de toux. Et puis, tout à coup, il fondit en larmes. Il finit par se coucher en position fœtale, les épaules secouées par les sanglots.

— Je l'ai attrapé, avoua-t-il entre deux pleurnichements. J'en suis sûr. Vous aussi, d'ailleurs. On l'a tous. Vous pouvez me faire confiance. Vous l'avez aussi. J'ai dit à mes collègues que je ne voulais plus rien avoir à faire avec eux. Que c'était terminé. Ils m'ont laissé là tout seul. Ça me convient à merveille.

Mark avait la sensation d'observer la scène à travers un brouillard. Il n'arrivait pas à se concentrer. Il tenta de se secouer.

— Savez-vous où ils ont emmené nos amies ? demanda-t-il, avec plus de sang-froid. Où sont passés vos collègues ?

— Ils sont tous en bas, murmura Anton. Je ne les supportais plus. Je suis monté ici pour crever, ou devenir cinglé. Sans doute les deux. Je suis content qu'ils m'aient laissé faire.

— En bas ? répéta Alec.

— Dans les niveaux inférieurs du bunker, précisa Anton d'une voix plus calme, cessant de pleurer. Ils sont là-dessous, à comploter. Ils veulent fomenter une révolte à Asheville, leur faire savoir qu'on n'est pas contents de la façon dont les choses ont tourné. Ils veulent faire remonter ça jusqu'en Alaska.

Mark se tourna vers Alec, lequel regardait fixement Anton. Ce que leur racontait ce pauvre homme devenait de plus en plus bizarre à chaque phrase.

— Une révolte ? s'étonna Mark. Pourquoi Asheville ? Et qui sont ces gens ?

— Asheville est le dernier refuge dans l'Est, répondit l'homme. Avec un mur d'enceinte, même s'il est dans un sale état. Et *eux*, ce sont mes collègues de la PFC, la toute-puissante Coalition post-éruptions. Ils voudraient faire tomber nos chefs avant de se replier en Alaska par le transplat.

— Anton, dit Alec, écoutez-moi. Y a-t-il quelqu'un d'autre à qui on pourrait parler ? Et comment faire pour retrouver nos amies ? La petite et les deux femmes.

L'homme toussa, puis il reprit d'une voix plus ferme :

— Mes anciens collègues, ils ont commencé à perdre la boule. Vous comprenez ? Ils... déraillent. Ils s'enferment là-dessous pendant des heures, à comploter, à tirer des plans. Ils veulent marcher sur Asheville, quitte à rassembler une armée en chemin s'il le faut. Oh, et ils parlent de trouver un antidote sur place, mais ce sont des conneries. Au final, ils s'assureront que personne n'aura ce qu'on leur a pris : la vie. Et vous savez ce qu'ils feront ensuite. Vous le savez, hein ?

— Quoi donc ? demandèrent Alec et Mark en même temps.

Anton se redressa sur un coude, la moitié du visage dans l'ombre et l'autre bleu pâle. On aurait dit qu'une étincelle venait de s'allumer dans sa pupille du côté éclairé.

— Ils veulent se rendre en Alaska par le transplat d'Asheville, expliqua-t-il. Rejoindre le quartier général de tous les gouvernements et parachever la fin du monde. Bien sûr, ce n'est pas leur intention. Ils se persuadent que c'est pour découvrir un antidote et renverser la coalition. Mais en réalité, ils ne feront que hâter la dissémination mondiale du virus. Terminer ce que les éruptions solaires ont commencé. Les pauvres fous.

Anton se laissa retomber lourdement sur le lit. Quelques instants plus tard, il ronflait.

Mark et Alec restèrent assis un long moment sans dire un mot, à écouter les chuintements de la respiration d'Anton.

— Je ne sais pas trop ce qu'il y a de vrai dans ce qu'il nous a raconté, finit par déclarer Alec. Mais je dois reconnaître que c'est troublant.

— Oui, répondit Mark d'une voix sèche.

Il avait mal au crâne et mal au ventre. Il ne se rappelait pas avoir jamais été aussi fatigué. Pourtant, il fallait qu'ils se lèvent, qu'ils sortent de cette pièce et partent à la recherche de Trina et des autres.

Il n'esquissa pas un geste.

— Fiston, tu as l'air d'un zombie, dit Alec après avoir tourné la tête vers lui. Et moi, c'est sûrement pareil.

— Oui, répéta Mark.

— Tu ne vas pas approuver ce que je vais dire, mais tant pis.

Mark haussa les sourcils. Ce seul effort lui coûta toute l'énergie qui lui restait.

— Je t'écoute... ?

— On a besoin de dormir.

— Mais Trina... Lana... et...

Tout à coup, il ne parvenait plus à se rappeler le nom de la fillette. Impossible. Il avait une telle migraine qu'il avait l'impression qu'une tempête s'était déclenchée sous son crâne.

Alec se redressa.

— Ça leur fera une belle jambe si on les retrouve pour s'écrouler de sommeil à leurs pieds. On ne va pas roupiller longtemps ; peut-être une heure chacun, pendant que l'autre monte la garde. Anton a dit que ses collègues en auraient pour des heures de réunion. (Il se leva du lit, gagna la porte et la ferma à clé.) Juste par précaution.

Mark se laissa tomber sur le côté, ramena ses jambes sur le matelas et ses bras sous sa tête. Il voulut protester, mais aucun son ne sortit de sa bouche.

Alec proposa :

— Je prends le premier tour de garde, histoire que...

Mais Mark dormait déjà.

*

Ses cauchemars revinrent en force. Plus vivaces que jamais. Comme si son état d'épuisement leur avait préparé le terrain.

Il y a ce moment, qui paraît durer une éternité, où Mark voit cette muraille d'eau dévaler les marches de la station de subtrans comme un troupeau de chevaux blancs écumants. Il se pose mille questions. Que s'est-il passé en ville ? Sa famille est-elle morte ? Que lui réserve l'avenir ? Qu'éprouve-t-on quand on se noie ?

Toutes ces pensées se bousculent dans son cerveau pendant la seconde qu'il faut à l'eau pour atteindre le bas des marches. Puis quelqu'un l'empoigne par le bras et le tire dans la direction opposée, l'obligeant à se détourner du désastre imminent. Il voit Trina qui se cramponne à lui, les yeux écarquillés de terreur, et cette vision lui donne un coup de fouet.

Il se met à courir, en l'empoignant *elle* par le bras, pour l'entraîner avec lui. Alec et Lana filent déjà devant, loin des brutes qui les ont agressés. L'incident semble maintenant tellement stupide, tellement absurde que Mark sent sa colère se ranimer. Ça lui passe vite ; il continue à foncer le long de la voie aux côtés de Trina. Un coup d'œil en arrière lui apprend que Baxter, Darnell, Misty et le Crapaud les ont suivis. Tous affichent la même frayeur que Trina, la même que celle qu'il éprouve au fond de lui.

Le fracas de l'eau rappelle à Mark sa visite en famille aux chutes du Niagara. Des gens hurlent ; on entend des bris de verre. Alec, qui n'a plus rien d'un vieil homme, atteint la limite du quai et s'enfonce sans ralentir dans le tunnel plongé dans la pénombre. Ils n'ont sans doute pas beaucoup de temps devant eux. Mark réalise avec horreur qu'il a remis sa vie entre les mains des deux personnes qui le précèdent et que son sort va se jouer en quelques minutes.

Quelqu'un pousse un cri dans son dos ; il encaisse un choc brutal dans l'épaule et trébuche. Il parvient à reprendre son équilibre, lâchant Trina qui continue tout droit, emportée par son élan. Mark se retourne. Le spectacle qui s'offre à ses yeux le terrifie : Misty est tombée par terre, et une marée bouillonnante est en train d'envahir les voies. L'eau qui se déverse en cascade au bas du quai inonde le tunnel. Elle n'est plus qu'à quelques mètres.

Quand elle atteint Misty, elle a déjà plusieurs centimètres de profondeur. La jeune fille prend appui sur les voies pour se relever. Alors que Mark se penche pour l'aider, Misty pousse un cri et bondit sur ses pieds comme si elle

venait de recevoir une décharge électrique.

— Elle est chaude ! glapit-elle en saisissant la main de Mark.

Ils repartent au pas de course. Mark sent l'eau imbiber ses chaussures, ses chaussettes, le bas de son pantalon. C'est vrai qu'elle est chaude – brûlante, même. Il lève les genoux, comme quelqu'un qui aurait trempé le pied dans un bain à une température trop élevée. C'est une sensation presque insupportable.

Le groupe continue sa course effrénée à travers le tunnel malgré l'eau qui monte. Mark est stupéfié par la rapidité du processus. Il en a bientôt jusqu'aux genoux, et le niveau s'élève de plus en plus vite. Il doit planter les pieds dans le sol pour éviter d'être emporté. Il rejoint Trina ; les autres n'ont que quelques mètres d'avance. Personne ne court plus. Ils avancent péniblement, en résistant de tout leur poids à la traction de l'eau. Mark est immergé jusqu'aux cuisses maintenant ; il se rend compte que le courant ne va pas tarder à remporter la bataille.

Sans compter qu'il a l'impression de cuire comme un homard.

— Par ici ! hurle Alec. (Il patauge vers la gauche, luttant contre les eaux sales et écumantes. Une volée de marches émerge du courant, bordée par une rambarde en fer. Elle mène à une petite plate-forme et à une porte.) Essayons de grimper là-haut !

Mark oblique vers l'escalier. Il pose un pied après l'autre, assure sa position à chaque pas. Trina fait la même chose à côté de lui. Lana vient juste derrière. Baxter, Misty, Darnell et le Crapaud suivent Mark comme ils le peuvent. Ils ne tiendront plus très longtemps. Le grondement de l'eau est assourdissant ; seuls le dominant les cris d'Alec et quelques hurlements en provenance de la station. Ces derniers s'espacent de plus en plus, et Mark sait pourquoi : la plupart des gens sont morts.

Et en effet, un corps le heurte au genou, avant de s'éloigner dans le courant. Celui d'une femme. Son visage n'est plus qu'un masque mortuaire bleuté encadré d'un halo de cheveux. Elle disparaît dans le tunnel. D'autres victimes lui succèdent. Certaines, encore en vie, agitent bras et jambes, essaient de nager, de se raccrocher à quelque chose. Mark pense brièvement qu'il faudrait peut-être les aider, leur tendre la main. Mais il est trop tard : ils auront déjà de la chance s'ils réussissent à s'en sortir eux-mêmes.

Alec a atteint l'escalier, saisi la rambarde et gravi deux marches. Mark continue vers lui ; l'eau lui arrive désormais à la taille. Elle est bouillante. Alec se penche pour hisser Lana jusqu'à lui. Puis Trina saisit sa main et monte à son tour. Mark est le suivant. Un dernier pas vacillant et il empoigne l'avant-bras du vieil homme qui lui a déjà sauvé plusieurs fois la vie. Alec le catapulte hors de l'eau et il se retrouve sur les marches. Il manque s'étaler. Trina le rattrape et le serre, fort.

Vient le tour du Crapaud, de Darnell, puis de Misty. À l'exception d'Alec, tous grimpent en haut des marches et se pressent sur la plate-forme, devant la porte. Leur plus jeune compagnon, Baxter, est en difficulté. Mark se

sont honteux quand il réalise que le gosse est toujours dans l'eau, à deux mètres encore d'Alec, avec le courant qui lui bat les flancs et lui éclabousse le visage.

Il dévale les marches sans écouter Trina qui l'appelle à grands cris. Il se dresse à côté d'Alec, se demande quoi faire. Des corps inertes passent autour de Baxter ; un pied le cogne à l'épaule. Une tête crève la surface juste à côté de lui, recrache un peu d'eau, puis replonge.

— Avance ! hurle Alec.

Le gamin obéit. Il fait un pas, puis deux. Il arrive presque à portée de main, mais le courant le malmène.

Mark crie pour l'encourager :

— Encore ! Continue !

Tout à coup, Baxter perd pied. Alec bondit, lui happe le bras à l'instant où les eaux bouillonnantes se referment sur eux et menacent de les entraîner dans l'obscurité. Mark agit avant même d'avoir pu réfléchir. Il saisit la rambarde de la main gauche et tend la main droite le plus loin possible. Il parvient de justesse à rattraper Alec par la manche. Le vieil homme se raccroche au bras de Mark à l'instant où le tissu commençait à se déchirer.

Mark tombe à l'eau mais se cramponne à la rambarde ; le courant le projette violemment contre le mur en béton. Alec et Baxter, qui se tiennent par la main, suivent comme une chaîne. Mark a l'impression qu'on est en train de lui arracher le bras ; ses muscles sont soumis à la torture. Il fait de son mieux pour ignorer la douleur. L'eau s'engouffre dans sa bouche. Elle a un goût de terre et de pétrole qui lui brûle la langue.

Il sent des mains empoigner son bras gauche, saisir son tee-shirt, son coude. De l'autre côté, il voit Alec se hisser le long de son bras comme au sommet d'une corde, à deux mains. Ce qui veut dire qu'il a perdu Baxter. Mark est impuissant ; il est à bout de forces, tout son corps lui fait mal. Il peut seulement s'accrocher, conserver intact son maillon de la chaîne. Sa tête s'enfonce sous l'eau ; il ferme les yeux, résiste à l'envie de prendre une inspiration qui le tuerait.

Il perd tout sens de l'orientation. Il n'y a plus que l'eau, la chaleur, le vacarme. Et la douleur, qui lui déchire le corps.

Puis il jaillit à la surface, sent des mains sur son torse, sous son bras. On le traîne sur les marches. Alec est là, devant lui, agrippé à la rambarde. Il serre Baxter entre ses jambes, comme un adversaire dans un match de lutte. Le garçon a le visage hors de l'eau et il respire, crache, hurle.

Mark s'en est sorti. Ils s'en sont tous sortis.

Bientôt, ils se pressent en haut des marches. Tous ensemble. L'eau a noyé le tunnel et commence à lécher le bord de la plate-forme.

Alec est ruisselant, hors d'haleine, dépenaillé. Il titube jusqu'à la porte et tourne la poignée. Mark s'attend qu'elle soit verrouillée. Que leur histoire s'arrête ici, et que tout soit fini. Mais elle ne l'est pas. Alec l'ouvre en grand.

Il fait signe à tout le monde de passer.

— Ça va grimper dur, prévient le vieil homme.

Mark se réveilla, grelottant, dans l'obscurité complète.

Il était tout endolori ; il se retourna sur le sommier grinçant, à la recherche d'une position plus confortable. Il entendit Alec et Anton ronfler bruyamment. À l'évidence, Alec n'avait pas tenu son tour de garde bien longtemps.

Mark finit par s'allonger sur le dos. Le sommeil l'avait quitté ; il n'avait plus qu'à attendre le réveil de son ami. Il décida de le laisser se reposer le plus possible : ils allaient sans doute avoir besoin de toutes leurs forces.

Son cauchemar lui avait semblé si réel. Son pouls battait à cent à l'heure. Il avait encore le goût de l'eau saumâtre dans la bouche, sentait sa chaleur sur sa peau. Il se souvint de l'ascension épuisante et interminable. Exténué, ébouillanté, il ne savait pas où il avait trouvé la force de suivre les autres. Pourtant ils étaient montés, toujours plus haut, tandis que les eaux écumaient sous eux. Il n'oublierait jamais ce qu'il avait ressenti en se penchant par-dessus la rambarde pour voir le niveau s'élever inexorablement, sachant qu'il avait failli perdre la vie dans ce bouillon sale.

Alec les avait sauvés ce jour-là. Ils avaient passé les semaines suivantes dans le gratte-ciel, après avoir réalisé qu'il était trop tôt pour se mettre à la recherche de leurs proches. La chaleur, les radiations et la montée des eaux représentaient autant d'obstacles insurmontables. C'est alors que les espoirs de Mark de revoir un jour sa famille avaient commencé à s'amenuiser.

Le Lincoln Building. Un endroit qui recelait ses propres cauchemars. Ils étaient restés autant que possible au cœur du bâtiment, dans les couloirs centraux, pour se protéger des radiations solaires. Malgré tout, ils avaient tous été un peu malades les premiers mois.

Un grognement d'Alec chassa ces souvenirs dans un coin de son esprit, d'où ils ressortiraient plus tard. Mais le sentiment de terreur panique qu'il avait éprouvé au dernier moment dans le tunnel du subtrans mit un moment à se dissiper, comme la fumée d'un feu éteint.

— Oh... merde, lâcha Alec.

Mark se redressa sur un coude, tourné vers son ami.

— Quoi ?

— Je ne voulais pas m'endormir. Tu parles d'un soldat ! En plus, j'ai

oublié d'éteindre la tablette. On peut faire une croix dessus.

— Bof, la batterie était quasiment morte, de toute façon, dit Mark.

Et pourtant, il aurait donné n'importe quoi pour avoir ne serait-ce que cinq minutes d'éclairage.

Mark entendit le sommier grincer sous lui tandis que le vieil homme se levait.

— Il faut trouver les collègues de ce type. Il nous a dit qu'ils tenaient une réunion dans les niveaux inférieurs. Donc, on cherche un escalier, déclara Alec.

— Et Anton ? demanda Mark.

— Il n'y a qu'à le laisser dormir. Allez, viens.

Mark se leva et tâtonna le long du lit pour regagner l'allée centrale.

— Combien de temps on a dormi, à ton avis ?

— Peut-être deux heures, répondit Alec.

Ils passèrent les minutes suivantes à traverser prudemment la pièce pour regagner le couloir. La veilleuse au-dessus de la porte grésillait encore, mais elle ne donnait presque plus de lumière. Ils finirent par dénicher un escalier, ainsi qu'Alec l'avait espéré. Les lignes de ses marches noyées dans la pénombre rappelèrent à Mark leur folle ruée dans l'escalier du gratte-ciel. Ils en avaient réchappé de justesse, ce jour-là. S'il avait su ce qui l'attendait ensuite, aurait-il mis autant d'acharnement à survivre ?

Oui, se dit-il. Certainement. Et ils allaient retrouver Trina et la tirer d'affaire encore une fois.

— Finissons-en, murmura Alec en entamant la descente.

Mark le suivit, bien résolu à ne pas ruminer le passé. Il devait se concentrer sur l'avenir s'il voulait le vivre un jour.

L'escalier descendait sur trois niveaux mais n'offrait aucune porte avant le dernier palier. Poussant le battant, ils débouchèrent dans un couloir éclairé : ils étaient enfin parvenus dans la partie du bunker alimentée par les générateurs. Contrairement au couloir qu'ils avaient emprunté plus haut, celui-ci était courbe.

Mark et Alec échangèrent un regard avant de s'y engager. Des portes s'alignaient le long des murs, mais Alec suggéra qu'ils explorent tout le couloir avant de les essayer une par une. Ils progressèrent le plus silencieusement possible. Il devint vite évident que le couloir dessinait la forme d'un croissant géant.

Ils en avaient parcouru environ la moitié quand Mark entendit des voix et en identifia la source : une porte à double battant devant eux, sur la gauche. L'un des battants était ouvert. Les voix provenaient de l'intérieur. Des voix d'hommes et de femmes, qui se mêlaient en un brouhaha incompréhensible.

Alec s'approcha avec prudence, puis se plaqua dos au battant fermé. Il se tourna vers Mark, haussa les épaules comme pour lui dire « c'est maintenant ou jamais » et se pencha dans l'ouverture. Mark retint son souffle, douloureusement conscient qu'ils n'avaient pas d'armes.

Alec se redressa et revint vers Mark.

— C'est un auditorium. Immense, au moins deux cents sièges à vue de nez. Ils sont tous en bas en train d'écouter un guignol sur l'estrade.

— Combien sont-ils ? chuchota Mark.

— Une bonne quarantaine. Peut-être cinquante. Je n'ai vu aucune trace des filles. Ils sont en train de se disputer à propos de quelque chose, mais je n'ai pas pu entendre quoi.

— Alors, qu'est-ce qu'on fait ? demanda Mark. On continue ? Ce couloir doit bien se terminer quelque part.

— En se mettant à quatre pattes, je crois qu'on devrait pouvoir se glisser au dernier rang sans se faire repérer. Ce ne serait pas mal d'écouter un peu ce qu'ils sont en train de raconter.

Mark hocha la tête. Ils ignoraient qui étaient ces gens et ce qu'ils trafiquaient, mais c'était la meilleure façon de le découvrir. La moins risquée, en tout cas.

— D'accord, allons-y.

Ils se mirent à quatre pattes. Alec s'approcha de la porte pour jeter un coup d'œil furtif, puis rampa à l'intérieur. Mark le suivit, avec le sentiment d'être tout nu au moment de s'avancer à découvert dans l'auditorium. Mais il n'y avait personne en haut. Et à entendre ces gens parler tous à la fois, Mark comprit qu'ils n'étaient pas au courant de la présence d'intrus dans le bunker.

Alec se faufila le long du dernier rang, collé au plastique noir des fauteuils. Il s'arrêta dans le coin droit de la salle, plongé dans l'ombre, et s'assit en tailleur entre le mur et le dernier fauteuil. Mark s'installa juste à côté de lui.

Alec jeta un rapide coup d'œil par-dessus le dossier du fauteuil et se rassit presque aussitôt.

— On ne voit pas grand-chose. J'ai l'impression qu'ils attendent que ça commence. Ou peut-être qu'ils font une pause. Je ne sais pas.

Mark s'adossa contre le mur. Ils patientèrent pendant ce qui leur sembla une éternité. Et puis, soudain, un mouvement aperçu du coin de l'œil lui fit retenir son souffle. Un homme venait d'entrer par la même porte qu'eux et descendait la travée centrale. Mark poussa un soupir de soulagement : il ne les avait pas repérés.

La foule se tut à son approche ; un silence presque irréel s'abattit sur l'auditorium. Mark put même entendre l'homme atteindre le bas de la salle et grimper sur l'estrade.

— Je vais prendre la suite, Stanley, déclara-t-il.

Sa voix grave résonna jusqu'au plafond, bien qu'il se soit exprimé avec douceur. L'acoustique.

— Merci, Bruce, répondit le dénommé Stanley d'une voix beaucoup plus haut perchée. Tu as toute notre attention.

Celui qui portait ce nom descendit de l'estrade et s'installa dans un fauteuil. Quand le silence fut revenu, le nouveau venu prit la parole.

— Mes amis, on ne va pas se mentir. Avant longtemps, nous serons tous fous à lier.

Comme si cette introduction n'était pas déjà suffisamment étrange en soi, la foule se mit à l'applaudir et à l'acclamer. Mark en eut froid dans le dos. Bruce attendit que le vacarme retombe pour continuer :

— Frank et Marla reviennent d'un vol de reconnaissance au-dessus d'Asheville. Comme nous le pensions, ils se sont retranchés derrière leurs remparts. L'humanité ? La charité ? Ce ne sont plus que de lointains souvenirs. La PFC a créé une armée de monstres. Autrefois, ils auraient donné leur chemise ; mais plus maintenant. Ces salopards en Alaska et en Caroline du Nord – et même les nôtres, à Asheville – ont définitivement tiré un trait sur les communautés extérieures. Pire, ils ont tiré un trait sur nous. Sur *nous* !

Cela souleva un concert de vociférations rageuses, de battements de pieds et de coups martelés sur les accoudoirs des fauteuils. Le bruit fit trembler la salle jusqu'à ce que Bruce reprenne la parole.

— C'est pourtant eux qui nous ont envoyés ici ! cria-t-il. Ils nous ont impliqués dans le plus grave fiasco en matière de droits civils depuis la guerre de 2020. Une extermination de masse ! Ils soutenaient mordicus que le salut de l'espèce humaine en dépendait. Qu'il s'agissait de préserver le peu de ressources que nous avions, afin de pouvoir nourrir ceux qui méritaient de vivre. Mais qui sont-ils pour décider qui le mérite ou non ? (Il marqua une courte pause avant de reprendre.) En tout cas, mes amis, il semblerait que nous, nous ne le méritons pas. Ils nous ont expédiés ici pour faire leur sale boulot, et maintenant, ils nous tournent le dos.

Il rugissait presque, et une fois de plus la foule devint hystérique. Les gens hurlaient, trépassaient. Le vacarme résonnait aux tempes de Mark et lui faisait mal au crâne. Et puis, alors qu'il commençait à croire qu'ils ne s'arrêteraient jamais, les gens se turent d'un coup. Bruce avait dû faire un geste pour réclamer le silence.

— Voilà où nous en sommes, déclara-t-il d'une voix plus calme. Nos sujets d'expérience deviennent de plus en plus fanatiques dans leurs croyances religieuses. Nous avons conclu un accord avec eux. Ils voulaient récupérer la fillette. Apparemment, pour la sacrifier à leurs soi-disant esprits. Je crois qu'ils ont dépassé le point de non-retour. On ne peut plus rien pour eux. Il ne se passe pas un jour sans qu'ils se battent entre eux, reforment d'autres

factions et recommencent à zéro. Mais nous avons réussi à nous entendre avec ceux qui restent plus ou moins fonctionnels.

Il marqua une pause, laissant le silence se prolonger un long moment.

— Nous leur avons donné la fillette et les deux femmes avec lesquelles nous l'avons découverte. Je sais que c'est cruel, mais ça nous fait gagner un peu de temps. Je ne tiens pas à gâcher le peu de munitions encore en notre possession pour nous défendre contre une secte.

Mark eut soudain les oreilles qui bourdonnaient. La fillette, les deux femmes. *Données*. Ce qu'Anton leur avait dit dans le dortoir... Tout cela tournait en boucle dans son esprit. Il frémit en repensant aux cinglés autour de leur feu de joie.

Ils avaient perdu leur temps dans ce bunker. Leurs amies n'y étaient plus.

Bruce parlait toujours, mais Mark ne l'écoutait plus. Il se pencha pour glisser à l'oreille d'Alec :

— Comment ont-ils pu les donner à ces... malades ? Il faut qu'on y aille. Dieu sait ce qu'ils sont en train de leur faire !

Alec leva une main apaisante.

— On va y aller. Mais rappelle-toi pourquoi on est ici. Écoutons d'abord ce type jusqu'au bout, et après, on file. Promis. Je tiens autant à Lana que toi à Trina.

Mark hocha la tête et s'efforça d'écouter ce que racontait Bruce sur son estrade.

— ... l'orage d'il y a deux heures a douché l'incendie. Le ciel est noir, mais les flammes sont éteintes. On peut s'attendre à des coulées de boue un peu partout. Les sujets d'expérience se sont réfugiés dans les cabanes qui n'ont pas entièrement brûlé, semble-t-il. Avec un peu de chance, ils y resteront un moment avant que la faim et le désespoir les poussent à marcher sur Asheville. Je pense qu'on ne risque pas grand-chose à se mettre en route pour la ville demain ou après-demain. On forcera le passage et on fera valoir nos droits. On ira à pied, pour mieux les surprendre.

Quelques murmures s'élevèrent dans l'assistance.

— Écoutez, continua-t-il, on a une épidémie sur les bras. On a tous vu les symptômes ici même, dans notre repaire. Nos supérieurs n'auraient jamais accepté de propager ce virus s'il n'existait pas un antidote. Alors, je propose de les obliger à nous l'administrer s'ils ne veulent pas mourir. Même si on doit se rendre jusqu'en Alaska pour ça. On sait qu'ils possèdent un transplat dans leur quartier général. On va s'en emparer, et les forcer à nous administrer le traitement !

D'autres clameurs et piétinements ponctuèrent ce discours.

Mark secoua la tête. Une excitation dangereuse flottait dans l'air. On aurait dit un nid de vipères prêtes à mordre. Les effets du virus étaient clairs : il rendait les gens fous, en prenant de plus en plus de temps à mesure qu'il se propageait. Et si Asheville, la ville la plus importante à des centaines de

kilomètres à la ronde, avait bel et bien érigé des remparts pour se protéger de l'épidémie, cela voulait dire que la situation était critique. Et qu'il n'y avait surtout pas besoin qu'une meute de soldats contaminés se répande dans ses rues. Et emprunte le transplat...

Mark avait du mal à réfléchir avec le sang qui battait à ses tempes. Il devait se concentrer sur Trina, trouver un moyen de la sauver. Mais que penser de ce qu'ils venaient d'apprendre ? Il donna un coup de coude à Alec et lui signifia du regard qu'il arrivait à bout de patience.

— Bientôt, fiston, chuchota l'homme. Il ne faut jamais rater une occasion de recueillir des renseignements. Ensuite, on part délivrer nos amies. C'est juré.

Le silence était revenu dans la salle.

— La Coalition... post... éruptions..., cracha Bruce avec dédain. Mais pour qui se prennent-ils ? Pour Dieu le Père ? Ils croient pouvoir décider de balayer toute la partie est des États-Unis comme ça, d'un revers de main ? Comme s'ils avaient plus le droit de vivre que les autres ?

Il y eut encore une longue pause. Mark n'y tenait plus. Il contourna Alec en rampant et jeta un coup d'œil par-dessus le dossier du fauteuil. Bruce était un homme imposant ; son crâne chauve luisait sous l'éclairage terne, et une barbe de trois jours piquait ses joues. Les muscles de ses bras et de ses épaules saillaient sous sa chemise noire tandis que, les mains jointes, il fixait le sol. Si Mark n'avait pas entendu son discours, il aurait pu le croire en train de prier. Puis Bruce leva lentement les yeux vers son public captivé.

— N'ayez aucun remords, mes amis. Nous n'aurions pas pu leur dire non. Nous n'avions pas le choix. Il fallait bien qu'on mange, nous aussi, pas vrai ? Et ce n'est pas notre faute si le virus n'a pas donné les résultats escomptés. Il ne nous reste plus qu'à nous battre bec et ongles pour survivre. Darwin parlait de la survie du plus fort en milieu naturel. Eh bien, la PFC essaie de contourner la nature. Il est temps d'arrêter de nous laisser faire. Nous... voulons... vivre !

Les acclamations, sifflets et battements de pieds durèrent une bonne minute. Mark se laissa retomber à côté d'Alec, plus convaincu que jamais qu'ils feraient mieux de filer. Il était sur le point d'en faire la remarque quand la foule se tut et que la voix de Bruce résonna à travers la salle comme le sifflement d'un serpent.

— Mais d'abord, mes amis, j'ai besoin que vous fassiez quelque chose pour moi. Il y a deux espions au fond de cet auditorium. Peut-être qu'ils travaillent pour la PFC. Je veux que vous me les ameniez ficelés et bâillonnés avant que j'aie eu le temps de compter jusqu'à trente.

Mark avait bondi sur ses pieds avant même que l'autre ait terminé sa phrase, imité par Alec.

Un rugissement féroce jaillit de la foule, comme un cri de guerre. Mark vit que les gens s'élançaient déjà, bondissaient de leurs sièges et se bousculaient sauvagement pour être les premiers à mettre la main sur les intrus.

Il courut vers la porte à double battant, incapable de détacher les yeux de la scène en contrebas, qu'il observait avec un étrange mélange d'horreur et de curiosité. Bruce, rouge de colère, criait des ordres en pointant le doigt sur Alec et Mark. Il y avait quelque chose de puéril, presque comique, dans ses mouvements. La frénésie avec laquelle son auditoire se ruait dans l'allée centrale avait quelque chose d'exagéré elle aussi, comme si tous ces gens se trouvaient sous l'emprise de la drogue. Hommes et femmes criaient et grognaient tels des singes pris de folie. Chacun tenait absolument à s'emparer d'eux, comme si sa vie en dépendait.

Alec atteignit la porte le premier et disparut dans le couloir. Mark s'arrêta en glissade. Il était si fasciné par la foule en furie qu'il avait failli rater la porte. Ce sentiment bizarre de curiosité qu'il éprouvait devant leur comportement finit par se dissiper, remplacé par la prise de conscience horrifiée qu'il était sur le point de se faire capturer pour la deuxième fois en deux jours.

Il bondit dans le couloir. Alec claqua la porte derrière lui ; ça leur ferait peut-être gagner quelques secondes. Mark vit tout de suite que son ami ne se rappelaient plus par quel côté ils étaient venus.

— Par là ! lui cria-t-il en piquant un sprint.

Il entendit Alec s'élancer derrière lui, puis les portes se rouvrirent avec violence et des cris de guerre envahirent le couloir.

Mark courut de toutes ses forces. Il s'efforçait de ne pas penser à ce que leur feraient leurs poursuivants s'ils les attrapaient. Bruce avait ordonné qu'on les attache et qu'on les bâillonne, mais ce que Mark avait lu dans leurs yeux augurait mal de la suite.

Il voulait regagner l'escalier parce que c'était le seul chemin qu'il connaissait.

Il était tenaillé par la faim. Il ne se rappelait plus la dernière fois qu'ils avaient mangé. Restait à espérer qu'ils auraient suffisamment d'énergie pour s'échapper dans les bois. L'escalier apparut devant lui. Les cris de leurs poursuivants résonnaient dans le couloir, rappelant à Mark le crissement assourdi des rames de subtrans à l'approche des quais.

Il s'engouffra dans l'escalier sans ralentir. Le temps qu'Alec fasse de même, il avait déjà presque atteint le premier palier. Il entendait les halètements de son ami mêlés aux siens, le martèlement de leurs pas sur les marches. À chaque palier, Mark empoignait la rambarde et se hissait vers le suivant. Alec et lui parvinrent au sommet à l'instant où leurs poursuivants arrivaient en bas. L'écho caverneux de leurs cris donna le frisson à Mark.

Il se rua dans le couloir, toujours aussi sombre, ce qui tournerait peut-être à leur avantage. Une hésitation soudaine s'empara de lui ; il sentit la panique le gagner.

— De quel côté on va ? cria-t-il à Alec.

Une part de lui avait envie de se cacher quelque part, peut-être dans la salle des générateurs. Chercher une issue les exposerait à se faire prendre s'ils n'en trouvaient aucune, mais se cacher ne ferait que retarder le moment de leur capture.

Au lieu de répondre, Alec partit vers la droite, en direction de la plate-forme d'atterrissage mobile. Mark le suivit, soulagé de le voir reprendre le contrôle des opérations.

Ils coururent dans le noir en prenant tous les risques. Mark laissait traîner sa main le long du mur pour se guider. Ils dépassèrent la salle des générateurs, sa veilleuse rougeoyante qui les changea du noir total, et son bourdonnement de ruche. La lueur rouge et le bourdonnement s'estompèrent bien vite derrière eux. Mark remarqua alors un détail troublant.

Il n'y avait plus de cavalcade derrière eux. Plus le moindre bruit. Comme si leurs poursuivants étaient restés bloqués dans l'escalier.

— Alec, chuchota-t-il.

Son ami s'arrêta. Hors d'haleine, il se tourna vers lui en déplorant amèrement l'absence d'éclairage.

— Pourquoi on n'entend plus rien ?

— Aucune idée, répondit Alec. Mais mieux vaut continuer quand même. (Mark l'entendit tâtonner contre le mur.) Tu prends le côté droit, et moi le gauche. Il y a peut-être une autre issue que celle qu'on connaît.

Ils repartirent. Mark se concentra sur le mur. Il se souvint de la porte d'où s'échappait un mince rectangle de lumière, mais on n'en voyait plus trace à présent. Il était déstabilisant d'évoluer ainsi dans le noir total, et Mark aurait bien voulu savoir où étaient passés leurs poursuivants. Leur disparition ne lui disait rien qui vaille.

Ils arrivèrent au bout du couloir, devant la porte ronde pareille à celle d'un sous-marin qui menait sous la plate-forme d'atterrissage. Alec l'ouvrit et se figea.

— Chut. Tu as entendu ça ? chuchota-t-il.

Cette question fit froid dans le dos à Mark. Il retint son souffle. Au début, il n'entendit rien ; puis il crut percevoir un frôlement léger, discret, en provenance du couloir derrière eux. Le bruit se répéta, insaisissable, tantôt proche et tantôt éloigné. Mark eut soudain la sensation qu'ils n'étaient pas tout seuls.

La terreur s'empara de lui. Il voulut empoigner Alec pour le pousser par la porte, sachant que c'était leur seule chance. Passer la porte, la claquer derrière eux, tourner le volant et le bloquer. Mais à peine eut-il esquissé un geste que le pinceau aveuglant d'une torche braquée sur eux l'éblouit.

— Qui vous a donné l'autorisation de partir ? demanda une voix de femme.

Il y eut soudain une grande agitation. D'autres torches s'allumèrent, dont les pinceaux se croisaient et sautillaient en l'air dans une danse chaotique. Les gens de Bruce fondirent sur eux à grand renfort de cris et de vociférations.

Alec franchit la porte circulaire, tirant Mark derrière lui. La lumière des torches était aveuglante. Quelqu'un saisit Mark par la cheville et tira d'un coup sec ; il s'étala par terre. On le traîna brutalement par la jambe. Il se cabra, rua pour essayer de se libérer.

Alec cria son nom mais Mark l'entendit à peine au milieu du vacarme. Il était encerclé. L'un de ses assaillants lui asséna un coup de pied dans les côtes ; une femme poussa un cri strident avant de lui décocher un coup de poing dans le ventre. Il gémit, tenta de se recroqueviller sur lui-même et tira si fort sur son pied qu'il parvint enfin à le libérer. Saisissant sa chance, il roula sur le ventre et se mit à ramper vers la porte.

Un rugissement retentit alors au milieu du tumulte : une explosion de fureur, pareille à celle d'une ourse qui aurait vu son ourson en danger. C'était Alec. Et soudain, les corps se mirent à voler dans tous les sens. L'ancien militaire s'était jeté dans la mêlée en renversant la moitié de ceux qui s'en prenaient à Mark. Dans la confusion, l'un des assaillants s'écroula sur les jambes du garçon, un autre bascula sur son dos. Mark se tortilla comme il put, et prit une paire de fesses dans la figure. L'espace d'un instant la situation lui parut ridicule, comme s'il se retrouvait au milieu d'un numéro de clowns.

Puis quelqu'un le gifla, et cette image s'évanouit. Mark serra les poings et riposta, en vain. Il frappait dans le vide comme un boxeur aveugle. Au quatrième ou au cinquième essai, il écrasa son poing contre le menton de quelqu'un ; sa victime et lui lâchèrent un cri de douleur. Il aperçut brièvement Alec qui se battait comme un lion au milieu de plusieurs adversaires, distribuant des coups de coude en plein visage et projetant des corps autour de lui.

Une torche tomba avec un tintement métallique et roula sur le sol avant de buter contre le mur. Son faisceau lumineux rasait le sol et illuminait la porte circulaire, à quelques mètres à peine. Mark comprit qu'ils devaient se débarrasser de leurs agresseurs le temps de se réfugier de l'autre côté, sans quoi ils étaient fichus.

Il était parvenu à se mettre à quatre pattes, mais quelqu'un lui sauta dessus et il fut plaqué au sol une nouvelle fois. Il sentit un bras s'enrouler autour de sa gorge et commencer à serrer. Mark étouffait. Ses poumons le brûlaient. Il posa les mains sous lui, se décolla du sol et se jeta sur le flanc pour se débarrasser de son adversaire. Quand il pivota pour lui lancer son pied au visage, il s'aperçut au dernier moment qu'il s'agissait d'une femme : sa tête partit à droite avec un craquement, et du sang jaillit de son nez.

Deux autres personnes tombèrent sur Mark par-derrière, l'empoignèrent par les bras et le hissèrent sur ses pieds. Il essaya de leur échapper, sans succès. Un homme se planta devant lui, un sourire mauvais sur les lèvres. Armant le bras, il lui décocha un violent crochet dans le ventre. Mark se plia en deux, malade de douleur ; il aurait vomi s'il avait eu quelque chose dans l'estomac.

Avec un nouveau rugissement, Alec faucha l'un des hommes qui maintenaient Mark. Le garçon en profita pour envoyer son coude dans la figure de son deuxième agresseur. Après quoi il bondit sur celui qui l'avait cogné et le plaqua brutalement au sol.

Mark plongea vers la torche qu'il avait vue rouler contre le mur, la saisit et se releva en décrivant des moulinets avec. L'extrémité métallique toucha quelqu'un à la tête ; l'homme poussa un cri et s'affala comme une poupée de chiffon. Alec, qui avait lui aussi récupéré une torche, sortait tout juste d'un corps à corps avec deux ou trois adversaires, lesquels gisaient inertes à ses pieds.

Ils se précipitèrent tous les deux vers l'ouverture et la franchirent. La seconde d'après, Alec s'arc-boutait contre la porte pour la refermer. Plusieurs bras se glissèrent dans l'entrebâillement.

Ensemble, ils agrippèrent le battant et le rouvrirent un peu, avant de le claquer de toutes leurs forces. Des cris et des glapissements fusèrent. Des bras se retirèrent. Mark et Alec répétèrent l'opération.

La porte métallique broya quelques phalanges ; les dernières mains se retirèrent.

Alec claqua le battant.

Mark tourna le volant.

Alec donna un coup de main à Mark quand les personnes de l'autre côté tentèrent de tourner le volant dans l'autre sens. Heureusement, plus ils serraient, plus il devenait facile d'empêcher la manœuvre inverse.

Le volant arriva enfin en bout de course.

— Retiens-le tout seul cinq minutes, dit Alec.

Il recula d'un pas tandis que Mark agrippait le volant à deux mains. La salle dans laquelle la plate-forme d'atterrissage effectuait sa rotation avant de s'enfoncer dans le sol était aussi vaste que vide.

Alec ramassa sa torche et braqua la lumière bleutée vers la salle de droite, où se profilait la silhouette massive du berg. Il promena le pinceau lumineux sur la carlingue métallique. Dans la pénombre, l'appareil ressemblait à un engin inconnu remontant des abysses.

— Ça paraît beaucoup plus grand quand on est à l'intérieur, observa Mark. (Ses bras commençaient à fatiguer.) Tu crois qu'on pourrait s'envoler à bord de ce truc ?

Alec faisait le tour de l'appareil, sans doute à la recherche de la trappe d'accès.

— C'est la meilleure idée que tu as eue de la journée, dit-il.

— Une chance que tu saches piloter.

Des chocs sourds résonnaient de l'autre côté de la porte. Mark s'imaginait les hommes de Bruce en train de la marteler, fous de rage.

— Oui..., convint Alec d'un ton distrait. (Puis sa voix retentit derrière le berg :) J'ai trouvé la trappe !

Au même instant, leurs poursuivants cessèrent leurs efforts, et le calme revint.

— Ils ont laissé tomber ! s'écria Mark, embarrassé par l'excitation puérile qui transparaissait dans sa voix.

— Ce qui veut dire qu'ils mijotent quelque chose, rétorqua Alec. Il faut qu'on embarque dans cet engin et qu'on le fasse décoller. Et aussi qu'on ouvre cette plate-forme.

Mark lâcha le volant avec prudence, prêt à le bloquer au moindre frémissement. Il s'en écarta sans le quitter des yeux et ramassa sa torche.

Un gros « clang » le fit sursauter, suivi d'un long crissement métallique.

Il se retourna vivement pour voir ce qui se passait, mais la masse du berg faisait obstacle entre lui et la source du bruit. Alec avait dû trouver un moyen d'ouvrir la trappe. Mark jeta un dernier coup d'œil au volant et contourna le berg pour rejoindre Alec. Il le trouva fièrement campé sur ses jambes, les mains sur les hanches, devant la trappe du berg qui s'abaissait avec lenteur vers le sol.

— Prêt à embarquer, copilote ? lança le vieux soldat avec un petit sourire. Je suis sûr qu'on doit pouvoir contrôler la plate-forme depuis le cockpit.

Mark lut dans ses yeux à quel point il brûlait d'impatience de se retrouver aux commandes d'un berg et de tailler librement la route à travers le ciel.

— Tant que tu ne me demandes rien d'autre que de m'asseoir à côté de toi et de te regarder faire...

Alec éclata d'un grand rire joyeux, comme s'il n'avait pas le moindre souci en tête. C'était bon de l'entendre, et pendant une seconde Mark oublia l'horreur de leur situation. Puis il pensa à Trina, son ventre affamé se mit à gronder, et le charme fut brisé.

À l'instant où la trappe toucha le sol avec un bruit sourd, Alec escalada la rampe et disparut dans les entrailles de l'appareil. Mark retourna au pas de course vérifier la porte. Une fois qu'il eut constaté que le volant n'avait pas bougé, il retourna sur ses pas et embarqua dans le berg.

Alec en explorait rapidement la soute.

— Aucune trace des casiers de fléchettes qu'il y avait dans l'autre, annonça-t-il.

Mark aperçut quelque chose sur une étagère. Il s'en approcha et découvrit trois tablettes informatiques attachées au moyen d'un élastique.

— Hé, regarde ! Des tablettes !

— En état de marche ? demanda Alec, guère impressionné.

Mark coinça sa torche sous son bras et pressa l'interrupteur d'une des tablettes. L'écran s'alluma sur une page d'accueil réclamant un mot de passe numérique.

— Oui, elles marchent, répondit Mark.

Soudain, une secousse ébranla le berg.

Mark faillit lâcher sa tablette. Sa torche lui échappa et s'éteignit en touchant le sol.

— Qu'est-ce que c'était ?

À peine eut-il dit cela qu'il entendit un grand fracas de rouages et de pistons. La plate-forme d'atterrissage de la salle centrale était en train de s'ouvrir.

— Vite, referme la trappe ! cria Alec. Les commandes sont juste à côté. Je vais lancer les moteurs. On décollera à travers le sol s'il le faut !

Il sortit de la soute sans tarder et s'enfonça dans l'appareil, emportant la lumière avec lui. Heureusement, un peu de jour filtrait déjà par l'entrebâillement de la plate-forme ; Mark put repérer sa torche.

Il la ramassa, courut à l'endroit où il avait trouvé les tablettes et les rattacha solidement. Il espérait vivre assez longtemps pour découvrir ce qu'elles contenaient. Il alluma sa torche et balaya la soute à la recherche des commandes de fermeture de la trappe. Des voix résonnèrent par-dessus le fracas de la plate-forme.

Ils avaient des visiteurs, qui se préparaient sans doute à se laisser descendre par l'ouverture comme Alec et lui l'avaient fait plus tôt. Il devait refermer la trappe avant qu'ils n'essaient de s'introduire dans le berg.

Il repéra les commandes sur le côté gauche, les examina rapidement, trouva le bon bouton et le pressa. Un moteur s'enclencha et la trappe se releva lentement, crissant et cliquetant.

Les voix se rapprochaient. Mark allait devoir tenir leurs poursuivants à distance le temps que la trappe se referme. Il se plaqua contre la paroi, cherchant une arme du regard. Mais il dut vite déchanter : il ne pourrait compter que sur sa torche et ses poings.

La trappe mettait une éternité à remonter – elle n'était encore qu'à mi-hauteur. Il y avait beaucoup plus de lumière dans la grotte à présent, ce qui voulait dire que la plate-forme d'atterrissage devait être à la verticale.

Deux personnes bondirent sur la rampe et s'avancèrent vers lui. Un homme et une femme. Mark balança son poing en direction de l'homme, mais il rata son coup et l'autre le tira violemment par son tee-shirt. La torche roula dans le vide et s'écrasa sur le sol métallique avec un bruit de verre cassé. Mark se retrouva nez à nez avec l'homme. Le visage inexpressif, celui-ci ne semblait même pas essoufflé par l'effort qu'il venait de fournir.

— Tu es une saloperie de mouchard, déclara-t-il, aussi tranquillement que si Mark et lui venaient de s'asseoir à une terrasse pour prendre un café. Et voilà que tu essaies de nous voler notre berg, par-dessus le marché. En plus, tu as vraiment une sale gueule, tu sais ?

— J'allais vous dire la même chose, rétorqua Mark.

La situation prenait une tournure surréaliste.

L'homme fit mine de ne pas l'avoir entendu.

— Je le tiens, lança-t-il à sa partenaire. Va stopper la fermeture de la trappe.

Mark comprit alors qui étaient ces deux-là : les pilotes qu'ils avaient entendus discuter dans le couloir.

— Désolé, m'sieur, s'excusa-t-il. (L'impression de surréalisme s'était changée en un pincement désagréable dans sa poitrine, qui lui donnait la sensation d'être hors de son corps. Une violente migraine lui vrillait les tempes.) Je ne peux pas vous laisser monter sans avoir vérifié votre carte d'embarquement.

L'homme parut décontenancé. Juste à côté, sa partenaire le regarda. Quelque chose avait cédé chez Mark. Il n'aurait pas su dire quoi, mais il se sentait différent, et bien décidé à ne laisser personne grimper à bord.

Il empoigna l'homme par sa chemise et allongea un coup de pied en direction de la femme. Il la toucha dans les côtes ; elle poussa un cri et recula par réflexe. Elle tendit désespérément la main à son partenaire. Trop tard : elle tomba du haut de la trappe. Mark l'entendit s'écraser sur le sol en contrebas.

La trappe était presque fermée maintenant ; il ne restait plus qu'un espace d'un mètre, qui se comblait à une allure de tortue. L'homme fixait Mark, fou de rage. Mark était en colère, lui aussi. Plus qu'il ne l'avait jamais été. Il était à deux doigts d'exploser.

Il grogna trois mots qui, curieusement, calmèrent un peu la tempête qui couvait en lui :

— À votre tour.

— Tu vas crever, siffla l'homme d'un ton furieux. Je vais te faire la peau, là, maintenant.

— Non, répliqua Mark, je ne crois pas.

Il ferma le poing et le lui colla dans la figure. L'autre poussa un cri, puis l'attrapa par une épaule et tenta de l'immobiliser avec une prise de lutte. Ils roulèrent tous les deux sur le sol. Mark sentit une arête métallique s'enfoncer dans son dos tandis que le pilote l'écrasait, l'avant-bras en appui contre sa trachée pour lui couper la respiration.

— Tu as mal choisi ton jour pour me faire suer, grogna le pilote d'un ton féroce. J'étais déjà assez énervé sans qu'on vienne en plus me faucher mon appareil. Je crois que je vais passer ma mauvaise humeur sur toi, mon gars. En faisant durer le plaisir. Tu comprends ?

Il relâcha un peu la pression de son bras et Mark en profita pour se remplir les poumons. Le pilote s'assit sur lui, pesant de tout son poids sur son estomac, et lui décocha un grand coup de poing dans la mâchoire. Puis un deuxième. Mark crut sentir un os craquer. Il ferma les yeux, refoulant la rage qui montait en lui et menaçait de l'emporter. Combien de coups allait-il encore devoir encaisser aujourd'hui ?

— On ne va pas laisser cette trappe se refermer pour de bon, dit l'homme, visiblement convaincu d'avoir déjà gagné.

Il se releva en souplesse, s'approcha du boîtier de commande et pressa un bouton. La mécanique s'enraya avec un choc sourd, on entendit un grincement, puis la trappe repartit dans l'autre sens. Mark put constater qu'il y avait de plus en plus de lumière dans la grotte. La plate-forme d'atterrissage avait sans doute achevé sa rotation et entamé sa descente. D'ici à quelques minutes, la meute entière des partisans de Bruce serait là et se ruerait sur l'appareil.

S'obligeant à demeurer immobile, Mark attendit. La fureur continuait à bouillonner en lui.

Le pilote l'attrapa par les chevilles et le tira vers le fond de la soule.

— Allez, amène-toi. Ne reste pas dans le chemin. Je vais t'installer bien confortablement, tu vas voir...

Tout à coup, Mark passa à l'action. Il détendit les jambes avec un grand

cri et réussit à s'arracher aux mains du pilote. L'homme se cogna contre la cloison. Mark se releva d'un bond. Il se jeta sur le pilote et lui enfonça son épaule dans le ventre. L'autre se plia en deux, se cramponna à son dos et ils roulèrent au sol tous les deux, en jouant des poings et des jambes.

Mark effectua une roulade arrière et se débarrassa de son adversaire. Il se releva sur sa lancée et courut jusqu'au boîtier de commande, réalisant avec horreur que la trappe était déjà bien rouverte. Leurs poursuivants risquaient d'y faire irruption d'un instant à l'autre.

Il écrasa le bouton de fermeture et le mécanisme s'arrêta en crissant, puis repartit en sens inverse. Alors que Mark se retournait, le pilote fondit sur lui.

Ils luttèrent un moment, se rouant de coups de poing et de coups de pied. Mark était à bout de forces, mort de faim et de fatigue, mais l'adrénaline lui permettait de tenir. Il se représenta Trina aux mains des cinglés autour de leur feu de camp. Leur état mental n'avait pas dû s'arranger avec le temps, surtout après l'incendie de forêt. Il fallait qu'il vive pour retrouver son amie. Il ne pouvait pas laisser cet homme lui barrer la route. La boule de rage flamboyante qui brûlait de plus en plus fort dans sa poitrine finit par exploser.

Il se cabra avec une force qu'il ignorait posséder et projeta son adversaire à terre. Il lui sauta dessus avant que l'autre puisse se relever, le plaqua sur le dos et se mit à le cogner. Dur. Il y eut du sang. Des bruits affreux d'os qui se brisaient. Mark se sentait déconnecté de son propre corps, sa vision se troublait, des points lumineux dansaient devant ses yeux, il tremblait de la tête aux pieds et avait l'impression que son sang bouillait dans ses veines.

Il avait vaguement conscience que la rampe remontait. Il entrevit de l'autre côté des gens qui hurlaient et vociféraient, prêts à s'élancer à l'assaut du berg.

Baissant les yeux, il s'étonna de se voir traîner son adversaire au bord de la trappe, de lui passer la tête et les épaules dans l'ouverture. L'autre tenta de se dégager, mais Mark le retint. Il le cogna de plus belle. Quelque chose avait changé en lui. Toutes ses pensées étaient désormais focalisées sur son adversaire et l'envie de le faire payer.

La trappe se refermait sur le torse du pilote. Les hurlements de l'homme glacèrent Mark jusqu'aux os, l'arrachant à la colère qui l'aveuglait. Soudain, il se rendit compte de ce qu'il faisait : il était en train de torturer un homme. Cela lui fit horreur.

Il essaya de pousser le pilote au-dehors, sans y parvenir. Il s'arc-bouta contre le montant de la trappe, leva les deux pieds et poussa l'homme de toutes ses forces. Le malheureux disparut de l'autre côté et la trappe acheva de se refermer avec un bruit sourd.

Un silence lugubre emplît la soute brusquement plongée dans le noir. Il fut interrompu quelques secondes plus tard par un bruit de moteur : le berg se déplaçait sur les rails, en route vers le puits central.

Les yeux de Mark s'habituerent à l'obscurité, et il gagna la cloison à quatre pattes pour s'y adosser.

Il n'aimait pas ce qu'il sentait au fond de lui.

Il prit ses genoux entre ses bras et y enfouit la tête. Il ne comprenait pas ce qui venait de lui arriver. Ces points lumineux, cette explosion de rage. Pendant un instant, il ne s'était plus contrôlé du tout. Il avait voulu massacrer cet homme.

À croire qu'il avait perdu la...

Il leva les yeux en réalisant la vérité. Il avait perdu la raison. Complètement. Et le fait qu'il se sente mieux désormais n'y changeait rien. Il se frotta les épaules. Il grelottait.

Le virus. La maladie. Cette chose qui attaquait le cerveau, d'après Anton.

Il l'avait. Son instinct le lui criait. Pas étonnant qu'il ait tellement mal à la tête.

Il avait la Braise.

Un calme surprenant s'empara de lui.

Après tout, il s'y attendait, non ? Il avait déjà admis le fait que leurs chances de ne pas contracter la maladie étaient quasi nulles. Trina l'avait sans doute. Alec et Lana aussi. La raison pour laquelle Deedee semblait immunisée, alors qu'elle avait été touchée par une fléchette deux mois plus tôt, le dépassait.

Comme l'avait dit Bruce, personne ne répandrait un virus sans posséder le moyen de s'en protéger. Il devait exister un antidote. Sans quoi ça n'aurait aucun sens.

Donc, peut-être subsistait-il encore un mince espoir. Peut-être.

Il avait si souvent affronté la mort au cours de l'année écoulée. Il commençait à avoir l'habitude. Il ne lui restait plus qu'à se concentrer sur la prochaine étape : retrouver Trina. Ne serait-ce que pour mourir auprès d'elle.

L'arrêt brutal du berg le fit sursauter. Il entendit des grincements et des craquements de rouages et de poulies. La plate-forme remontait enfin vers la surface. Le berg s'anima : des lumières s'allumèrent au plafond, les moteurs se mirent à gronder.

Plus excité qu'il ne l'aurait cru, Mark courut vers la porte de la soute. Si Alec comptait vraiment piloter cet engin, il voulait le voir de ses yeux.

*

Alec n'avait jamais paru aussi à l'aise qu'installé dans ce cockpit. Ses mains volaient sur les commandes, à presser des boutons, basculer des interrupteurs, régler des manettes.

— Qu'est-ce qui t'a pris si longtemps ? demanda-t-il, sans même lever les yeux vers Mark.

— J'ai eu des petits soucis. (Mark n'avait aucune envie d'en parler pour l'instant.) Tu vas pouvoir faire décoller ce truc ?

— Mais oui. Le plein est fait, et tous les voyants sont au vert. (Il indiqua le pare-brise devant lui. Mark vit apparaître la cime des arbres.) Par contre, on a intérêt à se grouiller avant que les autres cinglés ne nous tombent dessus.

En se penchant, Mark put apercevoir un certain nombre des partisans de

Bruce rassemblés au bord de la plate-forme d'atterrissage. Ils semblaient quelque peu déstabilisés, pointaient le doigt dans différentes directions, manifestement hésitants quant à la suite des opérations. Mais quelques-uns se trouvaient tout près de l'appareil, occupés à manigancer quelque chose que Mark ne pouvait pas voir de là où il se tenait. Une idée inquiétante lui vint soudain.

— Dis donc, et la trappe ? Tu as bien réussi à l'ouvrir de l'extérieur, non ?

— T'inquiète, j'ai verrouillé cette fonction. C'est même la première chose que j'ai faite, lui assura Alec. On va décoller dans une minute. Je te conseille de poser ton petit cul maigrichon dans un siège et de boucler ta ceinture.

— D'accord.

Mark voulut tout de même jeter un dernier coup d'œil à l'extérieur. Il contourna Alec et se pencha de l'autre côté. De là, on voyait un peu mieux la paroi grise du canyon. Il balayait du regard les murailles granitiques quand il perçut un mouvement fugace à la limite de son champ visuel. Il se figea. La tête d'un énorme marteau tombait sur le pare-brise. Elle s'abattit dessus avec un craquement sinistre, étoilant le verre. Quelqu'un avait escaladé le berg.

Mark s'écarta d'un bond tandis qu'Alec lâchait une exclamation de surprise.

— Fais-nous décoller en vitesse ! s'écria Mark.

— Que crois-tu que j'essaie de faire ?

Alec accéléra encore la manœuvre, focalisé sur les commandes du panneau central, le doigt suspendu au-dessus d'un bouton vert à l'écran.

Mark se retourna à temps pour voir le marteau frapper de nouveau et traverser cette fois le pare-brise en projetant des bouts de verre partout sur les commandes. Le marteau lui-même suivit, rebondit sur un panneau et atterrit sur le plancher. Puis le visage d'un homme apparut dans l'ouverture.

— Débarrasse-moi de ce type ! s'écria Alec.

En même temps, il pressa le bouton vert et le berg décolla dans un grondement de tuyères pareil aux rugissements d'une meute de lions.

Mark se pencha pour ramasser le marteau. À l'instant précis où ses doigts se refermaient sur le manche, il sentit une main l'empoigner par les cheveux et tirer violemment. Un hurlement inhumain s'échappa de sa bouche ; il lâcha l'outil pour frapper à coups de poing la main qui l'avait saisi. Mais l'homme tint bon ; il glissa même son deuxième bras autour du cou de Mark pour l'attirer contre lui.

Mark se retrouva bientôt dehors jusqu'à la taille, dans l'air brûlant du matin. Il se retint au cadre pour ne pas tomber. Il ne voyait plus que la cime des arbres et le ciel bleu, et il réalisa avec horreur que l'homme était littéralement pendu à son cou. Pour la deuxième fois de la journée, Mark ne parvenait plus à respirer.

Il aperçut brièvement Alec qui le fixait à travers le pare-brise, les yeux

écarquillés. Le vieux soldat se leva de son siège, laissant l'appareil en vol stationnaire à quelques mètres au-dessus du sol, et Mark sentit qu'il lui attrapait les jambes, ce qui ne fit qu'exacerber la douleur dans son cou. Un jappement étranglé s'échappa de sa gorge.

Alec le tirait à l'intérieur. L'homme le tirait vers le bas. Il avait l'impression que sa tête allait sauter comme un bouchon de champagne. Puis il réalisa que maintenant qu'Alec le tenait, il pouvait lâcher l'encadrement de la fenêtre ; il se mit à cogner et à griffer les bras de son adversaire. Il voyait le monde à l'envers, avec le sol de la vallée en guise de ciel.

Soudain, il se sentit glisser au-dehors d'une dizaine de centimètres. Une bouffée de terreur pure le traversa comme une décharge électrique avant que sa glissade soit stoppée encore une fois. Une forme sombre passa dans son champ de vision. Une masse noire suivie d'un manche brun clair. Le marteau. Il y eut un choc sourd et un hurlement. Alec avait lancé l'outil à la figure de l'homme.

L'agresseur de Mark lâcha prise et bascula dans le vide. Mark ouvrit grande la bouche pour se remplir les poumons.

Alec le remonta avec précaution par la fenêtre avant de le déposer sur le plancher. Pantelant, Mark palpa son cou endolori.

Le vieux soldat l'examina avec attention. Puis, concluant sans doute que Mark allait s'en sortir, il retourna à ses commandes et fit bondir le berg en plein ciel.

L'estomac de Mark ne supportait pas très bien les brusques évolutions de l'appareil. Dès qu'ils eurent émergé du canyon, Alec les lança droit devant eux à pleine puissance. Mark fut pris de nausées ; il se traîna jusqu'aux toilettes et vomit. Sa gorge le brûlait comme s'il avait avalé des produits corrosifs.

Il resta assis là un moment, jusqu'à ce qu'il se sente en état de retourner dans le cockpit.

— De la bouffe ! coassa-t-il. S'il te plaît, dis-moi qu'on a de la bouffe.

— Et de l'eau ? suggéra Alec. Ce serait bien aussi, non ?

Mark acquiesça de la tête.

— Laisse-moi d'abord atterrir quelque part. Je pourrais nous mettre en vol stationnaire, mais je ne veux pas gaspiller le carburant. On risque d'en avoir besoin. En tout cas, je te parie qu'on trouvera de quoi casser une petite graine dans ce coucou. Et ensuite, on partira à la recherche de nos amis les joyeux campeurs.

— S'il te plaît, oui, marmonna Mark.

Ses paupières se fermaient, et pas en raison de la fatigue. Il était au bord de l'hypoglycémie. Il avait l'impression que son dernier repas remontait à une semaine. Et la soif... Il avait la bouche sèche comme du vieux carton.

— Tu en as vu des vertes et des pas mûres, compatit Alec. Donne-moi juste une minute.

*

Mark s'assit sur le plancher et ferma les yeux.

Il ne perdit pas connaissance. Mais le monde lui paraissait lointain, comme s'il s'agissait d'une pièce à laquelle il assistait au dernier rang. Avec une couverture sur la tête : les sons lui parvenaient comme étouffés.

Le berg finit par ralentir, se posa avec une secousse, et le silence revint. Pendant un long moment, Mark fut convaincu qu'il allait succomber au sommeil. Et refaire ses cauchemars. Il résista de son mieux ; il ne voulait pas revivre le passé pour l'instant. Des bruits de pas s'approchèrent. Il entendit la voix d'Alec :

— Tiens, fiston. Ça ressemble à des rations militaires, mais ça se mange et c'est plein de vitamines. Ça va te requinquer. Je nous ai posés dans un quartier abandonné entre le bunker et le centre d'Asheville. On dirait que tous les cinglés ont fui l'incendie en direction du sud.

Mark ouvrit les yeux. Ses paupières étaient si lourdes qu'il fut tenté de les soulever avec ses doigts. Le visage d'Alec lui apparut d'abord brouillé, avant de se préciser. Il lui présentait une assiette en aluminium contenant des morceaux de... quelque chose. Peu importait quoi, Mark s'en fichait. Il attrapa trois morceaux et les fourra dans sa bouche. Tendres, savoureux, avec un goût de bœuf salé. Mais quand vint le moment d'avaler, il fut incapable de déglutir.

— De l'..., commença-t-il.

Interrompu par une quinte de toux, il recracha tout à la figure d'Alec.

Son ami s'essuya le visage.

— Charmant. Merci beaucoup.

— De l'eau, coassa Mark.

— Oui, je sais. Tiens.

Il lui tendit une gourde clapotante.

Mark s'assit avec une grimace de douleur – il avait mal partout.

— Doucement, le prévint Alec. Ne bois pas trop vite, ou tu vas te rendre malade.

— D'accord.

Mark saisit la gourde, attendit que ses mains cessent de trembler, puis porta le goulot à ses lèvres. Une eau fraîche et délicieuse lui coula dans le gosier. Il s'appliqua à l'avaler sans en perdre une goutte. Puis il prit une autre gorgée.

— Ça suffit, lui dit Alec. Mange un peu de cette bonne viande que je t'ai rapportée du mess.

Mark s'exécuta. Il trouva le bœuf encore meilleur. Plus tendre, plus salé. Et cette fois il réussit à l'avaler, même s'il n'avait jamais eu aussi mal à la gorge de toute sa vie. Il sentit que ses forces lui revenaient peu à peu. Sa migraine s'atténuait. Surtout, ses nausées l'avaient quitté.

Il se sentait juste assez bien pour avoir envie de dormir.

— J'ai l'impression que la lumière commence à se rallumer dans les étages, observa Alec d'un ton appréciateur. (Il s'assit à côté de Mark, dos à la cloison, et prit quelques bouchées de nourriture.) Pas dégueulasse, hein ?

— On ne parle pas la bouche pleine, lui dit Mark avec une ébauche de sourire. C'est malpoli.

— Je sais, admit Alec. (Il s'empiffra encore plus, mastiquant la bouche grande ouverte pour être sûr que Mark ne rate rien du spectacle.) C'est dingue qu'il faille encore me le rappeler, non ? À croire que je n'ai jamais eu de maman.

Mark éclata de rire. Un rire franc, sincère, qui lui déchira la poitrine et la gorge. Il se mit à tousser. Quand il eut repris son souffle, il demanda :

— Où as-tu dit qu'on était, déjà ?

Et il se remit à manger.

— Eh bien, la base du berg se trouve juste à l'ouest d'Asheville, expliqua Alec. Alors je nous ai conduits un peu à l'est ; il y a de beaux quartiers à flanc de colline. J'ai repéré du mouvement à quelques kilomètres au sud, il pourrait s'agir de nos petits copains amateurs de feux de camp. C'est plus tranquille ici.

Il s'interrompit, le temps de prendre une bouchée.

— On est garés dans un cul-de-sac, l'une des plus jolies rues que j'aie jamais vues. Enfin, avant qu'elle soit cuite et recuite par le soleil, évidemment. Il y avait du beau linge dans la banlieue d'Asheville, tu sais ? Malheureusement, la plupart de ces maisons sont à moitié en ruine maintenant.

— Mais... les filles ?

Alec le coupa d'un geste.

— Je sais. Dès qu'on aura récupéré des forces et dormi quelques heures, on ira les chercher.

Mark ne voulait pas perdre une seconde de plus, mais il savait qu'Alec avait raison. Ils avaient besoin de repos.

— Aucune trace de... quoi que ce soit ?

— Je crois avoir reconnu plusieurs personnes en survolant les quartiers plus au sud. Je suis prêt à parier que c'étaient des types du village de Deedee. On n'aura qu'à vérifier si Lana et les autres sont avec eux, comme Bruce l'a laissé entendre.

Mark ferma les yeux une seconde, ne sachant pas trop s'il fallait l'espérer.

Ils mangèrent et burent encore un peu. Mark était curieux de découvrir le quartier, mais il était trop las pour se lever et se pencher à la fenêtre. Et puis, il avait eu son compte de vieilles habitations dévastées.

— Tu es sûr qu'on ne risque rien, ici ? Au cas où tu l'aurais oublié, je te rappelle qu'on nous a fracassé le pare-brise à coups de marteau.

— Personne n'est encore venu pour l'instant. On va devoir rester vigilants, c'est certain. Et prier pour que personne ne remarque la vitre cassée pendant qu'on sera à la recherche des filles.

L'évocation de l'homme au marteau retourna l'estomac de Mark. Elle lui rappelait le moment de folie durant lequel il avait tué le pilote en l'écrasant dans la fente de la trappe.

Alec s'aperçut que quelque chose ne tournait pas rond.

— Je sais bien que tu n'étais pas en train de boire du thé et de grignoter des biscuits quand je t'ai laissé dans la soute, tout à l'heure. Tu veux me raconter ce qui s'est passé ?

Mark lui jeta un regard gêné.

— Pendant quelques minutes, j'ai complètement perdu la boule. Je me suis comporté de manière bizarre. Sadique.

— Ça ne veut rien dire, ça, fiston. J'ai souvent vu des braves gars se changer en fauves sanguinaires sur le champ de bataille, sans avoir besoin d'un virus pour ça. Ça ne veut pas dire que... tu l'as. On fait parfois de drôles de trucs pour survivre. Tu le constates tous les jours depuis un an.

Mark ne se sentait guère réconforté.

— Non, là, c'était... différent. J'ai jubilé rien qu'à regarder un type se faire broyer à mort.

— Vraiment ? (Alec le dévisagea un long moment. Mark n'avait aucune idée de ce qui pouvait lui passer par la tête.) Il fera noir dans une heure ou deux. Il est trop tard pour partir en reconnaissance. On va plutôt s'offrir une bonne nuit de sommeil.

Mark acquiesça de la tête, troublé. Il se demandait s'il n'aurait pas mieux fait de se taire. Il s'allongea avec un bâillement ; il allait examiner tout ça tranquillement.

Mais son estomac lourd et sa fatigue le firent bientôt sombrer dans le sommeil.

Et, naturellement, les cauchemars ne se firent pas attendre.

Mark se trouve dans une salle de conférences du Lincoln Building, roulé en boule sous la table gigantesque autour de laquelle des gens importants devaient se rassembler, avant, pour discuter de choses importantes. Il a l'estomac barbouillé par les semaines de malbouffe et de cannettes de soda récupérées dans les distributeurs de l'immeuble.

Le Lincoln Building est un endroit abominable. Il y fait plus chaud qu'en enfer. Et l'on sent partout l'odeur écœurante, suffocante, des corps en décomposition : les premières victimes de la chaleur et des radiations. Il y en a beaucoup. Mark et ses nouveaux amis ont nettoyé tout le quinzième étage, mais la puanteur est restée. C'est une chose à laquelle on ne s'habitue jamais vraiment. Et bien sûr, il n'y a rien à faire. L'ennui s'est installé comme un cancer dans le bâtiment, rongant leur équilibre mental. Sans parler de la menace des radiations à l'extérieur. Alec se demande si elles ne diminueraient pas enfin. Ils se tiennent tout de même autant que possible à l'écart des fenêtres.

Il y a cependant une chose que Mark ne regrette pas : Trina et lui se sont rapprochés. Beaucoup. Il sourit comme un idiot. Heureusement que personne ne peut le voir.

La porte s'ouvre et se referme ; il entend des bruits de pas. Une cannette roule sur la moquette et quelqu'un lâche un juron étouffé.

— Hé, murmure ce quelqu'un. (Mark croit reconnaître la voix de Baxter.) Tu es réveillé, là-dessous ?

— Oui, répond Mark d'une voix pâteuse. Et si ce n'était pas le cas, je le serais, maintenant. On ne peut pas dire que tu sois très discret.

— Désolé. On m'a envoyé te chercher ; il y a un bateau qui s'amène sur Broadway, droit vers nous. Viens jeter un coup d'œil.

Mark ne pensait pas entendre ces mots un jour : un bateau, sur l'une des avenues les plus célèbres du monde ! Mais Manhattan s'est changé en un marécage dont un soleil féroce fait miroiter la surface de reflets aussi spectaculaires qu'éblouissants. Comme s'ils avaient deux ciels, un dessus et l'autre dessous.

— Tu es sérieux ? demande Mark, abasourdi.

Il essaie de ne pas trop s'emballer à la perspective d'un sauvetage

imminent.

— J'ai l'air de rigoler ? Allez, viens.

— J'imagine que les radiations ont vraiment diminué, alors, dit Mark. À moins que ton bateau ne soit piloté par des zombies.

Il s'extirpe de sous la table. Il se lève, s'étire, bâille un coup ; il prend tout son temps pour agacer Baxter. Mais sa curiosité finit par l'emporter.

Ils sortent dans le couloir, où une bouffée d'air chaud et malodorant les assaille. Mark s'étrangle et doit se retenir de vomir.

— Où sont Alec et Lana ? interroge-t-il.

Il se doute bien que ce sont eux qui ont repéré le bateau et qu'ils sont en train de l'observer en ce moment.

— Descendus au cinquième. L'odeur est mille fois plus forte, mais c'est au niveau de l'eau. Ça empeste la marée *et* le cadavre. J'espère que tu ne viens pas de manger.

Mark hausse les épaules. Il n'a pas envie de penser à la nourriture. Il n'aurait pas cru ça possible, mais il en a plus qu'assez des chips et des barres chocolatées.

Ils gagnent tous les deux l'escalier central et entament la descente jusqu'au cinquième. L'excitation fait oublier à Mark la puanteur croissante. Il y a du sang sur les marches. Un morceau de chair auquel pendent quelques cheveux est resté accroché à la rambarde. Mark préfère ne pas imaginer la panique qui a dû se propager dans l'immeuble au déclenchement des éruptions solaires, ni les horreurs qui ont suivi. Heureusement pour eux, il n'y avait plus aucun survivant à leur arrivée.

Parvenus au palier du cinquième, ils retrouvent Trina qui les attendait sur le seuil.

— Grouillez-vous ! leur dit-elle avec un signe de tête pour leur intimer de la suivre.

Elle s'éloigne au petit trot dans un couloir qui mène aux baies vitrées.

— C'est un yacht, leur lance-t-elle. Sûrement un navire de luxe avant les éruptions solaires. Maintenant, il a l'air d'avoir cent ans. Je ne sais pas comment il arrive encore à flotter.

— Vous avez vu du monde à bord ? demande Mark.

— Non. Ils se cachent à l'intérieur. Dans le... cockpit, la passerelle, ou je ne sais quoi.

Apparemment, elle ne s'y connaît pas plus que Mark en matière de bateaux.

Au bout du couloir, ils aperçoivent Alec et Lana plantés au bord des baies vitrées en miettes, à trente centimètres au-dessus du niveau de la mer. Darnell, Misty et le Crapaud sont assis à côté, les yeux écarquillés. Mark entend le ronron crachotant d'un moteur qui a connu des jours meilleurs. Puis le bateau apparaît au détour d'un immeuble, l'arrière très bas sur l'eau. C'est un vieux yacht de dix mètres de long sur cinq de large. On a tenté de colmater sa coque crevée avec du ruban adhésif et des panneaux de contreplaqué. Son

pare-brise fumé, fissuré en plusieurs endroits, semble les fixer comme un œil inquiétant.

— Ils savent qu'on est là ? demande Mark. (Il veut croire que ces gens sont venus les secourir. Ou au moins leur apporter à manger et à boire.) Vous les avez appelés ?

— Non, répond d'un ton sec Alec. Ils inspectent tous les immeubles. Des pillards, sûrement. Mais ils nous ont vus, maintenant.

— J'espère qu'ils viennent en amis, murmure Trina, comme si elle craignait que les inconnus ne l'entendent.

— Si ces gars-là sont amicaux, je veux bien devenir moine, rétorque Alec d'une voix sinistre. Restez sur vos gardes, jeunes gens. Et faites comme moi.

Le bateau est tout près maintenant ; le bruit de son moteur emplit l'air, accompagné d'effluves d'essence. Mark distingue deux silhouettes aux cheveux courts derrière la vitre fumée.

Le bateau coupe son moteur et pivote lentement de manière à venir se ranger le long de l'immeuble. Alec et Lana font un pas en arrière, et Mark s'aperçoit que Darnell, Misty et le Crapaud ont battu en retraite contre le mur du fond. Trina, Baxter et Mark restent en petit groupe, crispés.

Un homme sort sur le pont par une écoutille. Il tient à deux mains un fusil impressionnant, qu'il braque sur les spectateurs à l'intérieur du Lincoln Building. Ses cheveux gras plaqués sur son crâne, sa barbe hirsute – le genre qui évoque un gros champignon collé au cou – et ses lunettes noires lui donnent un air patibulaire. Il a la peau sale, brûlée par le soleil, et porte des haillons.

L'autre personne apparaît, et Mark découvre avec surprise qu'il s'agit d'une femme au crâne rasé. Elle s'occupe d'amarrer le bateau au mur de l'immeuble tandis que son partenaire s'approche de la baie cassée où l'attendent Alec et Lana.

— Je veux voir toutes vos mains, déclare l'homme en braquant son arme sur chacun d'eux tour à tour. Deux par personne, bien haut. Allez, hop !

Ils s'exécutent tous, sauf Alec. Mark espère qu'il ne va pas tenter quelque chose de stupide qui les ferait tous tuer.

— Tu crois que je bluffe ? dit l'inconnu d'une voix rauque. Obéis, ou je te crève.

Alec lève lentement les mains.

L'homme au fusil ne semble pas satisfait. Il respire un peu trop fort, les yeux fixés sur Alec à travers ses lunettes noires. Puis il pointe son arme sur Baxter et lâche trois coups rapprochés. Les détonations font trembler l'air. Mark recule avant de heurter la cloison d'un bureau. Les balles ont déchiqueté le torse de Baxter, pulvérisant une brume rouge autour de lui. Le gamin s'écroule comme une masse. Il n'a même pas crié ; il est déjà mort. Son torse est réduit à l'état de pulpe sanglante.

L'homme inspire un grand coup.

— Maintenant, j'espère que vous m'écoutez.

Mark s'agita dans son sommeil et faillit se réveiller. Il avait toujours apprécié Baxter, son naturel débrouillard et sa désinvolture. Le voir subir un sort pareil...

C'était une chose qu'il n'oublierait probablement jamais. De tous les souvenirs qui revenaient hanter ses cauchemars, c'était le plus fréquent. Et Mark aurait voulu se réveiller, laisser cette scène derrière lui au lieu de revivre encore une fois la folie qui s'était ensuivie.

Mais son corps avait trop besoin de repos pour lui autoriser cette porte de sortie. Le sommeil le ramena dans ses filets, sans la moindre intention de reconforter son esprit tourmenté.

*

C'est l'un de ces instants où le cerveau a besoin de quelques secondes pour assimiler ce qui se passe ; le choc bloque temporairement son fonctionnement. Mark est assis contre la cloison. Trina a les mains croisées sur la poitrine et se met soudain à hurler. Misty et le Crapaud se serrent l'un contre l'autre, terrifiés. Alec et Lana se tiennent bien droit, les mains levées. Mais Mark lit la tension dans leurs muscles.

— Ta gueule ! rugit l'homme au fusil. (Trina obéit ; son hurlement s'interrompt net.) Si j'entends encore un seul cri de ce genre, je descends celui ou celle qui le pousse. C'est bien compris ?

Trina tremble, les deux mains plaquées sur la bouche. Elle parvient à hocher la tête, sans détacher les yeux du corps inerte et sanguinolent de Baxter. Mark s'interdit de contempler le pauvre garçon. Il fixe son meurtrier, d'un regard brûlant de haine.

— C'est fait, boss, annonce la femme à bord du bateau.

Elle se redresse en s'essuyant les mains sur son pantalon crasseux. Elle a amarré le bateau à quelque chose – Mark voit un bout de la corde – sans prêter attention au crime que son partenaire vient de commettre. À moins qu'elle n'y soit habituée.

— Et maintenant ?

— Va chercher ton flingue, idiot, répond l'homme. Il faut que je te dise

quand aller pisser, aussi ?

Le plus triste, pour Mark, c'est que l'objet de son dédain réagit par un hochement de tête et des excuses. Puis la femme disparaît un instant dans le bateau et en ressort avec un deuxième fusil à la main. Elle se poste à côté de son partenaire et braque l'arme sur Mark, puis sur chacun de ses amis.

— Voilà comment on va procéder, explique l'homme. Si vous avez envie de vivre, il vous suffit d'obéir. C'est pas compliqué. On cherche de l'essence et de la nourriture. À mon avis, vous avez les deux, sinon vous seriez transformés en squelettes ambulants. Et un immeuble de cette taille a forcément des générateurs. Apportez-nous ce qu'on vous demande et on s'en ira. Vous pourrez même garder un peu de bouffe pour vous. Vous voyez qu'on n'est pas des chiens. On veut simplement notre part.

— Quelle générosité ! commente Alec à voix basse.

Mark bondit sur ses pieds alors que l'homme lève son arme et la pointe en plein sur le visage du vieux soldat.

— Non ! Arrêtez !

L'inconnu fait pivoter son fusil vers Mark, lequel lève les mains en l'air et recule contre la cloison du bureau.

— S'il vous plaît ! Arrêtez ! On fera tout ce que vous voulez !

— Oui, mon gars, j'en suis sûr. Et maintenant, au boulot ! Tout le monde. C'est le moment de partir à la chasse au trésor.

Il agite son arme pour les encourager à bouger.

— Attention à ne pas marcher sur votre copain, prévient la femme.

— Ta gueule ! explose son partenaire. Ma parole ! Tu deviens de plus en plus conne chaque jour.

— Désolée, boss.

Elle baisse la tête craintivement, comme une petite souris. Malgré son pouls qui bat à cent à l'heure, Mark ne peut s'empêcher d'être navré pour elle.

L'homme reporte son attention sur eux.

— Allez, montrez-nous vos réserves. On ne va pas y passer la journée.

Mark s'attend à moitié à voir Alec tenter quelque chose, mais l'autre s'éloigne docilement en direction de l'escalier. En passant devant Mark, il lui adresse un clin d'œil. Mark ne sait pas s'il doit s'inquiéter ou se sentir rassuré.

Ils gagnent l'escalier et commencent à grimper. Le Boss – c'est comme ça que Mark pense à lui désormais – leur enfonce son canon dans les reins au passage, histoire de s'assurer qu'ils n'oublient pas qui tient le fusil.

— Rappelle-toi ce que j'ai fait à ton copain, murmure-t-il à Mark quand vient son tour.

Mark continue à monter, marche après marche.

*

Ils consacrent les deux heures suivantes à fouiller le Lincoln Building de haut en bas, à la recherche de nourriture et d'essence. Mark est trempé de

sueur, tous ses muscles lui font mal à force de transporter les bidons de secours depuis la réserve du trentième étage jusqu'au bateau. Ils écument les distributeurs de friandises et de boissons disséminés dans les halls et les salles de détente.

Il règne une chaleur d'étuve à l'intérieur du yacht, ce qui renforce encore la puanteur. Tout en déchargeant sa cargaison, Mark se demande si le Boss et sa partenaire se donnent la peine de se tremper à l'occasion dans les eaux tièdes qui les entourent. Ils vivent littéralement dans une baignoire – si crasseuse soit-elle –, et pourtant, ils n'ont pas l'air de se laver beaucoup. À chaque voyage, Mark est un peu plus dégoûté. Il s'interroge également sur le silence d'Alec, qui travaille dur sans manifester le moindre signe de révolte.

Ils ont presque rempli le bateau jusqu'à la gueule quand ils se retrouvent tous au douzième étage pour une dernière inspection de la moitié inférieure de l'immeuble. Le Boss leur annonce qu'ils peuvent garder ce qui reste au-dessus.

L'homme, qui n'a pas lâché son fusil, se tient près des fenêtres. La lumière orange du soleil couchant colore les vitres derrière lui. Sa partenaire est à côté de lui, toujours aussi inexpressive. Trina ramasse les derniers sachets de chips et de barres chocolatées dans les entrailles d'un distributeur. Les autres attendent qu'elle ait fini. Il n'y a plus grand-chose à faire maintenant. L'immeuble est quasi vide, et ils sont probablement comme Mark en train de compter les secondes jusqu'au départ de leurs visiteurs. En espérant qu'ils ne tueront personne d'autre.

Alec s'approche du Boss, les mains écartées en une attitude conciliante.

— Attention, l'avertit l'autre. Maintenant que vous avez fini le boulot, je n'aurais rien contre une nouvelle séance de tir aux pipes. Même à bout portant.

— Oui, on a fini le boulot, grommelle Alec. On n'est pas idiots. On voulait d'abord charger le bateau. Tu sais, avant de...

— Avant quoi ?

Le Boss sent les ennuis venir. Ses bras se raidissent ; Mark voit son doigt se crisper sur la détente.

— Avant ça.

Alec passe brusquement à l'action. Son bras jaillit et fait sauter l'arme des mains du Boss. Le fusil lâche un coup en tournoyant, avant de rebondir sur le sol. La partenaire du Boss fait volte-face et s'enfuit à toutes jambes dans le couloir le long des baies vitrées. Qui aurait cru qu'elle pouvait être aussi rapide ? Lana se rue à sa poursuite, bien que la femme soit armée. Alec se jette de tout son poids contre le Boss, qu'il colle contre la baie vitrée.

Tout se déroule trop vite. Un craquement emplit la pièce tandis que le verre s'étoile au point d'impact. Puis la vitre explose, projetant des fragments partout tandis qu'Alec repousse le Boss et tente de reprendre son équilibre. Ils basculent tous les deux, comme au ralenti, au-dessus des eaux sales en contrebas. Mark s'élance, glisse au sol pour caler ses pieds contre les

montants de la fenêtre. Il saisit au vol un bras d'Alec, le serre fort, mais soudain il se retrouve au bord du vide, sur le point de tomber à la suite d'Alec et du Boss.

Quelqu'un le retient par-derrière, nouant ses bras autour de son torse. Mark se cramponne à Alec de toutes ses forces. Son regard plonge dans l'eau. Le Boss fait une chute vertigineuse, agitant les bras et les jambes en hurlant. Mark a la sensation que ses épaules sont sur le point de se déboîter, mais Alec se retourne sans perdre une seconde, agrippe de sa main libre le bas de la fenêtre et se hisse à l'intérieur, pendant que celui qui retient Mark – c'est le Crapaud – le traîne à l'abri.

Les voici en sécurité tous les trois. Lana revient au pas de course.

— Elle s'est taillée, annonce-t-elle. Elle doit se planquer quelque part.

— Tirons-nous d'ici, dit Alec, déjà en mouvement. (Mark et les autres lui emboîtent le pas.) Tout a fonctionné comme sur des roulettes. Le bateau est plein, on n'a plus qu'à mettre les voiles. On va enfin pouvoir quitter cette ville.

Ils descendent l'escalier quatre à quatre. Mark est en sueur, épuisé, nerveux à l'idée de ce qui les attend : abandonner cet endroit qui est devenu leur refuge à la suite des éruptions solaires, partir à l'aventure vers l'inconnu le plus complet. Il ne sait pas ce qui l'emporte chez lui, de l'excitation ou de la peur.

Ils arrivent au cinquième, piquent un sprint dans le couloir, enjambent la fenêtre brisée et embarquent sur le yacht.

— Largue les amarres ! crie Alec à Mark.

Lana et lui descendent dans la cabine. Darnell, le Crapaud, Misty et Trina trouvent un endroit où s'asseoir sur le pont, l'air un peu perdus. Mark peine à dénouer la corde avec laquelle la femme a attaché le bateau. Il finit par y parvenir à l'instant où le moteur démarre, et le bateau s'écarte du Lincoln Building. Mark s'assied à l'arrière. Il se tortille sur la banquette pour voir s'éloigner le gratte-ciel, sur les baies duquel les derniers feux du couchant jettent des reflets ambrés.

Soudain, le Boss jaillit de l'eau comme un dauphin enragé et pose les deux bras sur la plage arrière. Il attrape un crochet et se hisse à bord, ruisselant. Un gros hématome violacé lui mange la moitié du visage, l'autre est rouge de colère. Ses yeux flamboient.

— Je vais vous faire la peau, gronde-t-il. Je vais tous vous crever un par un !

Le bateau prend de la vitesse. Mark sent quelque chose exploser en lui : il n'est pas question qu'il laisse ce rebut de l'humanité ruiner leurs chances de s'échapper. Agrippé à la banquette, il arme le pied et en décoche un bon coup dans l'épaule du Boss. Ce dernier ne bronche pas. Mark lui allonge un deuxième coup. Puis un autre. Il fait mouche à chaque fois. Le Boss commence à glisser.

— Lâche... ça ! s'écrie Mark en lui broyant l'épaule.

— Vous crever..., grogne le Boss.

Mais on dirait que ses forces l'abandonnent.

Mark pousse un grand rugissement, puis met tout son poids dans une dernière attaque, avec les deux pieds cette fois. Il frappe le Boss sur le nez et dans le cou. L'homme lâche prise avec un cri étranglé et tombe à l'eau. Son corps disparaît dans un bouillonnement d'écume.

Mark regarde par-dessus bord. Il ne voit rien que le sillage et les eaux noires au-delà. Puis il repère du mouvement à la fenêtre du Lincoln Building d'où est tombé le Boss. Une silhouette qui rapetisse à mesure qu'ils s'éloignent. Il reconnaît la partenaire du Boss, armée de son fusil. Mark s'accroupit, s'attendant à essuyer une grêle de balles. Au lieu de ça, il voit la femme retourner son arme contre elle et se coller le canon sous le menton.

Mark veut lui hurler de ne pas le faire. Mais il est trop tard.

La femme appuie sur la détente.

Le bateau s'enfonce entre les gratte-ciel.

Mark se réveilla trempé de sueur froide, comme si l'eau écumante de son rêve l'avait mouillé pendant qu'il dormait. Sa migraine était revenue en force ; il avait la sensation d'une grosse masse roulant sous son crâne à chacun de ses mouvements. Heureusement, Alec se montra compréhensif et s'abstint de trop parler pendant qu'ils mangeaient et reprenaient des forces avant de partir à la recherche de leurs amies.

Ils étaient assis dans le cockpit, baignés par le soleil du matin. Une brise tiède sifflait à travers le carreau brisé.

— Tu ronflais trop pour t'en rendre compte, déclara Alec au bout d'un moment, mais je nous ai emmenés faire un petit survol de reconnaissance. Et... ça a confirmé ce que je pensais. À quelques kilomètres d'ici se trouvent nos copains du feu de camp. Ils détiennent Lana, Trina et Deedee. Je les ai vus les pousser devant eux comme du bétail.

Mark sentit son estomac se nouer.

— Comment ça ?

— Ils les faisaient passer d'une maison à une autre. J'ai repéré les cheveux noirs de Lana, et Trina qui portait la gamine dans ses bras. Je me suis rapproché pour en avoir le cœur net. (Alec prit une inspiration profonde avant de conclure :) Au moins, comme ça, on sait qu'elles sont toujours en vie et où elles sont. Et on sait ce qu'il nous reste à faire.

Mark aurait dû être soulagé d'apprendre que leurs amies n'étaient pas mortes. Au lieu de ça, il se sentait gagné par une appréhension croissante à l'idée qu'ils allaient encore devoir se battre. À deux contre... combien ?

— Tu as avalé ta langue, fiston ?

Mark fixait le dossier du siège d'Alec comme s'il y avait un message stupéfiant écrit dessus.

— Non. J'ai peur, c'est tout.

Cela faisait longtemps qu'il avait renoncé à jouer les braves en présence du vétérane.

— Peur ? Tant mieux. Un bon soldat a toujours peur. Rien de plus normal. C'est ta réaction à cette peur qui va te grandir ou te détruire.

Mark sourit.

— Tu me l'as déjà dit plusieurs fois. Je crois que j'ai compris.

— Alors humecte-toi le gosier un dernier coup, et en route !

— D'accord.

Mark prit une longue rasade à la gourde. Le poids de son cauchemar commençait à diminuer un peu.

— C'est quoi, le plan ? demanda-t-il.

Alec inclina la tête en direction de la soute.

— Délivrer nos amies. Mais d'abord, on va faire un petit crochet par l'arsenal du bord.

*

Dans la partie centrale du berg se trouvait un réduit verrouillé dont l'ouverture nécessitait mot de passe et empreinte rétinienne. Comme ils n'avaient ni l'un ni l'autre, ils décidèrent de forcer le passage à l'ancienne : à coups de hache.

Heureusement, le berg n'était plus de première jeunesse, si bien qu'en se relayant il leur suffit d'une demi-heure d'efforts et de transpiration pour faire sauter les charnières et la serrure. Des fragments métalliques giclèrent dans le couloir et la grande porte bascula en avant. Elle s'arrêta bruyamment contre le mur d'en face.

Alec se redressa.

— Espérons qu'on trouvera ce qu'il nous faut, dit-il.

Le réduit était sombre et sentait le renfermé. Le berg avait l'électricité mais les ampoules étaient grillées, à l'exception d'une veilleuse d'urgence au-dessus de la porte qui baignait la pièce dans une lueur rougeâtre. Alec se mit à regarder partout, mais Mark voyait bien que la plupart des étagères étaient vides. Il n'y avait rien là-dedans, sauf quelques détritiques et des cartons vides jetés par terre au hasard des mouvements brusques de l'appareil. Alec les écartait l'un après l'autre en jurant dans sa barbe. Mark partageait sa déception. Avaient-ils la moindre chance de réussir, s'ils portaient délivrer les filles rien qu'avec leurs poings et leurs pieds ?

— Il y a un truc ici, annonça Alec, tendu.

Mark s'approcha pour regarder par-dessus son épaule. L'objet était plongé dans l'ombre, mais il reconnut une caisse massive avec plusieurs fermoirs.

— Pas moyen de l'ouvrir, grommela Alec. Va me chercher la hache.

Mark alla ramasser l'outil dans le couloir. Il l'empoigna solidement, prêt à l'abattre sur la caisse.

— Tu veux t'en charger ? s'étonna Alec.

— Oui, pourquoi pas ?

— Fiston, as-tu la moindre idée de ce qu'il peut y avoir à l'intérieur de cette caisse ? Des explosifs. Un appareil à haute tension. Du poison. Qui sait ?

— Et alors ?

— Eh bien, si on tape dessus comme des sourds, on risque d'être morts

avant midi. Il faut du doigté. Des coups précis, délicats, en plein sur les fermoirs.

Mark faillit s'esclaffer.

— Vu qu'il n'y a pas une once de délicatesse en toi, je crois que je vais tenter ma chance.

— Ce n'est pas faux, reconnut Alec avant de s'effacer avec une courbette. Fais attention quand même.

Assurant sa prise sur la hache, Mark se pencha sur la caisse et s'attaqua aux fermoirs à petits coups redoublés. La sueur lui coulait sur le visage et le manche faillit lui glisser des mains deux ou trois fois, mais il finit par venir à bout de la première attache et passa à la suivante. Dix minutes plus tard, il avait les épaules endolories et ne sentait plus ses doigts à force de serrer si fort. Mais il avait brisé tous les fermoirs.

Il se redressa et s'étira le dos avec une grimace de douleur.

— La vache, c'était moins facile que ça en avait l'air !

Ils rirent tous les deux. Mark s'étonna de cette hilarité soudaine : la mission qui les attendait n'avait pourtant rien de drôle. Mais il ne voulait pas y penser pour l'instant.

— Rien de tel qu'une bonne suée pour se remettre les idées en place, pas vrai ? dit Alec. Maintenant, voyons un peu ce qu'on a là. Attrape l'autre côté.

Mark glissa les doigts sous le couvercle et attendit le signal d'Alec. L'autre compta jusqu'à trois, puis ils soulevèrent le lourd couvercle. Ils parvinrent à le redresser et à le faire basculer contre la cloison, qu'il heurta avec un bruit sourd. Tout ce que Mark vit à l'intérieur, ce fut des formes luisantes, fuselées, qui réfléchissaient la lumière rouge.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? s'exclama-t-il. (Il jeta un coup d'œil à Alec. Son ami ouvrait de grands yeux, l'expression béate.) À voir ta tête, j'ai l'impression que tu le sais.

— Oh oui, confirma Alec dans un souffle. Je le sais. Je le sais parfaitement.

— Et... ? insista Mark, dévoré par la curiosité.

Au lieu de répondre, Alec se pencha sur la caisse pour en sortir l'un des objets. Il le souleva et l'examina sous toutes les coutures. Composé principalement de métal argenté et de plastique, il comportait de petits tubes en spirale autour de sa partie centrale. L'une des extrémités avait la forme d'une crosse équipée d'une gâchette, l'autre ressemblait à une bulle allongée se terminant en pointe. Une bandoulière permettait de le porter à l'épaule.

— Alors, qu'est-ce que c'est ? demanda Mark, impressionné malgré lui.

Alec continuait à secouer la tête, visiblement incrédule.

— As-tu seulement une idée du prix de ces trucs ? Ils étaient beaucoup trop chers pour être fabriqués en série. Je n'arrive pas à croire que j'en tiens un.

— Un quoi ? s'impatienta Mark.

Alec leva enfin les yeux vers lui.

- Ce petit bijou s'appelle un transvice.
- Un transvice ? répéta Mark. Et ça fait quoi ?
- Alec brandit l'arme comme s'il s'agissait d'une relique sacrée.
- Ça te réduit un bonhomme en poussière.

— Comment ça, en poussière ? fit Mark d'un air sceptique.

— Tu vas voir.

Alec fouilla dans la caisse, d'où il tira un objet noir massif avec des attaches gris métallisé. Ses précieuses trouvailles sous le bras, il sortit du réduit.

— Amène-toi ! cria-t-il en s'éloignant dans le couloir.

Mark jeta un dernier regard aux objets menaçants, presque magiques, qui luisaient dans la caisse, puis courut derrière son ami. Il le retrouva dans le cockpit, assis dans le siège du pilote, admirant l'arme entre ses mains. On aurait dit un gosse avec un nouveau jouet. L'objet noir qu'il avait emporté reposait sur le sol. On aurait dit un socle pour l'arme. Une sorte de chargeur, peut-être.

— Explique-moi comment ça fonctionne.

— Une seconde.

Alec posa l'arme dans son logement au creux de l'objet noir. Il pressa un bouton d'un petit panneau de contrôle sur le côté. On entendit un gazouillis, puis un bourdonnement ; après quoi une lumière grise enveloppa l'arme.

— Quand il sera chargé, je te montrerai, annonça Alec avec fierté. Tu sais ce qu'est un transplat ?

Mark leva les yeux au plafond.

— Bien sûr que je sais. Je vis sur la planète Terre. (Il s'assit sur le sol.) Il s'agit d'un téléporteur moléculaire.

— C'est exactement ça. Il décompose les structures moléculaires et les rassemble au point de réception. Eh bien, ce fusil de la mort que tu vois là, c'est pareil, sauf qu'il ne fait que la moitié du boulot.

Mark regarda l'arme en train de se charger et frissonna.

— Tu veux dire qu'il décompose les gens ? Qu'il éparpille leurs molécules ?

— Oui. C'est à peu près ça. Il les disperse dans la nature. Si ça se trouve, elles passent l'éternité à hurler qu'on les réunisse. Ou peut-être que tout est fini en un instant. Va savoir. Ce n'est peut-être pas une si mauvaise façon de mourir.

Mark secoua la tête. La technologie moderne comptait sans doute

quelques bijoux remarquables, mais tout cela ne pesait pas lourd quand le soleil décidait d'effacer la civilisation de la surface de la planète.

— Ça va être long à charger ?

— Non. Le temps d'empaqueter quelques provisions pour notre mission de sauvetage. (Alec retombait dans son jargon militaire, pensa Mark.) Ensuite, on essaiera cette beauté pendant qu'on en chargera une deuxième pour toi. Et peut-être une troisième pour la route.

*

Une demi-heure plus tard, ils avaient rempli leurs sacs à dos de nourriture, d'eau et de vêtements de rechange trouvés dans les cabines. Le premier transvice était chargé à bloc ; Alec le tenait entre ses mains, bandoulière à l'épaule, devant la trappe de la soute. Après un rapide tour d'horizon, voyant qu'il semblait n'y avoir personne dans les environs, ils avaient décidé de sortir tester leur nouvel équipement.

Le grincement des charnières de la trappe arracha une grimace à Mark.

— Alec, fais attention avec ce truc, hein ?

Maintenant qu'il était chargé, le transvice émettait une lueur orange.

Alec adressa à Mark un regard qui voulait dire : « Lâche-moi cinq minutes. »

— T'inquiète. Tu pourrais le faire tomber du sommet du Lincoln Building sans réussir à le casser.

— Parce qu'il tomberait dans l'eau.

Alec pivota de manière à braquer le bout du transvice – la pointe qui émergeait de la longue bulle – droit sur Mark.

Ce dernier tressaillit malgré lui.

— Ce n'est pas drôle, dit-il.

— Surtout si j'appuyais sur la détente.

La rampe d'accès cogna bruyamment contre le bitume fissuré du cul-de-sac dans lequel ils étaient garés. Le silence revint, lugubre, à peine brisé par quelques cris d'oiseaux dans le lointain. Un air brûlant les enveloppa, rendant la respiration pénible. Mark toussa.

— Viens, dit Alec, et il descendit la rampe à grands pas. On va se trouver un écureuil. Ou l'un de ces cinglés qui se sera égaré dans le coin, si on a de la chance. Dommage que ces trucs aient besoin d'être chargés, sans quoi on aurait vite fait d'évacuer ce problème de virus. On nettoierait ces vieux quartiers une bonne fois pour toutes.

Mark le rejoignit au pied du berg, inquiet à l'idée qu'on puisse les observer depuis les ruines environnantes ou les bois brûlés au-delà.

— Ça me tire des larmes, le prix que tu accordes à la vie humaine, marmonna-t-il.

— Parfois, il faut réfléchir à long terme, rétorqua Alec. Mais ce ne sont que des mots, fiston. Rien que des mots.

Se retrouver en pleine banlieue était très déstabilisant pour Mark ; il s'était habitué à vivre dans les montagnes, au milieu de la forêt, dans une hutte. Ce quartier à l'abandon le mettait mal à l'aise.

— Bon ! On le fait, ce test, ou quoi ?

Alec marcha vers une boîte aux lettres en briques à moitié écroulée.

— Très bien, dit-il. J'aurais préféré quelque chose de vivant – ça marche beaucoup mieux avec des tissus organiques. Mais tu as raison... mieux vaut ne pas traîner. Je vais essayer de zapper cette pile de br...

La porte de la maison la plus proche s'ouvrit à la volée et un homme en surgit, courant droit sur eux, hurlant à pleins poumons des paroles incompréhensibles. Une lueur de folie brillait dans ses yeux. Il avait les cheveux gras plaqués sur le crâne, des griffures partout sur le visage, comme s'il s'était lacéré, et il était nu.

Mark fit deux pas en arrière, terrifié. Incapable de réagir.

Mais Alec avait déjà épaulé son arme et pointait le transvice sur le dément.

— Arrête ! cria-t-il. Arrête, sinon...

Il n'acheva pas, car de toute évidence l'autre ne l'écoutait pas.

Un son aigu retentit, qui paraissait jaillir de partout à la fois, suivi d'un ronflement sonore semblable au grondement d'une tuyère. Mark remarqua que la lueur orange qui émanait du transvice s'était intensifiée ; elle était maintenant visible en plein soleil. Puis Alec eut un sursaut de recul tandis qu'un éclair blanc éblouissant jaillissait de son arme pour frapper le dément au niveau du torse.

Ses cris furent stoppés net. Son corps vira au gris de la tête aux pieds, et ses détails s'estompèrent, lui donnant l'aspect d'une silhouette découpée dans une étoffe brillante et ondoyante. Puis il explosa en un nuage de poussière qui s'évapora dans le néant. Comme ça, sans laisser aucune trace.

Mark se tourna vers Alec. Le vieux soldat, le souffle rauque, avait baissé son arme et fixait avec de grands yeux l'endroit que l'homme occupait encore quelques secondes plus tôt.

Il finit par rendre à Mark son regard éberlué.

— Eh bien, on dirait que ça marche.

Mark était sans voix. Ce n'était pas le spectacle du transvice pulvérisant sa cible qui le choquait le plus, mais le fait qu'un homme complètement dément venait de s'élancer hors de sa maison pour foncer sur eux. À quoi pensait-il ? Voulait-il les attaquer, ou les supplier de l'aider ? Les autres seraient-ils aussi atteints ?

Il était terrifié par ce que la maladie infligeait aux gens. Les symptômes ne cessaient d'empirer. Et lui-même avait déjà ressenti un premier assaut de ce mal. Il le portait caché en lui. Bientôt il se déclarerait et le mettrait dans le même état que cet homme qu'Alec avait zappé.

— Ça va, petit ?

Mark secoua la tête et reprit ses esprits.

— Non, ça ne va pas. Tu as vu ce type ?

— Un peu, que je l'ai vu ! Pourquoi crois-tu que je l'aie vaporisé ?

Alec avait remis son arme en bandoulière et scrutait les environs.

Comme s'il recevait un coup de marteau en plein cœur, Mark eut soudain une conscience aiguë du pétrin dans lequel se trouvait Trina. Prisonnière de lunatiques peut-être aussi dangereux que celui qu'Alec et lui venaient de voir. Et ils avaient pris le temps de dormir ? De manger ? De préparer leur paquetage ? Mark se détesta tout à coup.

— Il faut qu'on aille la délivrer.

— Qu'est-ce qui te prend ? fit Alec.

Mark lui jeta un regard noir.

— Il faut qu'on y aille. Tout de suite.

*

Ils refermèrent la trappe ; Alec resta posté à côté avec le transvice pendant les deux minutes interminables qu'elle mit à se relever. Il donna à Mark une brève leçon sur la façon de tirer avec un transvice. Cela ne semblait pas très compliqué. Enfin, le soldat fit décoller le berg, dont les réacteurs les catapultèrent dans le ciel.

Ils volèrent à basse altitude. Mark, dans le rôle d'observateur, scrutait le sol qui défilait sous eux. À l'approche du quartier dans lequel Alec avait

aperçu Trina et les autres, il commença à repérer des signes de vie. Des personnes courant entre les maisons en petits groupes, des feux dans les arrière-cours, de la fumée sortant des cheminées délabrées, des carcasses d'animaux nettoyées de leur viande. Il aperçut quelques cadavres ici et là, parfois entassés les uns sur les autres.

— On arrive aux abords d'Asheville, annonça Alec.

Ils se trouvaient à l'entrée d'une grande vallée, au pied des collines boisées que l'incendie venait de ravager. De belles demeures opulentes s'étaient dressées autrefois au flanc de ces collines. Plusieurs avaient brûlé jusqu'aux fondations.

Mark vit bientôt des dizaines de personnes rôder en bandes dans les rues. Quelques-unes montrèrent du doigt le berg, d'autres coururent se mettre à couvert. Mais la majorité ne leur prêtait aucune attention, à croire que tous ces gens étaient sourds et aveugles.

— Il y a foule, là-bas, dit Mark en indiquant une rue.

Alec hocha la tête.

— C'est là que je les ai vus pousser Trina, Lana et la gamine dans l'une de ces maisons.

Il fit descendre le berg dans cette direction, l'arrêta en vol stationnaire à une quinzaine de mètres au-dessus du sol, puis rejoignit Mark devant la vitre. Ils découvrirent une vision de cauchemar.

On aurait dit qu'un hôpital psychiatrique avait libéré d'un coup tous ses patients. On ne discernait aucun semblant d'ordre dans toute cette folie. Ici, une fille allongée sur le dos hurlait sans s'adresser à personne. Là, trois femmes rouaient de coups deux hommes attachés l'un à l'autre. Ailleurs, plusieurs personnes dansaient en buvant un breuvage noir qui bouillonnait dans une marmite. D'autres couraient en cercle, ou titubaient comme des ivrognes.

Puis Mark vit l'horreur absolue. Et il n'eut plus le moindre doute : les gens rassemblés là-dessous étaient au-delà de toute possibilité de guérison.

Un petit groupe d'hommes et de femmes, les mains et le visage barbouillés de sang, se disputaient les restes de ce qui avait été un être humain.

Mark fut à la fois révolté et terrifié à l'idée qu'il contemplait peut-être la dépouille de la fille qu'il aimait. Il se mit à trembler violemment de la tête aux pieds.

— Pose-toi, gronda-t-il. Pose-nous ici, tout de suite ! Laisse-moi descendre !

Alec était livide. Mark ne l'avait jamais vu comme ça.

— Je... ce n'est pas possible.

Mark sentit la colère s'emparer de lui.

— On ne peut pas abandonner maintenant !

— De quoi tu parles, petit ? C'est juste qu'on va devoir se poser ailleurs si on ne veut pas être submergés par le nombre. On va revenir un peu en

arrière.

Mark avait du mal à respirer.

— D'accord. Désolé. Simplement... fais vite.

— Après ce qu'on vient de voir ? commenta Alec en s'installant aux commandes. Oui, ça me paraît un bon conseil.

Mark chancela, prit appui contre la cloison. Sa colère fut bientôt remplacée par une incommensurable tristesse. Comment espérer retrouver Trina encore en vie au milieu d'une folie pareille ? Jusqu'où évoluerait ce virus ? Comment avait-on pu décider de le propager volontairement ? Autant de questions sans réponses qui ne faisaient que renforcer son angoisse.

Le berg rebroussa chemin. Mark se demanda combien de personnes s'étaient rendu compte qu'un appareil gigantesque planait au-dessus de leurs têtes. Après quelques minutes de vol, Alec jugea qu'ils étaient assez loin et les posa dans un cul-de-sac entouré de terrains vagues, à l'entrée d'un lotissement à bâtir. Que personne ne bâtirait jamais.

— La rue était noire de monde, dit Mark, regagnant la soute en compagnie de son ami. (Chacun d'eux portait un transvice chargé à bloc, en plus de leurs sacs à dos.) Et j'ai vu d'autres gens dans les maisons. Ils doivent occuper tout le quartier.

— Pour ce qu'on en sait, ils ont très bien pu de nouveau déplacer les filles, dit Alec. Ce serait bien de fouiller chaque maison. Mais n'oublie pas un truc : elles étaient encore en vie ce matin. Je les ai vues, aucun doute. Garde espoir, fiston.

— Tu ne m'appelles « fiston » que quand tu as peur, rétorqua Mark.

Alec lui sourit gentiment.

— C'est vrai.

Alec déclencha l'ouverture de la trappe. La rampe s'abaissa dans un crissement de charnières.

— Tu crois qu'on peut laisser l'appareil ici sans risque ? demanda Mark, qui pensait au pare-brise cassé du cockpit.

— J'ai emporté la télécommande. On va le verrouiller de l'extérieur. Je ne vois pas ce qu'on peut faire de plus.

La rampe toucha le sol et le vacarme cessa. Un air brûlant les enveloppa quand ils descendirent. À peine eurent-ils posé le pied par terre qu'Alec pressa un bouton sur la télécommande pour faire remonter la rampe. Elle se referma enfin en claquant, et le silence revint.

Alec et Mark échangèrent un regard. Leurs yeux brillaient de colère.

— Allons chercher nos amies, dit le jeune homme.

Ils s'éloignèrent du berg, les armes à la main, se dirigeant vers le chaos et la folie qui les attendaient dans la rue.

L'air était sec et poussiéreux.

Il devenait plus irrespirable à chaque pas. Mark ruisselait de sueur, et la brise qui soufflait sur eux semblait échappée d'un four. Il priait pour que ses paumes moites ne l'empêchent pas de tenir son arme correctement. Le soleil flamboyait au-dessus de leurs têtes comme un œil démoniaque, flétrissant la végétation autour d'eux.

— Ça faisait un bout de temps que je n'étais plus sorti comme ça en pleine journée, dit Mark. (Le simple effort de parler lui donna soif ; il avait l'impression d'avoir la langue gonflée.) Je vais avoir de sacrés coups de soleil demain.

Il avait conscience de ce qu'il essayait de faire : se convaincre que la situation n'était pas si grave, qu'il n'était pas en train de perdre la boule, que sa rage et ses maux de tête ne nuiraient pas à sa concentration et que tout se déroulerait sans accroc. Il n'y parvenait pas.

À un carrefour, Alec indiqua la droite.

— C'est à deux rues d'ici. Je propose que nous nous rapprochions des maisons.

Mark suivit son exemple. Il foula une pelouse desséchée – seules quelques mauvaises herbes s'accrochaient encore entre les cailloux – pour se glisser dans l'ombre d'une maison qui avait dû être splendide autrefois. Tout en pierre et en bois sombre, elle tenait encore debout, mais elle avait un air fané, lugubre, comme si elle avait perdu son âme avec la disparition de ses anciens occupants.

Alec s'adossa contre le mur, bientôt rejoint par Mark. Ils promènèrent leurs regards – et leurs armes – sur le chemin qu'ils venaient d'emprunter afin de s'assurer qu'on ne les suivait pas. Ils ne virent personne. La brise était tombée, si bien que le monde paraissait aussi mort que le quartier lui-même.

— Il faut qu'on s'hydrate, dit Alec.

Il posa son arme à terre, fit glisser son sac de ses épaules et sortit l'une de ses deux gourdes. Après avoir bu longuement, il la passa à Mark, lequel savoura chaque goutte qu'il sentit rouler dans sa bouche et sa gorge desséchées.

— Ça fait du bien ! s'exclama-t-il quand il repassa la gourde à Alec. Je

crois que je n'ai jamais rien bu d'aussi bon. De toute ma vie.

— Ce n'est pas peu dire, bougonna Alec. (Il rangea sa gourde avant de hisser son sac sur son dos.) Vu toutes les fois où on a crevé de soif depuis un an.

— Je crois que ce type que tu as... vaporisé, ça m'a fichu un coup. Mais ça va mieux, maintenant.

Il se sentait revigoré, comme si cette gourde avait contenu de l'adrénaline pure.

Alec ramassa son arme et la remit en bandoulière.

— Viens. À partir d'ici, on passe derrière les maisons.

— Je te suis.

Alec se coula hors de l'ombre et fila dans l'arrière-cour de la maison voisine. Mark lui emboîta le pas.

*

Ils continuèrent comme ça le long d'une douzaine d'habitations : un petit sprint à travers l'arrière-cour, une progression furtive à l'ombre du mur, puis Alec jetait un coup d'œil à découvert, à l'affût du moindre signe de vie. Une fois assurés que la voie était libre, ils couraient jusqu'à la maison suivante et recommençaient.

Ils finirent par arriver au bout du pâté de maisons.

— Maintenant, chuchota Alec, il faut qu'on suive cette rue et qu'on prenne la deuxième à gauche. Ça nous mènera dans la grande rue où on a vu tous ces guignols faire la fête.

— Faire la fête ? répéta Mark.

— Ouais. Ils me rappellent une bande de camés qu'on avait embarqués dans les années 2020, sous la loi martiale. Ils ne valaient pas mieux que ceux-là. De vrais fondus, tu peux me croire. Amène-toi.

Des fondus. Mark avait connu quelques junkies dans sa vie, mais aucun qui soit dans un état pareil. La drogue était devenue de plus en plus forte au fil des décennies. Aujourd'hui, il était devenu impossible d'en décrocher. Sans qu'il sache pourquoi, le mot resta gravé dans son esprit.

— Hé ! l'appela Alec, à mi-chemin de la maison suivante. Tu crois que c'est le moment de rêvasser ?

Mark courut le rejoindre. Ils s'accroupirent au pied d'une grande bâtisse à deux étages. L'ombre leur procurait un soulagement appréciable. Ils se glissèrent le long du mur jusqu'à l'arrière. Alec jeta un coup d'œil au coin et disparut de l'autre côté. Mark n'avait pas fait trois pas à sa suite qu'il entendit une sorte de caquètement au-dessus de lui. Il leva la tête, s'attendant à voir quelque animal exotique tant le bruit lui avait paru bizarre.

Mais c'est une femme qu'il découvrit perchée sur le toit, aussi crasseuse et dépenaillée que tous les autres contaminés. Ses cheveux se hérissaient dans toutes les directions et elle avait le visage barbouillé de boue, qui lui faisait

comme des peintures de guerre.

Elle émit de nouveau ce caquètement étrange, entre le rire et la quinte de toux. Elle sourit, dévoilant deux rangées de dents d'une blancheur éclatante, puis se mit à gronder. Après un dernier ricanement, elle roula en arrière et disparut derrière la gouttière – c'était l'une des rares maisons à posséder encore un toit intact.

Mark frissonna. Il espérait parvenir un jour à chasser de son esprit l'image de cette femme. En se retournant, il vit qu'Alec s'était écarté du mur de quelques pas et braquait son arme vers le toit.

— Où est-elle passée ? demanda le vieux soldat, perplexe.

— Fichons le camp. Elle est peut-être toute seule.

— Tu parles !

Ils s'approchèrent avec prudence du coin de la maison. Alec se pencha pour jeter un coup d'œil.

— Personne. On se rapproche, alors du nerf, et ouvre grands les yeux.

Mark acquiesça de la tête.

Alec courut jusqu'à la maison suivante. Mark s'élançait à sa suite quand un hurlement terrifiant le figea net. Il leva la tête juste à temps pour voir la femme bondir du toit, les bras écartés comme des ailes. Son visage était illuminé par la folie, et elle plongeait droit sur Mark.

Il tenta de l'esquiver, mais trop tard. Elle s'abattit sur ses épaules et ils tombèrent dans la poussière.

Elle chercha aussitôt à s'attaquer à ses yeux, comme si l'impact de la chute ne lui avait rien fait. Des hurlements torturés jaillissaient de sa bouche. Mark avait le souffle coupé. Il roula sur lui-même ; il cherchait à reprendre sa respiration tout en repoussant les mains de la forcenée loin de son visage. Elle parvint tout de même à lui lacérer les oreilles, le nez, les joues, à le griffer et à le gifler. Il se défendit de son mieux.

— Au secours ! cria-t-il à Alec.

— Dégage-toi, que je puisse tirer ! lui ordonna le vétéran.

Mark jeta un bref regard dans sa direction. Alec s'était approché d'eux, impuissant.

— Viens m'aider..., commença à crier Mark.

Mais la femme lui enfonça soudain les doigts dans la bouche. Elle crocha un doigt à l'intérieur de sa joue et tira, comme pour lui arracher le visage, mais sa main glissa. Elle frappa Mark en pleine figure, le poing serré. La douleur et la colère explosèrent en lui.

Il poussa la femme de toutes ses forces. Projetée en arrière, elle retomba sur le dos avec un choc violent qui la fit taire momentanément. Elle s'empressa de se redresser sur les mains et les genoux. Mais Mark l'avait devancée. Il s'élança sur elle et lui envoya le pied droit dans la tempe. Elle s'écroula avec un grand cri, roulée en boule, le visage dans les bras.

Mark s'écarta précipitamment.

— Vas-y, fais-le !

Mais Alec se contenta de rejoindre Mark d'un pas tranquille, son arme pointée sur la pauvre femme qui geignait.

— Ce serait du gaspillage. Mieux vaut économiser les batteries pour un plus gros gibier.

— Et si elle nous suit ? Si elle va prévenir ses amis et bousille toutes nos chances de les surprendre ?

Alec la dévisagea, avant de regarder Mark.

— Si tu crois que tu te sentiras mieux après, fais-le toi-même.

Il tourna les talons et partit en direction de la maison suivante, sans cesser de scruter les environs.

Mark alla ramasser son transvice et son sac, qu'il avait perdus dans son

corps à corps avec la folle. Il ne la quitta pas un instant des yeux tandis qu'il jetait son sac sur son dos et en resserrait les bretelles. Il empoigna son arme à deux mains, mit la femme en joue et s'en approcha à moins d'un mètre. Elle était toujours en position fœtale en train de geindre et de sangloter. Mark se rendit compte qu'il n'éprouvait aucun chagrin pour elle, aucune pitié. Elle n'était plus humaine. Elle avait définitivement perdu la raison, et il n'y était pour rien. Par ailleurs, elle pouvait tout à fait avoir des amis à proximité, ou feindre la faiblesse pour qu'on la laisse tranquille.

Non. L'heure n'était plus à la pitié.

Il recula d'un pas et pressa la détente. Un grésillement emplit l'air ; le transvice partit en arrière, cracha un rayon de lumière blanche qui traversa le corps de la femme. Celle-ci n'eut pas le temps de crier. Elle se transforma en silhouette grise tremblotante, puis explosa en brume fine qui disparut aussitôt.

Ébranlé par le recul, Mark avait fait un pas en arrière. Il contempla l'endroit où s'était trouvée la femme, releva la tête. Alec, face à lui, le fixait avec une expression indéchiffrable.

— Nos amies, déclara Mark d'un ton amer. On ne doit penser qu'à elles, maintenant.

Il cala son arme d'une main au creux de son épaule et laissa pendre son autre bras. Après quoi il rejoignit tranquillement Alec.

Le vieux soldat l'attendit sans dire un mot. Ils gagnèrent la maison suivante.

Mark commença à entendre le chahut après qu'ils eurent dépassé deux maisons de plus. Des hurlements, des rires et ce qui ressemblait à des martèlements de métal sur métal. C'étaient les hurlements, le plus effrayant ; il n'était pas certain d'être prêt à en découvrir la source, alors qu'il risquait de devenir aussi fou que ces gens-là. Que le processus était peut-être déjà à l'œuvre.

Après avoir longé encore quelques habitations, Alec et lui parvinrent enfin à la rue qu'ils avaient repérée depuis le ciel.

Alec leva la main pour arrêter Mark au coin de la dernière maison. Ils se tinrent là, à l'ombre d'un auvent à moitié effondré. Alex enleva son sac à dos.

— On va s'alimenter et boire un peu. Et ensuite, à l'attaque !

Mark s'étonna de ne pas avoir peur – pour l'instant du moins. Peut-être parce que la situation paraissait irréaliste. Mais en fait la tension s'accumulait en lui depuis si longtemps qu'il était simplement impatient d'en finir. Son mal de crâne était revenu en force, et il savait que cela ne ferait qu'empirer. Il n'avait plus de temps à perdre.

Ils s'assirent et grignotèrent. Mark savoura chaque gorgée prise à sa gourde. La pensée lui vint, fugace, que c'était peut-être la dernière fois qu'il buvait. Il secoua la tête. Ce genre d'idées morbides devenaient de plus en plus difficiles à refouler. Il se leva.

— Je n'en peux plus, dit-il. (Il ramassa son sac à dos et le jeta sur ses épaules.) Amène-toi. Allons chercher nos amies.

Alec lui jeta un regard inquisiteur.

— Je ne supporte plus cette attente, se justifia Mark. Allez, viens. Finissons-en.

Alec se leva et ramassa ses affaires lui aussi. Quand il fut prêt, ils empoignèrent leurs armes, prêts au combat.

— Rappelle-toi, dit Alec, ces transvices ne nous serviront pas à grand-chose si on nous les arrache. Ne laisse personne, je dis bien *personne*, s'approcher de toi suffisamment pour te désarmer. Et n'enlève jamais la sangle de ton épaule. C'est notre priorité numéro un : garder ces joujoux pour nous.

Mark assura sa prise sur son arme.

— Ne t'en fais pas. Je ne laisserai personne approcher.

Alec lui tendit la main.

Ils tournèrent à l'angle de la maison. Alec regarda Mark, lui adressa un hochement de tête, puis piqua un sprint. Mark l'imita et s'élança à son tour dans la rue.

Le gros des contaminés se trouvait un peu plus loin, mais il y en avait suffisamment à proximité pour inspirer la méfiance. Une femme assise en tailleur au milieu de la rue applaudissait de manière rythmique. À quelques mètres d'elle, deux hommes se disputaient la carcasse d'un rat mort. Un autre se tenait debout dans un coin, chantant à pleins poumons.

Alec et Mark traversèrent la rue en direction de la première maison. Comme la plupart des ruines de cet ancien quartier huppé, elle était énorme et à moitié brûlée. Ils s'arrêtèrent contre le mur le temps de reprendre leur souffle. Personne ne semblait les avoir remarqués pour l'instant. Il faut dire que beaucoup n'avaient même pas levé la tête au passage du berg, malgré le fracas de ses tuyères.

— Quand je les ai vues, Lana et les autres étaient conduites dans une maison de ce côté-là. (Alec inclina la tête vers la droite.) Mais je crois qu'on ferait bien de fouiller les habitations une par une. Je ne veux pas courir le risque de les rater, au cas où on les aurait déplacées. Et tant mieux si ça nous permet d'éviter cette bande de cinglés dans la rue. Commençons par ici.

Ils se dirigèrent vers l'entrée et tombèrent nez à nez avec un homme debout devant la porte. Ses vêtements étaient déchirés, son visage crasseux ; une grosse estafilade lui barrait la joue.

— Dégage, lui ordonna Alec. Écarte-toi de cette porte ou tu seras mort dans cinq secondes.

L'homme lui rendit un regard indifférent. Puis il haussa les sourcils et fit ce qu'on lui demandait. Il descendit calmement du perron et traversa le jardin rocailleux envahi de mauvaises herbes. Il continua de marcher sans un regard en arrière. Sur le trottoir, il prit à droite, vers l'animation plus loin dans la rue.

Alec secoua la tête.

— Sois prêt à réagir si on nous saute dessus.

Mark se planta solidement sur ses pieds et leva son arme.

Alec ouvrit la porte d'un coup sec. Il s'écarta d'un pas pour dégager la ligne de tir de Mark au besoin. Mais l'endroit était vide.

— Passe le premier, je couvre tes arrières, dit Alec en faisant signe à Mark d'entrer.

— Ou tu me regardes me faire bouffer avant d'avoir eu le temps d'intervenir.

— Crois-moi, petit, c'est mieux pour toi de m'avoir derrière toi. Allez, vas-y.

Mark sentit l'excitation grandir en lui ; l'envie le démangeait d'agir. Après un bref hochement de tête à Alec, il pénétra dans la maison, braquant son arme à gauche, à droite, et fouilla le rez-de-chaussée. Il régnait une

atmosphère étouffante, poussiéreuse et sombre. La lumière du jour n'entrait que par les trous dans les murs. Il semblait y avoir beaucoup plus de lumière à l'étage, cependant.

Le plancher grinçait à chacun de ses pas.

— Arrête-toi une seconde et écoute, lui conseilla Alec dans son dos.

Mark se figea et tendit l'oreille. En dehors des bruits lointains de la danse chaotique qui se déroulait dans la rue, il n'entendait rien. La maison était silencieuse.

— Voyons là-haut, suggéra Alec.

Mais l'escalier se révéla trop vermoulu pour que quiconque puisse monter à l'étage. Mark renonça après avoir passé le pied à travers la troisième marche.

Alec indiqua une porte qui devait mener à la cave.

— On vérifie le sous-sol, et puis on bouge.

Mark s'approcha de la porte de la cave. Il adressa un regard de confirmation à Alec, saisit la poignée et l'ouvrit brusquement. Alec braqua son arme à l'intérieur. Une bouffée d'air rance et humide frappa Mark au visage ; il fut pris de haut-le-cœur. Il dut tousser pour s'empêcher de vomir.

Cette fois, Alec décida de passer le premier. Il s'avança sur le palier, sortit sa torche de son sac à dos et la braqua sur les marches. Mark se pencha à l'intérieur. Des particules de poussière dansaient dans le pinceau lumineux. Alec s'apprêtait à descendre quand une voix leur parvint d'en bas :

— N-n'avancez p-plus ou j-je craque l-l'allumette.

C'était une voix d'homme, faible et tremblotante. Alec se tourna vers Mark, l'air interrogateur.

Mark saisit du coin de l'œil un mouvement au bas des marches et agita son arme dans cette direction. La torche d'Alec dévoila l'homme qui venait de parler. Frissonnant de la tête aux pieds, il était trempé ; ses cheveux bruns étaient plaqués sur son crâne, et ses habits dégoulaient. De petites flaques se formaient par terre à ses pieds. Il avait le teint livide, à croire qu'il n'avait plus quitté ce sous-sol depuis des semaines. Il plissait les paupières sous l'éclat de la torche.

Au début, Mark crut que l'homme suait abondamment. Mais ensuite, il flaira des relents de fuel ou de kérosène. Et il remarqua ce que tenait l'homme devant son torse. Une petite boîte rectangulaire dans une main. Une allumette dans l'autre.

— F-faites un p-pas de p-plus et je l-l'allume, prévint l'homme.

Mark aurait bien tourné les talons et pris la poudre d'escampette, mais Alec n'esquissa pas un geste, l'arme pointée sur l'homme.

— On ne vous veut pas de mal, dit-il d'une voix douce. On cherche juste des amies à nous. Est-ce qu'il y a quelqu'un en bas avec vous ?

L'autre ne parut même pas l'entendre. Il se contenta de rester là, tremblant et ruisselant.

— Ils ont peur du feu, vous savez ? dit-il. Tout le monde a peur du feu, même les pires cinglés. Ils n'osent pas venir m'embêter ici. Pas avec mes allumettes et mon essence.

— Trina ! appela Mark. Lana ! Vous êtes là, les filles ?

Personne ne lui répondit.

— À vous de choisir, mes amis, continua l'homme. Soit vous descendez et je craque cette allumette pour en finir une bonne fois pour toutes. Soit vous partez de votre côté et vous me laissez vivre encore un peu.

Alec secoua lentement la tête. Il finit par sortir de l'escalier à reculons, repoussant Mark dans le couloir. Il referma la porte sans un mot. Puis il se retourna vers Mark.

— Qu'est-ce que c'est que ce monde, dis-moi un peu ?

— Un monde qui n'en a plus pour longtemps, répondit Mark. (La vision de cet homme aspergé de carburant et tenant une allumette lui paraissait bien résumer les choses.) Et dont la fin nous sera sans doute fatale. Tout ce qu'on peut faire, c'est retrouver nos amies et mourir comme on l'aura décidé.

— Bien parlé, fiston. Je n'aurais pas dit mieux.

Alec et Mark ressortirent de la maison.

*

Les bruits étaient plus proches à présent. Alec et Mark avaient traversé la rue pliés en deux, au pas de course. Quelques personnes les avaient aperçus et montrés du doigt avant de passer leur chemin. Mark espérait que leur chance continuerait et qu'on ne leur accorderait pas trop d'attention, malgré leurs armes scintillantes.

Ils posaient le pied sur le perron de la maison suivante quand deux

enfants en surgirent sans crier gare. Mark sentit son doigt se crispier sur la gachette, mais se détendit en constatant qu'il ne s'agissait que de gamins. Ils étaient crasseux et avaient un drôle de regard vide. Ils détalèrent avec des gloussements, mais à peine eurent-ils disparu qu'une femme imposante sortit de la maison en vociférant quelque chose à propos de sales gosses, assorti de menaces de leur botter les fesses.

Après avoir continué à crier plusieurs secondes, elle remarqua enfin ses visiteurs, à qui elle lança un regard désapprobateur.

— On n'est pas dingues, ici, leur dit-elle, rouge de colère. En tout cas, pas encore. Pas la peine de me prendre mes gosses. Ce sont eux qui tiennent les monstres à distance.

Il y avait dans son regard une sorte d'absence qui faisait froid dans le dos.

Alec réagit avec agacement.

— Écoutez, ma petite dame, on se fiche de vos enfants. On n'est pas là pour les emmener. Tout ce qu'on veut, c'est jeter un coup d'œil vite fait dans votre maison, histoire de nous assurer que nos amies n'y sont pas.

— Vos amis ? répéta la femme. Les monstres sont vos amis ? Ceux qui veulent dévorer mes enfants ? (Une terreur noire assombrit ses yeux.) S'il vous plaît... s'il vous plaît, ne me faites pas de mal. Je veux bien vous en donner un. Un seul. S'il vous plaît.

Alec soupira.

— On n'est pas au courant, pour les monstres. Je... Écoutez, poussez-vous et laissez-nous entrer, d'accord ? On est pressés.

Il s'avança, les muscles tendus, prêt à utiliser la force au besoin, mais la pauvre femme détala sans demander son reste dans les herbes folles du jardin. Mark la regarda tristement. Elle n'était pas plus saine d'esprit que le pyromane dans sa cave, et il n'aurait pas été surpris d'apprendre qu'elle croyait pour de bon que des monstres se cachaient sous les lits.

Mark suivit Alec dans la maison. Ce qu'il y découvrit le frappa de stupeur. L'intérieur évoquait davantage une ruelle sordide dans l'un des pires quartiers de New York qu'une maison de banlieue résidentielle. Les murs étaient barbouillés de dessins au pastel noir et à la craie. Sinistres, terrifiants. Des dessins de créatures griffues bardées de crocs, aux yeux féroces. Ils n'étaient pas très nets, comme s'ils avaient été tracés à la hâte, mais quelques-uns comportaient des détails saisissants. Assez pour donner la chair de poule à Mark.

Il échangea un regard grave avec Alec et suivit le vieil homme jusqu'à l'escalier de la cave. Ils descendirent, l'arme prête.

Ils y trouvèrent les enfants : une quinzaine, peut-être plus. Ils vivaient dans une véritable porcherie. La plupart se pressaient les uns contre les autres en petits groupes, tremblants de peur, comme s'ils redoutaient un châtiment terrible de la part des nouveaux venus. Tous étaient sales, dépenaillés, et visiblement affamés.

— On... on ne peut pas les laisser comme ça, dit Mark. (Abasourdi, il avait lâché son arme, qui pendait à son épaule au bout de sa bandoulière.) Il faut qu'on fasse quelque chose.

Alec se planta devant lui et lui parla d'un ton ferme.

— Je comprends ce que tu ressens, fiston. Mais écoute-moi. Que veux-tu faire pour ces gosses ? Tout le monde est malade, dans le coin, et on n'est pas assez nombreux pour les tirer de là. Au moins, ils sont... Je ne sais même pas quoi dire.

— Encore en vie, suggéra Mark, qui ne pouvait détourner le regard des malheureux. Je croyais que survivre était la seule chose qui comptait, mais j'avais tort. On ne peut pas les abandonner ici.

Alec soupira.

— Regarde-moi. (Alec claqua des doigts sous son nez.) Regarde-moi !

Mark lui obéit.

— On va sortir d'ici et retrouver nos amies. Après, on pourra revenir si tu veux. Mais si on les emmène maintenant, on n'a aucune chance. Tu m'entends ? Absolument aucune.

Mark hocha la tête. Il savait que le vétéran avait raison. Mais quelque chose s'était brisé en lui à la vue de ces enfants, et ça faisait mal. Il n'était pas certain d'en guérir un jour.

Il se détourna pour rassembler ses esprits. Tout ce qu'il pouvait faire, c'était se concentrer sur Trina. Sauver Trina. Et Deedee.

— D'accord, dit-il enfin. Tirons-nous.

*

Ils passèrent de maison en maison, fouillant chacune de la cave au grenier.

Tout semblait se fondre en un brouillard indistinct devant les yeux de Mark. Plus il en voyait, plus il devenait indifférent à l'étrangeté de ce monde nouveau ravagé par une maladie qu'on avait propagée à dessein. Dans chaque maison, chaque rue, il découvrait des choses qui dépassaient en horreur ce qu'il avait cru être le pire. Il vit une femme sauter d'un toit et s'écraser sur un perron. Il vit trois hommes tracer des cercles dans la poussière et sauter dedans et dehors, comme des enfants joueraient à la marelle. Sauf que leur jeu dégénéra en bagarre furieuse. Dans l'une des maisons, ils trouvèrent une pièce où une vingtaine de personnes gisaient pêle-mêle dans un silence total. Vivantes, mais parfaitement immobiles.

Une femme qui mangeait un chat. Un homme qui mastiquait un tapis dans un coin de son salon. Deux gamins qui se jetaient des pierres de toutes leurs forces, le corps et le visage en sang, et qui riaient sans pouvoir s'arrêter. Des gens debout dans leur jardin, qui fixaient le ciel. D'autres couchés à plat ventre dans la poussière, parlant tout seuls. Un homme qui se ruait tête la première contre un arbre et se cognait encore et encore, comme s'il espérait

parvenir à le renverser.

Ils se rapprochaient de ce qu'Alec avait appelé « la fête ». Le plus étrange, peut-être, était que personne ne les avait encore attaqués. Ils semblaient inspirer une peur bleue à la plupart de ces gens.

Ils allaient entrer dans une maison quand un hurlement terrible fendit l'air, plus fort que tous les autres bruits combinés. Un cri perçant, rauque, qui roula dans la rue comme une chose vivante.

Alec s'arrêta net, imité par Mark, et tous les deux tournèrent leurs yeux en direction du cri.

Cinq maisons plus loin, des hommes sortaient sur un perron en tirant une femme par les pieds. La tête de la malheureuse rebondit sur chaque marche quand ils la traînèrent dans le jardin.

— Nom de... ! jura Alec à voix basse. C'est Lana !

Alec piqua un sprint dans la rue, ses semelles claquant sur le bitume. Il se rua droit sur Lana et les hommes qui la malmenaient. Il avait été si prompt à réagir que Mark peinait à le rattraper. Son sac à dos rebondissait sur ses épaules et son arme glissait entre ses doigts moites.

Alec hurlait aux hommes de s'arrêter tout de suite, brandissait son transvice, mais les autres ne semblaient pas avoir conscience du danger, ou alors ils s'en fichaient. Ils traînèrent Lana jusqu'au trottoir, où ils la laissèrent tomber brutalement. Elle ne hurlait plus. Mark se demanda si elle était encore en vie.

Alec s'arrêta à quelques mètres de l'endroit où Lana gisait immobile. Il avait épaulé son arme et criait aux hommes de ne plus bouger quand Mark finit par le rejoindre. Le garçon dut reprendre son souffle avant de pouvoir brandir son propre transvice.

Il y avait trois hommes au total, qui se tenaient en demi-cercle autour de Lana, à la contempler. Ils semblaient parfaitement indifférents aux armes qu'on braquait sur eux.

— Écartez-vous d'elle ! cria Alec.

Maintenant qu'il était assez près, Mark put détailler leur amie. L'état dans lequel on l'avait mise lui retourna l'estomac. Elle était en sang, couverte d'ecchymoses. Son cuir chevelu sanguinolent apparaissait par plaques. Une de ses oreilles était à moitié arrachée. Cette vision horrificante le frappa en pleine figure, et la rage sourde qui bouillonnait en lui remonta à la surface. Ces gens étaient des monstres, et s'ils avaient infligé la même chose à Trina...

Il s'avança d'un pas, mais Alec lui barra la route avec son bras.

— Arrête, dit-il avant de ramener son attention sur les bourreaux de Lana. Je ne me répéterai pas. Éloignez-vous d'elle, ou je vous pulvérise.

Mais au lieu de s'exécuter, les trois hommes s'agenouillèrent autour de Lana, tout contre son corps. Reprenant conscience, elle leur jeta des regards affolés.

— Vas-y, s'écria Mark. Qu'est-ce que tu attends ?

— Je ne peux pas tirer ! aboya Alec. Je risque de la vaporiser avec eux !

Ces mots ne firent que décupler la colère de Mark. Il n'allait pas rester les bras croisés une seconde de plus.

— Ras le bol de ces conneries, grommela-t-il.

Et il s'avança résolument, bousculant Alec qui cherchait à le retenir.

Les hommes ne lui accordèrent pas un seul regard. Ils étaient tournés de telle sorte que Mark ne voyait pas exactement ce qu'ils faisaient, mais ils semblaient fouiller dans leurs poches.

— Hé ! cria-t-il. Reculez ou je vous tire dessus. Ça risque de vous faire tout drôle, croyez-moi !

La suite fut si rapide et si choquante qu'il vacilla et faillit tomber. D'un geste fluide, l'un des hommes brandit un couteau à cran d'arrêt et l'enfonça dans le flanc de Lana. Les cris de leur amie glacèrent Mark jusqu'au sang. Il s'élança, faisant passer son arme dans son dos. Il bondit sur l'homme au couteau et roula au sol avec lui.

Il entendit Alec crier son nom, mais n'y prêta pas attention. Sa seule préoccupation était de désarmer ce type assez vite pour s'occuper des autres. Quand il les aurait éloignés suffisamment de Lana, Alec pourrait les vaporiser. Son adversaire était fort, mais Mark l'avait pris par surprise et il réussit à le clouer au sol entre ses cuisses et à lui arracher son cran d'arrêt. Sans réfléchir, il le poignarda en plein torse.

Horrifié par ce qu'il venait de faire, il eut un mouvement de recul. Mais très vite, la réalité reprit ses droits et il se releva d'un bond. Alec avait saisi son arme à deux mains pour asséner à l'un des agresseurs un violent coup de crosse à la tête. L'homme s'écroula par terre, assommé.

Un autre groupe se ruait sur eux depuis l'extrémité opposée de la rue. Mark compta au moins sept à huit personnes. Que des hommes. Tous armés de couteaux, de marteaux ou de tournevis, les traits déformés par la rage.

— Fais gaffe ! cria-t-il à Alec.

Mais les nouveaux venus ne s'intéressaient pas à eux. Ils se jetèrent sur Lana, toujours maintenue au sol par la dernière des trois brutes qui l'avaient traînée dehors. Alec tituba ; Mark courut le rejoindre. Les yeux écarquillés, il se rendit compte qu'ils ne parviendraient pas à stopper cette folie à moins de recourir à leurs transvices. Un mauvais pressentiment l'envahit.

Alec parut se durcir d'un coup – un changement brusque, qui opéra sur l'ensemble de son corps. Ses traits se figèrent, il se raidit et se dressa bien droit. Puis, sans dire un mot, il épaula son arme et visa le groupe de déments qui s'en prenait à Lana.

Il tira un premier coup. Le jet de flamme blanche gicla et frappa l'agresseur le plus proche, qui brandissait un marteau ruisselant de sang. L'homme se transforma en silhouette grise ondulante avant d'exploser en un nuage de brume, qui se dispersa aussitôt. Alec mettait déjà en joue un autre homme. Mark comprit qu'ils ne pourraient pas remporter cette bataille, malgré la bravoure, la résolution et la force qu'avait montrées Lana depuis le jour de leur rencontre dans les tunnels du subtrans.

Mark se mit à tirer lui aussi. Alec et lui éliminèrent leurs adversaires un par un.

Les monstres eurent bientôt tous disparu. Il ne restait plus sur le bitume que la forme pitoyable, sanguinolente, de leur amie. Alec n'hésita pas une seconde. Il visa et tira un dernier coup avec son transvice.

Les souffrances de Lana prirent fin dans une explosion de particules grises.

Mark détournait les yeux des taches de sang sur le sol pour regarder Alec. Le vieux soldat affichait une expression qui racontait mille choses. Mais au fond, on y décelait surtout une immense peine. Mark n'avait jamais su précisément quel genre de relation partageaient les deux vétérans ; toutefois il savait qu'elle avait été riche et qu'elle remontait à loin.

Et voilà que Lana était morte.

Mark n'avait encore jamais vu Alec aussi triste.

Et soudain, le vieil homme retrouva son pragmatisme coutumier. Il indiqua la maison devant laquelle ils se tenaient.

— Ils l'ont sortie de là. On va entrer. Je suis sûr que Trina et la gamine sont à l'intérieur.

Mark observa la maison. Une belle demeure à deux étages, en briques, tout en pignons et en fenêtres imposantes. Mais ses carreaux cassés, son toit calciné, ses murs souillés de suie et sa pelouse jaunie envahie par les mauvaises herbes lui donnaient piètre allure. Mark était terrifié à l'idée de ce qu'ils trouveraient dedans.

Il s'était écoulé moins d'une minute depuis qu'ils avaient vaporisé leur amie et ses agresseurs, mais il y avait déjà une foule de badauds dans la rue et sur la pelouse. Des hommes et des femmes, des enfants. La plupart couverts de plaies et d'ecchymoses. Un homme auquel manquait la moitié de l'épaule et qui s'avancait vers eux d'un pas traînant ; on aurait dit qu'il avait pris un coup de hache. Une manchote au moignon éclaboussé de sang. Deux gamins gravement blessés qui ne semblaient même pas se rendre compte qu'ils saignaient.

Alec se dirigea avec lenteur vers l'entrée de la maison. Mark imita ses gestes prudents, comme si le moindre mouvement brusque risquait d'activer la folie à l'œuvre chez ceux qui les observaient. Ils avançaient, l'arme prête. Mark ne voulait plus prendre aucun risque. Le premier qui se rapprocherait un peu trop se ferait vaporiser.

Les gens s'alignèrent de part et d'autre de Mark et d'Alec, comme des badauds au défilé. Il y en avait des dizaines, peut-être plus d'une centaine. Puis plusieurs sortirent des rangs pour barrer le chemin vers la porte. D'autres les imitèrent aussitôt et, d'un coup, Mark et Alec se retrouvèrent

complètement encerclés.

— Je ne sais pas si vous comprenez ce que je dis, rugit Alec, mais je ne vous le dirai pas deux fois. Poussez-vous de là ou on vous tire dessus.

— On a des amies dans cette maison, ajouta Mark. Et on ne partira pas sans elles.

Autour d'eux, les expressions se transformaient. L'indifférence placide s'estompait peu à peu. Les yeux s'étrécissaient, les fronts se plissaient, les lèvres se retroussaient en rictus. Deux femmes feulèrent ; un enfant fit claquer ses dents, comme un petit animal.

— Dégagez le passage ! tonna Alec.

La foule se rapprocha encore. Mark ressentit de nouveau cette cassure intérieure, comme s'il perdait le contrôle. Une bouffée de haine l'envahit.

— Tant pis pour eux, grommela-t-il.

Il braqua son transvice sur l'homme le plus proche parmi ceux qui leur barraient le chemin et appuya sur la détente. Un flot aveuglant de lumière blanche jaillit de l'arme, frappa l'homme et le changea en colonne grise. Sans attendre, Mark choisit une autre cible, pressa la détente et la regarda se vaporiser à son tour. À côté de lui se tenait une femme. Trois secondes plus tard, elle avait disparu.

Il s'attendait à des protestations de la part d'Alec. Mais l'ancien militaire ne gaspilla pas sa salive. La femme s'était à peine dissoute qu'Alec ouvrait le feu lui aussi. Ils s'appliquèrent à dégager la voie jusqu'à la maison, balayant un arc de cercle de plus en plus large avec leurs armes, choisissant leurs victimes une par une. Les flashes lumineux se succédaient, semaient la mort et la destruction, sans verser une seule goutte de sang.

Ils avaient éliminé une douzaine de personnes, la moitié de celles qui se tenaient devant eux, quand le reste des contaminés parut enfin réaliser ce qui se passait. Une clameur brutale fusa – un cri strident, épouvantable – et soudain ils s'élancèrent comme un seul homme sur les deux inconnus qui les décimaient.

Mark braqua son arme sur la droite et tira en rafales courtes, sans même se donner la peine de viser. Des giclées de feu blanc touchèrent plusieurs femmes. L'une d'elles atteignit un petit garçon, qui fut vaporisé. Mais d'autres cinglés continuaient de se ruer sur eux. Mark pivota vers ceux qui arrivaient dans son dos. Il tira de nouveau, puis agrippa son arme par le canon pour asséner un violent coup de crosse dans la figure d'un homme.

Il y avait des gens tout autour de lui en train de feuler, de montrer les dents, de sautiller sur place. Ils roulaient des yeux fous et poussaient des rires hystériques. Mark se cramponna à son transvice et tira au hasard en pivotant lentement sur lui-même, vaporisant tous ceux qui avaient le malheur de s'approcher. Puis il se mit à tourner dans l'autre sens, en prenant bien garde de ne pas tirer vers Alec.

Il éprouva un début de panique, mais continua à tirer, distribua des coups de coude, des coups d'épaule, pour se frayer un chemin vers la maison. Il

avait tué au moins une dizaine de personnes quand il buta dans les marches du perron.

Il tomba en avant, se retourna dans sa chute et tira en plein dans le torse d'un homme qui bondissait sur lui. La brume grise lui retomba dessus avant de disparaître. Il aperçut Alec à quelques pas, qui défonçait le visage d'une femme. Le vétéran se mit soudain à courir, passa devant Mark et bondit sur le perron.

Mark lâcha une dernière salve avant de reculer sur les fesses jusqu'au sommet des marches. Une fois en haut, il se releva et franchit le seuil avec Alec. Son ami claqua la porte derrière eux. Ils eurent tout juste le temps de tirer le verrou. Des chocs sourds firent trembler le battant ; il n'allait pas résister longtemps.

Ils se remirent à courir. Un couloir, quart de tour à droite, puis un autre couloir. Deux personnes se jetèrent sur eux. Alec les élimina l'une et l'autre avec son transvice. Mark se glissa devant lui, ouvrit une porte qui donnait sur un escalier. Un homme le remontait, les yeux brillants, des traces de griffures sur ses joues sales. Mark le vaporisa.

Il dévala les marches quatre à quatre. Un homme et une femme se jetèrent sur lui, armés de couteaux, avant qu'ils puissent les mettre en joue. Il les repoussa brutalement et roula au sol tandis qu'Alec surgissait et faisait feu à deux reprises. Puis tout devint calme, presque silencieux, à l'exception des gens à l'extérieur qui tambourinaient contre la porte.

Un filet de jour s'infiltrait par une fenêtre étroite au sommet d'un mur. Des particules de poussière dansaient dans l'air. Et deux personnes se pelotonnaient dans un coin, aussi effrayées qu'on pouvait l'être.

Trina et Deedee, cramponnées l'une à l'autre, le corps couvert de bleus. Mark courut les rejoindre, s'agenouilla devant elles et posa son arme sur le sol.

Trina fixait le sol. Deedee pleurait. Elle fut la première à parler.

— Elle est malade, dit-elle d'une petite voix chevrotante.

Elle serra Trina encore plus fort.

Mark prit la main de son amie et la pressa doucement.

— Ça va aller. On vous a retrouvées. On va vous sortir d'ici.

Trina releva la tête pour fixer Mark. Ses yeux étaient sombres, éteints.

— Qui es-tu ? lui demanda-t-elle.

La question frappa Mark comme un coup de poignard en plein cœur. Il essaya de se convaincre que Trina pouvait avoir un million de raisons de lui demander ça : il ne faisait pas très clair dans le sous-sol ; elle avait pris un coup sur la tête ; sa vision était floue. Mais la réalité se lisait dans ses yeux. Elle ignorait qui il était. Complètement.

— Trina... Trina, c'est moi. Mark.

On entendit un grand fracas en haut, quelque chose qui se cassait. Puis quelques chocs sourds. Des bruits de pas rapides.

— Il faut se tirer d'ici, aboya Alec. Tout de suite !

Trina n'avait pas cessé de dévisager Mark, le front plissé, l'air confus. Elle inclinait la tête sur le côté comme pour mieux se concentrer : qui donc pouvait être ce type accroupi devant elle ? Mais son expression trahissait aussi de la peur.

— Il existe peut-être un traitement, murmura Mark pour lui-même. (Il était dans une sorte de transe. La seule personne au monde qu'il aurait voulu voir saine et sauve auprès de lui...) Peut-être que...

— Mark ! cria Alec. Fais-les remonter. Vite !

D'un coup d'œil par-dessus son épaule, il vit son ami au pied de l'escalier, prêt à réduire en poussière le premier qui aurait l'audace de descendre. On entendait beaucoup de bruits au-dessus d'eux : des gens qui couraient et vociféraient. Mark aperçut un mouvement fugace à la fenêtre : une paire de pieds apparut puis disparut.

Il reporta son attention sur les deux filles.

— Venez, il ne faut pas rester ici.

Avec le vacarme qui ne cessait d'augmenter, il était au bord de la panique, mais il savait que la situation était délicate en ce qui concernait Trina. Comment réagirait-elle si on la brusquait ?

— Deedee ? fit-il le plus doucement possible. (Il ramassa son transvice et passa la sangle sur son épaule.) Viens par ici, Deedee. Prends ma main et lève-toi.

Un grand bruit retentit derrière eux. Quelqu'un venait d'ouvrir la porte à la volée et de la claquer contre le mur. Les vociférations avaient atteint une intensité hystérique. Mark entendit le bourdonnement caractéristique du

transvice d'Alec, les exclamations choquées des contaminés, en haut, qui venaient de voir l'un de leurs camarades se dissoudre dans un nuage de brume grise. Mark se représenta la scène, alors qu'il tendait la main à Deedee.

La fillette le dévisagea pendant quelques secondes interminables. Un millier de pensées semblaient se bousculer dans sa tête. Mark continua à sourire. Finalement, Deedee se décida à lui prendre la main et il la tira vers lui. Sans la lâcher, Mark se pencha pour glisser un bras dans le dos de Trina. Il eut besoin de toute sa force pour la décoller du sol et la mettre sur ses pieds.

Elle n'opposa aucune résistance, mais Mark craignait de la voir s'effondrer s'il cessait de la soutenir.

— Qui es-tu ? répéta-t-elle. Tu es là pour nous sauver ?

— Je suis ton meilleur ami depuis toujours, répondit-il. Ces gens t'ont enlevée, et je vais te ramener en lieu sûr.

— Je t'en prie, l'implora-t-elle. Je t'en prie, ne les laisse plus me faire de mal.

Un vide béant s'ouvrit dans la poitrine de Mark, menaçant de lui avaler le cœur.

— Je suis là pour ça. J'ai juste besoin que tu marches, d'accord ? Et que tu restes près de moi.

D'autres bruits en haut : un hurlement, une fenêtre cassée. Puis des pas dans l'escalier. Alec tira un autre coup.

Trina se campa solidement sur ses deux pieds.

— C'est bon. Je vais bien. Je ferais n'importe quoi pour sortir d'ici.

— Tant mieux. (Mark retira son bras à contrecœur et se pencha sur Deedee pour la regarder dans les yeux.) Ça va faire drôlement peur, d'accord ? Mais après, ce sera fini. Reste bien près de m...

— Ça ira, le coupa-t-elle. (Le feu qui brûlait dans ses prunelles lui donnait dix ans de plus.) Allons-y.

Mark sourit malgré lui.

— Parfait. C'est parti !

Il mit la main de la fillette dans celle de Trina et les pressa toutes les deux.

— Restez derrière moi, ordonna-t-il.

Il les regarda l'une après l'autre pour s'assurer qu'elles avaient compris. Trina paraissait un peu plus lucide à présent ; son regard retrouvait une certaine clarté.

Il agrippa son transvice, posa le doigt sur la détente, puis se tourna vers l'escalier au pied duquel Alec les attendait.

Ils avaient à peine fait deux pas quand la fenêtre à leur gauche vola en éclats, pulvérisée par un morceau de brique. Deedee se mit à hurler et Trina bondit en avant, bousculant Mark. Il braqua son transvice vers la fenêtre brisée, où un bras d'homme s'était glissé et tâtonnait contre le mur.

Il ouvrit le feu. Le premier éclair blanc rata sa cible ; il creusa un trou dans le mur avec un petit nuage de poussière. Mark essaya de nouveau et fit

mouche. Le bras se changea en masse grise avant de se volatiliser. Deux autres personnes apparurent à sa place, mais Mark comprit que la fenêtre était trop étroite pour leur permettre d'entrer. Il repartit vers l'escalier. Alec n'avait pas bougé ; il tirait sur quelqu'un quand Mark et les filles le rejoignirent.

— Il va falloir forcer le passage, pas le choix, grommela le vieux soldat, le regard tourné vers le haut. D'autres tarés sont probablement en train d'accourir en ce moment même.

— On est prêts, lui assura Mark, même s'il ne voyait pas comment ils parviendraient tous les quatre à traverser une horde de fous furieux contaminés par la Braise. On devrait peut-être placer les filles entre nous.

— Exact. Je vais ouvrir la marche. Cette fois, c'est toi qui couvres nos arrières. J'aime autant te prévenir que ça ne va pas être joli.

Mark hocha la tête et recula d'un pas. Trina semblait de plus en plus présente, même si elle ne semblait toujours pas l'avoir reconnu. Elle vint se placer juste derrière Alec avec Deedee. Le vétéran adressa un clin d'œil à la fillette, puis s'engagea dans l'escalier. Trina et Deedee le suivirent. Mark jeta un dernier coup d'œil dans la cave, au cas où quelqu'un aurait trouvé un autre moyen de s'y introduire.

Marche après marche, ils montèrent vers le chaos qui régnait au-dessus.

— Dégagez le chemin ! rugit Alec. Dans trois secondes, je commence à tirer !

Le vacarme ne fit qu'augmenter : une cacophonie de cris, de sifflements, de ricanements et de rires. Mark leva la tête et découvrit cinq à six personnes massées sur le seuil, le regard fou, visiblement impatientes d'en découdre. La peur lui serra le ventre. Mais il savait qu'une fois hors de la maison ils auraient une chance de s'échapper.

— Le temps est écoulé ! cria Alec.

Il lâcha trois coups rapides avec son transvice. Deux femmes et un homme disparurent dans le néant.

Soudain, les autres contaminés s'élancèrent tous à la fois dans l'escalier en hurlant et en vociférant. Alec parvint à tirer encore deux fois, mais ils étaient trop nombreux. Il fut bientôt submergé par une dizaine de personnes qui tentaient de l'empoigner, de le griffer.

Il bascula sur Trina et Deedee, lesquelles tombèrent à leur tour sur Mark. Le petit groupe dégringola au bas de l'escalier où tout le monde atterrit en une masse confuse de bras et de jambes. Et les contaminés se ruèrent sur eux.

Mark avait Trina et Alec sur le torse, et Deedee qui se tortillait en travers de ses jambes. Alec s'efforça de relever son transvice pour tirer, mais un homme lui sauta dessus depuis la quatrième marche et roula avec lui loin de Mark.

Trina se jeta sur Deedee ; elle la serra farouchement dans ses bras et l'entraîna à l'écart de la mêlée. Une douzaine de personnes au moins tombèrent à bras raccourcis sur Mark. Elles le rouèrent de coups de pied, de coups de poing, visiblement résolues à le mettre en pièces. Mark ne savait plus où donner de la tête ; tous leurs plans avaient volé en éclats, et il ne s'en remettait plus qu'à l'énergie du désespoir. Il chercha comme il put à s'extirper de la masse ; il tenait son transvice à deux mains et le balançait à droite, à gauche, pour repousser ses agresseurs.

Soudain, Trina cria d'une voix forte, perçante :

— Arrêtez ! Arrêtez, tous, et écoutez-moi !

Les cris, les exclamations et les grognements provenant de la masse de corps enchevêtrés qui tapissait l'escalier de haut en bas s'interrompirent d'un coup. Tout le monde se figea. Mark était stupéfié par ce changement soudain ; il s'arracha aux mains de deux personnes qui fixaient Trina, comme transfigurées. Les quatre amis se regroupèrent devant le mur face aux marches.

Tous les regards étaient braqués sur Trina, comme si elle possédait une sorte de pouvoir magique, hypnotique. Le silence du sous-sol n'était brisé que par le souffle des occupants.

— Écoutez-moi, tous, déclara-t-elle plus doucement, les yeux brillants. Je suis des vôtres, maintenant. Ces hommes sont là pour nous aider. Mais pour qu'ils puissent le faire, il faut nous laisser partir.

Ces paroles déclenchèrent un concert de marmonnements et de grommellements à travers la foule. Avec une fascination éœurée, Mark regarda leurs adversaires se relever, échanger des messes basses, manifestement disposés à obéir. Ils étaient sales, en sang, mais se comportèrent avec un semblant d'organisation : ils leurs ménagèrent un passage jusqu'aux marches. Mark vit que ceux du rez-de-chaussée passaient le mot aux autres dans la maison. Avec, dans l'attitude, quelque chose qui

s'apparentait à de la vénération.

Trina se tourna vers lui.

— Emmène-nous là-haut.

Elle ne semblait toujours pas le reconnaître, et cela lui fendit le cœur une fois de plus. Il ne comprenait pas ce qui se passait, ni par quel miracle elle parvenait à se faire écouter de cette horde de cinglés, mais il n'allait pas rater cette chance. Il jeta un coup d'œil vers Alec, lequel avait l'air plus perplexe que jamais. Le vétéran lui fit signe de passer le premier.

Mark se tourna vers Trina et Deedee.

— On y va. Venez, ça va bien se passer.

Il n'avait jamais été aussi peu convaincu de toute sa vie.

Trina poussa la fillette devant elle en la tenant par les épaules.

— On monte, grommela le vieux soldat.

Ses yeux balayaient les deux rangées de personnes de chaque côté d'eux. Et son regard en disait long : pour lui, il ne pouvait s'agir que d'un piège. Ses mains se crispaient sur son transvice.

Avec une inspiration profonde qui lui fit prendre conscience de la puanteur des gens autour de lui, Mark pivota face à l'escalier. Il posa le pied sur la première marche. Au-dessus de lui, tous les regards étaient focalisés sur son visage. À sa droite se tenait une femme aux cheveux poisseux, aux joues meurtries, qui le fixait avec un petit sourire entendu. À sa gauche, un adolescent aux vêtements déchirés, couvert d'éraflures et noir de crasse. Il paraissait sur le point d'éclater de rire.

— Tu avances, ou quoi ? murmura Alec.

Mark se décida. Il n'osait pas bouger trop vite, comme si Trina avait plongé les contaminés dans une sorte de transe dont il risquait de les sortir au moindre mouvement brusque. Il grimpa une marche. Puis une autre. Il jeta un coup d'œil en arrière et vit Trina et Deedee sur ses talons, avec Alec tout de suite derrière. Le vieil homme lui lança un regard noir qui indiquait clairement ce qu'il pensait de leur allure d'escargots.

Mark continua à monter, pas à pas, sous le regard des contaminés qui lui faisait froid dans le dos. Leurs sourires s'agrandissaient, devenaient de plus en plus sinistres.

Il avait gravi les deux tiers de l'escalier quand il entendit une voix féminine souffler derrière lui :

— Mignonne. Trop mignonne.

Il se retourna. Une femme caressait la tête de Deedee, comme elle aurait caressé un petit animal. Le visage de la fillette était rempli d'horreur.

— Quelle adorable petite fille, continua la femme. Je pourrais te manger toute crue. Comme une grosse dinde. Oui. Adorable.

Mark se détourna, dégoûté. Il sentait une pression dans sa poitrine, comme si quelque chose tentait de s'en échapper. Il venait de gravir une nouvelle marche quand un homme lui toucha l'épaule avec un doigt.

— Un bon p'tit gars, costaud, hein ? Je parie que ta maman est fière de

toi, dit l'inconnu.

Mark l'ignora et continua à grimper. Cette fois, deux personnes de part et d'autre posèrent la main sur son bras – pas d'une manière menaçante, juste pour le toucher. Encore une marche. Une femme se jeta à son cou et le serra brièvement, fort, avant de reculer. Un sourire haineux déformait ses traits.

Mark se sentit gagné par la répulsion. Il ne voulait pas rester une minute de plus dans cette maison. Abandonnant toute prudence, il attrapa Deedee par la main et se mit à grimper les marches quatre à quatre. Il entendait Alec marteler l'escalier d'un pas lourd.

Au début, les contaminés parurent décontenancés, pris au dépourvu par cette animation soudaine. Mark parvint au sommet de l'escalier, passa la porte, entre les visages hantés qui les fixaient de chaque côté, puis il déboucha dans le couloir. La maison était noire de monde. Il y avait des gens partout, certains armés de bâtons, de battes ou de couteaux. Mais une voie dégagée s'ouvrait clairement dans la masse, en direction de la porte. Mark n'hésita pas : il piqua un sprint vers la sortie, entraînant Deedee derrière lui.

Ils avaient parcouru la moitié du chemin quand la situation bascula. Tous les cinglés se mirent à hurler et fondirent sur le petit groupe. Mark sentit la main de Deedee lui échapper et vit la fillette disparaître dans la foule, avec un petit cri d'angelot avalé par une meute démoniaque.

Mark s'élança derrière elle mais il glissa et s'étala de tout son long. Une masse de corps s'abattit sur lui aussitôt, le griffant et déchirant ses vêtements. Il donna des coups de coude qui firent mouche, entendit des hurlements de douleur. Des mains se posaient sur son transvice, trop nombreuses pour qu'il puisse les repousser. Il rua, se cabra pour se redresser. Il prit un coup à l'arrière du crâne et retomba sur le carrelage. Puis il sentit une traction douloureuse contre son cou et réalisa avec horreur qu'elle provenait de la sangle de son arme. Il la cherchait à tâtons quand elle glissa par-dessus sa tête. Des clameurs et des cris de triomphe retentirent.

Il avait perdu son transvice.

L'attention générale se déplaça sur son arme, ce qui laissa à Mark quelques secondes pour se relever d'un bond. L'homme qui lui avait arraché le transvice le brandissait bien haut, à deux mains, dansant lentement en cercle. Ceux qui l'entouraient sautillaient autour de lui, bras tendus pour essayer de toucher la surface brillante, s'écartant de lui à mesure que d'autres personnes s'approchaient pour admirer le trophée.

Mark pouvait faire une croix sur son transvice. Il chercha ses amis du regard. Deedee se débattait entre les mains de trois ou quatre personnes. Elle criait, ruait tandis qu'on tentait de l'entraîner à l'étage. Trina, juste derrière elle, faisait des pieds et des mains pour la rejoindre. Alec était aux prises avec au moins six agresseurs qui paraissaient bien décidés à s'emparer de leur propre trophée rutilant. Il envoya un coup de crosse dans la figure de l'un, en vaporisa un deuxième dans un grand éclair blanc. Mais les autres lui tombèrent dessus avec un bel ensemble et il disparut dans une mêlée confuse.

Mark devait d'abord s'occuper de Trina et de Deedee.

Il repoussa des gens qui ne semblaient pas trop savoir quoi faire et bondit sur la corniche extérieure de l'escalier. Sa seule chance consistait à grimper lui aussi. Cramponné à la rambarde, il se hissa vers le haut.

Un homme lui envoya un coup de poing et le manqua. Une femme se jeta sur lui, sans penser une seconde qu'elle pourrait se mettre en danger ; Mark réussit à l'esquiver et elle bascula dans le vide. Certains s'efforcèrent de le repousser, d'autres de lui attraper les jambes pour le ramener dans la masse houleuse des corps en contrebas. Il les combattit un à un, une main sur la

rambarde, évitant, frappant ou écartant toutes leurs tentatives de le retenir.

Il finit par dépasser l'homme et la femme qui emportaient Deedee. Empoignant alors la rampe à deux mains, il se propulsa d'un bond par-dessus et se réceptionna en souplesse sur l'avant-dernière marche. Les autres continuèrent à monter droit sur lui. Faute d'une meilleure idée, Mark plongea, saisit Deedee entre ses bras et profita de son élan pour l'arracher à ses ravisseurs.

Ils roulèrent dans l'escalier. Les gens tombèrent comme des quilles sur leur passage jusqu'à ce qu'ils parviennent au bas des marches. Protégeant toujours la fillette entre ses bras, Mark vit Trina dévaler l'escalier comme une furie, ses yeux brillants fixés sur Deedee.

Avec un grognement de douleur, il réussit à ramener ses jambes sous lui et à se relever. Trina lui arracha Deedee et l'étreignit à l'étouffer. La fillette sanglotait.

Mark fit un rapide tour d'horizon et se rendit compte que leurs chances étaient minces. La maison était plongée dans le chaos.

Alec se trouvait au salon, aux prises avec une douzaine d'agresseurs, tirant chaque fois qu'il en avait l'occasion. Plusieurs de ses assaillants se détournèrent de lui et se ruèrent sur le jeune homme. D'autres arrivaient par derrière à toute vitesse, comme s'ils fuyaient quelque chose au lieu d'attaquer. D'autres encore, qui se tenaient entre Mark et la porte, coupaient toute possibilité de fuite. Et chacun d'eux avait l'air prêt à tuer ou à se faire tuer.

Mark se plaça devant Trina et Deedee et les fit reculer contre le mur au pied de l'escalier. Un vieil estropié au crâne chauve couvert de plaies et de lacérations fonça sur Mark ; puis un choc sourd retentit dans la cuisine, et l'homme se transforma en plaque grise qui se volatilisa en un nuage de brume.

Mark se raidit d'un coup. Le tir n'était pas venu du salon, donc celui qui lui avait pris son transvice avait compris comment s'en servir.

À peine l'idée avait-elle pris forme dans son esprit qu'un éclair blanc lui passait sous le nez et frappait une femme près de la porte.

— Alec ! vociféra Mark. Quelqu'un se sert de l'autre transvice !

La peur qui lui hérissait la peau dépassait en intensité tout ce qu'il avait connu, même après les moments effroyables qu'il avait traversés depuis un an. Un cinglé se promenait avec une arme capable de vaporiser un être humain en un clin d'œil. D'une seconde à l'autre, Mark pouvait disparaître sans même réaliser ce qui lui arrivait.

Ils devaient absolument sortir d'ici.

En dépit de leur cerveau malade, les autres personnes présentes dans la maison se rendaient bien compte qu'il se produisait quelque chose d'extraordinaire. Un frisson de panique parcourut la foule, et tout le monde se mit à courir vers la sortie. Des hurlements hystériques et des appels au secours retentirent. Le couloir n'était plus qu'une marée de bras, de jambes et de visages terrifiés, pressés les uns contre les autres, qui s'écoulaient laborieusement vers la porte. D'autres tirs de transvice se firent entendre ;

d'autres victimes s'évaporèrent.

Mark sentait son équilibre mental s'effriter. Il prit Deedee dans ses bras, saisit Trina par l'épaule et la poussa dans le salon où Alec se battait. Ce dernier était entouré d'une masse de gens trop nombreux pour qu'il puisse tirer.

Mark guida son amie vers les grandes baies vitrées encore intactes. Il ramassa une lampe et la projeta dans le verre, qui se brisa en mille morceaux. Puis il prit Trina par le coude et l'entraîna à toute vitesse vers la fenêtre en miettes ; enfin, il la lâcha et s'élança, se tournant à la dernière seconde de manière à se réceptionner sur le dos. Il serra la fillette contre son corps pour la protéger de son mieux et atterrit sur un ancien parterre de fleurs. Le choc lui coupa le souffle.

Pantelant, il leva les yeux vers le ciel et vit Alec penché à la fenêtre.

— Tu es complètement dingue ! s'exclama le vieil homme, mais il aidait déjà Trina à franchir le cadre.

Ils bondirent tous deux à l'extérieur. Alec aida Mark à se relever, Trina reprit Deedee dans ses bras. Quelques contaminés les avaient vus s'enfuir et s'apprêtaient à les suivre ; d'autres se déversaient par la porte principale. Des cris, des hurlements emplissaient l'air. Les gens se battaient devant la maison.

— Ils commencent à me fatiguer, grommela Alec.

Tous les quatre traversèrent au pas de course la pelouse desséchée et prirent la rue qui les ramènerait au berg. Alec voulut prendre Deedee à Trina mais celle-ci refusa ; elle courait avec son fardeau, le visage tendu sous l'effort. Quant à la fillette, elle avait cessé de pleurer.

Mark jeta un coup d'œil derrière lui. Un homme, debout sur le perron, tirait au hasard avec le transvice, semant la mort autour de lui. Il finit par apercevoir le petit groupe qui s'enfuyait et lâcha un ou deux coups dans leur direction. Mais il les manqua largement ; les éclairs blancs ne touchèrent que le bitume, soulevant des nuages de poussière. L'homme renonça et se remit à vaporiser des cibles plus proches.

Mark et ses amis continuèrent à courir. Alors qu'ils approchaient de la maison où se trouvaient les petits enfants, Mark pensa à Trina, à Deedee, et à l'avenir qui les attendait. Il ne s'arrêta pas.

Enfin, ils aperçurent le berg. Le vieil appareil cabossé apparut au loin, plus beau que Mark ne l'aurait jamais pensé. Bien qu'ils soient tous essoufflés, ils ne ralentirent pas l'allure, et bientôt la gigantesque masse métallique se dressait au-dessus d'eux.

Mark ne comprenait pas comment Trina avait réussi à porter Deedee sur une telle distance. Elle avait refusé obstinément qu'ils la relaient.

— Ça va ? s'enquit-il entre deux respirations sifflantes.

Trina déposa la fillette le plus doucement possible et s'écroula par terre. Quand elle leva les yeux vers lui, elle ne semblait toujours pas le reconnaître.

— Ça va. Merci d'être venus nous délivrer.

Mark s'accroupit près d'elle. À présent qu'ils étaient hors de danger, la douleur lui serrait de nouveau le cœur.

— Trina, tu ne te souviens vraiment pas de moi ?

— Tu... me rappelles vaguement quelqu'un. Mais j'ai les idées trop embrouillées. Il faut qu'on protège la gamine — elle est immunisée, je le sais —, il faut qu'on l'amène à des gens qui sauront quoi faire d'elle. Avant qu'on soit tous trop cinglés pour essayer.

Mark sentit son estomac se nouer ; il s'assit à l'écart, loin de sa meilleure amie. Avec quelle froideur elle avait prononcé ces mots...

Il savait que quelque chose ne tournait pas rond chez elle. Et chez lui aussi, sans doute. Combien de temps lui restait-il avant que plus rien n'ait d'importance ? Un jour ? Deux ?

La grande trappe du berg se mit en branle avec un choc sourd. Mark la regarda s'abaisser.

Alec dut élever la voix pour couvrir le grincement des charnières et des vérins hydrauliques :

— Tout le monde à bord ! On va commencer par manger un morceau. Ensuite, on décidera quoi faire de notre peau. J'ai peur que, dans peu de temps, on ne soit exactement comme ces malades auxquels on vient d'échapper.

— Pas la gamine, rétorqua Mark.

— Comment ça ? s'étonna le vieil homme.

— Sa cicatrice au bras... Elle a pris une fléchette il y a plus de deux

mois. Trina a raison, elle est immunisée.

Trina l'approuva avec enthousiasme. Un peu trop. Mark sentit le découragement le gagner. Elle n'était plus avec eux.

Alec lâcha l'un de ses grognements caractéristiques.

— Oui, eh bien, à moins que tu n'aies un truc pour changer de corps avec cette petite, ça ne va pas te servir à grand-chose, pas vrai ?

— D'accord, mais ça pourrait servir à d'autres. S'il n'existe pas de traitement pour l'instant...

Alec lui lança un regard dubitatif.

— Je propose qu'on embarque sans attendre que d'autres cinglés nous tombent dessus.

« Et nous vaporisent avec mon transvice », songea Mark, lugubre. Il appréciait le fait qu'Alec ne lui ait adressé aucun reproche à ce sujet.

Le vétéran sauta sur la rampe avant qu'elle soit complètement descendue. Mark tendit la main à Trina.

— Viens. On sera en sécurité à bord. Et il y a de quoi manger, se reposer. Ne t'en fais pas. Tu... tu peux me faire confiance.

Cela lui faisait mal au cœur d'avoir à dire une chose pareille.

Deedee se leva, les traits figés, et prit la main de Mark avant Trina. La fillette se tourna vers lui et, bien que son expression n'eût pas changé, Mark crut lire un sourire dans son regard. Trina se mit debout à son tour.

— J'espère seulement que le croquemitaine n'est pas caché sous le lit, dit-elle d'une voix lugubre.

Puis elle se dirigea vers la rampe.

Mark poussa un soupir et la suivit avec Deedee.

*

Les heures suivantes s'écoulèrent tranquillement tandis que le soleil descendait sur l'horizon et que la nuit enveloppait peu à peu le berg. Alec conduisit l'appareil dans le quartier où ils s'étaient garés la veille ; l'endroit semblait toujours aussi désert. Quand ils eurent mangé, ils préparèrent des couchettes à l'intention de Trina et de Deedee. Trina marmonnait beaucoup. À un moment, Mark vit même un filet de bave lui couler sur le menton ; il l'essuya, envahi par une profonde tristesse.

Quant à lui, il ne voyait pas comment il pourrait dormir.

Il chercha Alec pour parler avec lui, discuter de ce qu'ils allaient faire, mais il le trouva en train de ronfler dans le siège du pilote, assis bien droit avec la tête inclinée sur l'épaule. Il fut tenté de lui glisser un morceau de pain dans la bouche. Cette idée le fit glousser.

Glousser.

« Je commence vraiment à perdre les pédales », pensa-t-il. Il avait désespérément besoin de s'occuper l'esprit.

Il se rappela soudain les tablettes dans la soute – celles qu'il avait

sanglées solidement sur leur étagère. L'espoir d'y découvrir quelques indications sur ce qu'ils devaient faire lui rendit un embryon de sourire. Peut-être existait-il quelque part un moyen de se débarrasser du virus. Peut-être avaient-ils encore une chance.

Il se munit d'une torche et courut dans la soute. Arrivé devant l'étagère, il en détacha rapidement les trois tablettes et s'assit à même le sol pour les consulter.

La première était morte. Un mot de passe l'empêcha d'accéder à la deuxième ; cela dit, l'écran grésillait et la batterie n'en avait sans doute plus pour longtemps. L'excitation de Mark retomba un peu. Mais la troisième s'alluma, illuminant la grande pièce, si bien que Mark put éteindre sa torche. Son ancien propriétaire – un certain Randall Spilker – n'avait pas éprouvé le besoin de recourir à un mot de passe, aussi l'écran d'accueil s'afficha-t-il immédiatement.

Il passa une demi-heure à parcourir des données sans aucun intérêt. De toute évidence, M. Spilker avait eu un faible pour les jeux et les sites de discussion. Mark allait abandonner, en se disant que l'homme s'était servi de sa tablette uniquement comme d'un jouet, quand il tomba enfin sur des fichiers cachés.

Il ouvrit un à un des dossiers qui ne contenaient rien du tout. Toutefois, sa patience finit par porter ses fruits : il découvrit un dossier tout simple, que rien ne distinguait, perdu au milieu d'une centaine d'autres vides.

Il était intitulé « L'ordre de tuer ».

CHAPITRE 61

Il contenait tant de documents que Mark ne savait pas par où commencer. Sachant qu'il n'aurait de toute façon pas le temps de les lire tous, il décida de les ouvrir l'un après l'autre et de voir où cela le conduirait.

La plupart des fichiers étaient des sauvegardes de lettres, de notes de service et de bulletins officiels. Il y avait un grand nombre de messages personnels – regroupés dans quelques fichiers – entre M. Spilker et ses amis. Tous travaillaient pour la Coalition post-éruptions, organisme dont les réfugiés des villages avaient entendu parler mais dont ils ignoraient pratiquement tout. D'après ce que Mark en comprenait maintenant, cette coalition avait réuni toutes les agences gouvernementales qu'elle avait pu trouver à travers le monde. Elle s'était repliée en Alaska – région relativement épargnée par les éruptions solaires, à en croire la rumeur – et s'efforçait de remettre de l'ordre dans le chaos mondial.

Tout cela paraissait digne d'éloges – et terriblement complexe pour les personnes impliquées – jusqu'à ce que Mark tombe sur un échange entre M. Spilker et une certaine Ladena Lichliter, sa plus proche confidente visiblement, qui lui donna la chair de poule. Alors qu'il avait parcouru les documents précédents en diagonale, il lut celui-ci deux fois.

À : Randall Spilker

De : Ladena Lichliter

Objet :

Je suis encore sous le choc de la réunion d'aujourd'hui. Je n'en crois toujours pas mes oreilles. Que le PCC ait osé nous regarder en face et nous faire cette proposition... Sérieusement, je n'en reviens pas.

Et quand on pense que plus de la moitié de la salle était d'accord ! Qu'ils ont approuvé ! On va où, là, Randall ? Comment peut-on seulement envisager un truc pareil ? Comment ?

J'ai passé l'après-midi à retourner ça dans ma tête. Rien à faire. Ça ne passe toujours pas.

Comment a-t-on pu en arriver là ?

Viens me voir ce soir. S'il te plaît.

- LL

« Qu'est-ce que ça veut dire ? » se demanda Mark. Le PCC était-il une émanation de la PFC, la Coalition post-éruptions, basée quelque part en Alaska ? Il continua à creuser.

Quelques minutes plus tard, il découvrit une succession de messages mis bout à bout dans un seul fichier, qui faillit lui donner une crise cardiaque. Une sueur froide lui coula dans le dos.

Note de service de la Coalition post-éruptions

28/11/217, 21 h 46

À : Tous les membres du conseil

De : John Michael, chancelier

Sujet : Problème de surpopulation

Le rapport qu'on nous a présenté aujourd'hui, dont des copies ont été adressées à tous les membres de la Coalition, ne laisse subsister aucun doute concernant les difficultés qui attendent notre planète déjà très mal en point. Je suis convaincu que chacun d'entre vous, comme moi, a regagné son abri dans un silence stupéfait. J'ai l'espoir que la dure réalité que ce rapport décrit est désormais suffisamment claire pour que nous puissions commencer à envisager des solutions.

Le problème est simple : il y a trop de monde sur cette planète et pas assez de ressources.

Nous nous réunirons de nouveau la semaine prochaine. J'attends de tous les membres du conseil qu'ils apportent au moins une proposition, si délirante puisse-t-elle sembler. N'hésitez pas à sortir des sentiers battus. C'est le moment de lâcher la bride à votre créativité.

Je suis impatient d'entendre vos suggestions.

À : John Michael

De : Katie McVoy

Objet : Potentiel

John,

Je me suis penchée sur la question dont nous avons discuté hier soir au dîner. L'AMRIID n'est pas sortie indemne des

éruptions solaires, mais sa direction est convaincue que le système de confinement souterrain de ses virus, bactéries et armes bactériologiques les plus dangereuses a tenu bon.

Ça n'a pas été facile, mais j'ai fini par obtenir les informations nécessaires. Je les ai étudiées avec soin et je suis parvenue à une recommandation. Toutes les solutions potentielles sont beaucoup trop imprévisibles. À l'exception d'une seule.

Il s'agit d'un virus. Il s'attaque au cerveau et le court-circuite sans douleur. Son action est rapide et définitive. Il est conçu pour devenir de moins en moins contagieux au fur et à mesure de sa dissémination. Il correspondrait parfaitement à nos besoins, surtout sachant à quel point les déplacements sont limités aujourd'hui. Ça pourrait marcher, John. Et si épouvantable que cela puisse paraître, je crois que ce serait efficace.

Je vous envoie tous les détails. Dites-moi ce que vous en pensez.

— Katie

À : Katie McVoy

De : John Michael

Objet : RE : Potentiel

Katie,

J'ai besoin de votre aide afin de préparer mon exposé complet concernant la diffusion du virus. Il faut nous concentrer sur le fait qu'une élimination contrôlée est la seule manière d'épargner des vies. Seule une portion choisie de la population en réchappera, certes ; mais faute de mesures extrêmes, nous risquons l'anéantissement de l'espèce humaine tout entière.

Vous et moi savons à quel point cette solution est hypothétique. Mais j'ai refait les simulations des centaines de fois et je ne vois pas d'alternative. Si nous ne faisons rien, le monde arrivera bientôt à court de ressources. Je crois sincèrement que c'est la décision la plus éthique ; le danger d'une extinction généralisée justifie cet écrémage. J'ai pris ma décision. Il ne reste plus qu'à persuader les autres membres du conseil.

Retrouvons-nous dans mon bureau à 17 heures. Il faudra peser soigneusement chaque mot, alors préparez-vous à une longue soirée.

Bien à vous,
– John

Note de service de la Coalition post-éruptions

12/2/219, 19 h 32

À : Tous les membres du conseil

De : John Michael, chancelier

Objet : Projet d'ordonnance

Dites-moi ce que vous pensez de ce premier jet. Le texte définitif sera communiqué demain.

Ordonnance n° 13 de la Coalition post-éruptions, sur recommandation du PCC – Comité de contrôle de la population –, à considérer comme top secret et de la priorité la plus élevée, sous peine de mort.

Nous, Coalition, accordons par la présente la permission expresse au PCC de mettre en œuvre son Initiative de contrôle de la population n° 1, telle qu'elle est détaillée dans le document ci-joint. Nous assumons la responsabilité pleine et entière de cette action et suivrons son développement en lui apportant notre soutien dans toute la mesure de nos moyens. Le virus sera diffusé dans les endroits recommandés par le PCC avec l'aval de la Coalition. Des forces armées seront déployées de manière à garantir le bon déroulement de l'opération.

L'ordonnance n° 13, ICP n° 1, est désormais ratifiée. À mettre en œuvre immédiatement.

Mark dut éteindre la tablette une minute. Le sang bourdonnait à ses oreilles et ses joues le brûlaient. Une violente migraine lui enserrait le crâne.

Tout ce dont il avait été le témoin au cours de la dernière semaine avait été cautionné par le gouvernement de leur monde dévasté. Ce n'était pas l'œuvre de terroristes, ou de malades mentaux. La contamination avait été décidée et exécutée dans le dessein de contrôler la population. D'effacer toute vie dans des régions entières, afin que les survivants disposent de davantage de ressources.

Mark tremblait de colère. Et la folie qu'il sentait monter en lui n'arrangeait rien. Assis dans l'obscurité, il fixait le noir mais voyait des points lumineux danser devant ses yeux. Ces points dessinèrent des formes. Des traînées de feu qui lui rappelèrent les éruptions solaires. Des visages de gens qui appelaient au secours. Des fléchettes pleines de virus qui fendaient l'air, se plantaient dans les cous, les bras, les épaules. Ces images l'inquiétèrent. Il se demanda si cette dernière révélation n'allait pas le faire basculer définitivement dans la folie.

Il secoua la tête, en sueur. Il se mit à crier ; puis à hurler, de toutes ses forces. Une rage comme il n'en avait encore jamais connu s'empara de lui. Il entendit un craquement sinistre devant lui.

Il voulut rallumer la tablette, mais ses tentatives se révélèrent infructueuses. Il tâtonna autour de lui, retrouva la torche et l'alluma. L'écran de la tablette était fêlé, à moitié arraché de son cadre. Dans sa colère, il l'avait brisé entre ses mains. Il n'aurait jamais cru en avoir la force.

Une pensée cohérente parvint à se former au milieu du chaos qui lui martelait le crâne. Il savait ce qu'ils avaient à faire. C'était leur dernier recours. Puisque les occupants du bunker comptaient se rendre à Asheville pour y interpellier leurs supérieurs, Mark et ses amis n'avaient plus qu'à y aller eux aussi. S'introduire dans la ville fortifiée représentait leur seule chance de remonter jusqu'à ceux qui avaient décrété l'Ordre de tuer. Mark espérait qu'ils connaîtraient un antidote. Il ne voulait pas mourir.

Asheville. Voilà où ils devaient aller. Comme l'avait dit Bruce dans l'auditorium. Sauf que Mark avait bien l'intention d'arriver le premier.

Il se leva, pris de vertiges à cause des images qui tournoyaient encore dans sa tête. La colère grondait dans ses veines. Il éclaira une dernière fois la tablette hors d'usage avant de la jeter dans un coin. Il espérait avoir un jour l'occasion de dire à ce PCC ce qu'il pensait de sa décision.

Une grande fatigue s'abattit sur lui tout à coup, comme une couverture de deux tonnes qu'on aurait jetée sur ses épaules. Il se laissa tomber à genoux, puis sur le côté, la tête contre le sol froid. Il y avait tant à faire. Ce n'était pas le moment de dormir. Mais il était si fatigué...

Pour une fois, il rêva de choses agréables.

Un coup de tonnerre fait tressaillir Trina dans les bras de Mark.

Il pleut au-dehors, ce qui n'arrivait plus depuis trois mois, depuis le déclenchement des éruptions solaires. Mark frissonne ; le froid sur sa peau est un soulagement après la chaleur infernale qu'il subit tous les jours. Ils ont eu de la chance de trouver cette grotte à flanc de montagne, et il réalise qu'il ne serait pas contre passer le restant de ses jours dans cet endroit sombre et frais. Alec et les autres sont plus loin à l'intérieur, en train de dormir.

Il serre les épaules de Trina et enfonce sa tête au creux de son cou. Il hume son odeur, suave et salée. Depuis qu'ils ont abandonné le bateau sur les rives du New Jersey, c'est la première fois que Mark se sent aussi calme. Presque heureux.

— J'aime ce bruit, murmure Trina, comme si parler trop fort risquait d'interrompre le doux tambourin de la pluie. Ça me donne envie de dormir. De me fourrer la tête dans ton aisselle et de ronfler pendant trois jours.

— Mon aisselle ? répète Mark. Une chance qu'on ait tous pu se laver lors de l'orage de ce matin !

Elle gigote un moment, puis s'immobilise à nouveau.

— Je n'arrive pas à croire qu'on soit encore en vie, Mark. C'est dingue. Enfin, on mourra peut-être dans six mois. Ou demain, même.

— C'est gai ! proteste-t-il. Arrête, je ne veux pas t'entendre parler comme ça. De toute manière, ça ne peut pas être pire, non ? On va rester ici un moment, et ensuite on partira à la recherche des villages de réfugiés dans les montagnes au sud.

— Des rumeurs, dit-elle doucement.

— Pardon ?

— Ces villages, ce sont des rumeurs.

Mark soupire.

— Je suis sûr qu'ils existent. Tu verras.

Il s'adosse contre la paroi et réfléchit à ce qu'elle vient de dire. Qu'ils ont beaucoup de chance d'être en vie. Elle n'a jamais rien dit de plus vrai.

Ils ont survécu à des semaines de radiations solaires en se cachant à l'intérieur du Lincoln Building. Ils ont survécu à la chaleur implacable, à la sécheresse. Ils ont parcouru Dieu sait combien de kilomètres à pied à travers

un pays dévasté et des rues en proie à la violence. Ils ont dû surmonter la perte de leurs familles. Voyager de nuit, se terrer dans la journée, se débrouiller pour trouver de la nourriture, et parfois s'en passer pendant plusieurs jours. Il a conscience que, sans la formation militaire d'Alec et de Lana, ils n'auraient jamais réussi à tenir jusque-là. Jamais.

Pourtant, ils l'ont fait. Ils sont toujours en vie et en bonne santé. Il sourit, avec un sentiment de défi aux forces de l'univers qui ont dressé tous ces obstacles sur leur chemin. Il commence à croire que, dans quelques années, les choses vont pouvoir s'arranger.

Un éclair déchire le ciel au loin ; le grondement du tonnerre leur parvient quelques secondes plus tard. Il est plus fort, plus proche qu'auparavant. Et la pluie redouble, martelant le sol à l'extérieur de la grotte. Pour la millième fois, il se réjouit d'avoir un abri au-dessus de sa tête.

Trina se tourne vers lui.

— D'après Alec, les orages risquent de devenir de plus en plus violents. Il dit que le temps va se dégrader à l'échelle de la planète.

— Bah, je m'en fiche. Je préfère encore la pluie, le vent et les éclairs à ce qu'on a connu jusqu'ici. On n'aura qu'à rester dans cette grotte. Qu'est-ce que tu en dis ?

— On ne peut pas rester là indéfiniment.

— Bon, d'accord. Alors disons une semaine. Un mois. Arrête un peu de réfléchir, tu veux bien ?

Elle l'embrasse sur la joue.

— Qu'est-ce que je deviendrais sans toi ? Je crois que je mourrais d'angoisse et de chagrin avant même que la nature se charge de m'éliminer.

— À tous les coups.

Il sourit en espérant qu'elle va maintenant se contenter de savourer ce moment de paix.

Elle l'enlace étroitement.

— Tu sais, je suis heureuse de t'avoir. Tu comptes énormément pour moi.

— Pareil pour moi, réplique-t-il.

Puis il se tait, de peur de dire une bêtise et de gâcher cet instant. Il ferme les yeux.

Un éclair flamboie, suivi presque aussitôt d'un coup de tonnerre. L'orage se rapproche.

*

Mark se réveilla, et pendant quelques secondes il se souvint de ce qu'il avait ressenti quand les choses avaient commencé à prendre meilleure tournure et qu'il avait perçu une lueur d'espoir, si infime fût-elle, dans les yeux de Trina. Pour la première fois depuis des mois, il aurait voulu replonger dans son rêve. Il le désirait avec une intensité presque douloureuse. Mais la

réalité reprit ses droits : il était dans l'obscurité de la soute. Les orages avaient été terribles, se rappela-t-il. Vraiment terribles. Mais ils avaient survécu, là encore, et avaient fini par atteindre les villages de réfugiés.

Où ils auraient encore été en train de vivre en paix sans ce fichu comité dénommé PCC.

Avec un grognement, il se frotta les yeux. Il lâcha un énorme bâillement puis se leva. Il se rappelait parfaitement la résolution qu'il avait prise avant de succomber au sommeil.

Asheville.

Il alluma la torche et pivota vers la porte où il eut la surprise de découvrir Alec. L'homme bouchait l'ouverture de toute sa masse ; on aurait dit qu'il avait grandi d'une dizaine de centimètres. La veilleuse qui brillait dans son dos plongeait son visage dans l'ombre. Il se dégageait de lui une impression sinistre. Qui sait combien de temps il était resté là, sans s'annoncer ? Et il ne disait toujours pas un mot.

— Alec ? fit Mark. Ça va, vieux ?

L'autre tituba, faillit s'écrouler. Mais il se rattrapa et se redressa de toute sa hauteur. Mark ne voulait pas éblouir son ami, mais il n'avait plus le choix. Il lui braqua sa torche en pleine figure. Le visage rubicond, en sueur, Alec roulait des yeux fous comme s'il s'attendait à voir un monstre jaillir de l'obscurité à tout moment.

— Hé, qu'est-ce qui t'arrive ? s'inquiéta Mark.

Alec fit un pas laborieux en avant.

— Je suis malade, Mark. Je ne me sens vraiment pas bien. Il faut en finir, et je n'ai pas envie de crever pour rien.

Mark resta abasourdi et sans voix.

Alec se laissa tomber lourdement sur un genou.

— Je ne plaisante pas, petit. Je me sens bizarre, mon esprit me joue des tours. Je vois des trucs, je ressens des trucs. Ça va un peu mieux pour l'instant, mais je n'ai pas envie de terminer comme tous ces cinglés. Il faut que je meure. Et pas dans dix ans.

— Que... Que veux-tu que je fasse ? bredouilla Mark, sous le choc.

Le vétérán lui jeta un regard noir.

— J'avais pensé que...

Saisi d'un spasme brutal, il s'arc-bouta, la tête en arrière, les traits crispés par la douleur. Un cri étranglé s'échappa de sa gorge.

— Alec ! s'écria Mark en se précipitant vers son ami. (Il dut esquivé quand le vieil homme lui décocha un coup de poing, avant de s'écrouler.) Qu'est-ce qui te prend ?

Le vieil homme se détendit soudain et se redressa à quatre pattes, pantelant.

— Je... je... ne sais pas. J'ai de drôles d'idées qui me tournent dans la caboche.

Mark se passa la main dans les cheveux, regardant autour de lui avec angoisse comme si la réponse à tous leurs problèmes allait surgir par magie d'un coin de la soute. Quand il se retourna vers Alec, celui-ci s'était remis debout, les mains levées, comme pour se rendre.

— Écoute-moi, dit le soldat. J'ai réfléchi. On n'a pas beaucoup de solutions, je te l'accorde. Mais... (il indiqua la direction des cabines où dormaient Trina et Deedee)... on a avec nous une petite fille précieuse, qu'on peut encore sauver. Il faut la conduire à Asheville. Et ensuite...

Il haussa les épaules en un geste aussi pathétique qu'éloquent. C'était fini pour eux.

— Et s'il y avait un traitement ? objecta Mark, sans conviction. Bruce a dit qu'il en existait forcément un. On devrait aussi aller là-bas pour ça, et...

— Conneries, tout ça ! le coupa Alec. Écoute-moi plutôt, tant que je peux encore aligner deux phrases. Je suis le seul à savoir piloter cet engin. Je veux que tu m'accompagnes dans le cockpit, que tu me regardes faire et que

tu mémorises tout ce que tu pourras. Au cas où. On va emmener cette gamine à Asheville, quand bien même ce serait la dernière chose que je ferais.

Une sensation funeste, suffocante, s'empara de Mark. Il ne tarderait pas à mourir ou à sombrer dans la folie. Mais Alec et lui étaient sur la même longueur d'onde, et il brûlait de passer à l'action.

— Allons-y, décida-t-il, refoulant ses larmes. Pas la peine de perdre une seconde de plus.

Alec tressaillit et écarta les bras. Pendant quelques instants il serra les poings, le visage plissé sous l'effort, comme s'il luttait contre une nouvelle crise à la seule force de sa volonté. Puis ses yeux s'éclairèrent, et il échangea un long regard avec Mark, dans lequel passa toute l'année qui venait de s'écouler – les souvenirs, les épreuves et aussi les bons moments. Mark se demanda s'ils auraient encore de tels moments de lucidité à l'avenir. La folie les guettait l'un et l'autre.

L'ancien soldat hocha la tête et ils se dirigèrent tous les deux vers la porte.

*

Ils gagnèrent le cockpit sans croiser Trina ou Deedee. Mark avait espéré qu'elles seraient réveillées, que, par miracle, Trina irait mieux, qu'elle aurait retrouvé la mémoire et rirait. C'était un espoir stupide.

Tandis qu'Alec s'installait aux commandes, Mark regarda à l'extérieur. Le ciel commençait à s'éclaircir à l'est ; la nuit virait au pourpre au-dessus des maisons et des arbres dans le lointain. La plupart des étoiles avaient disparu ; le soleil ferait son apparition dans moins d'une heure. Il avait le pressentiment qu'avant la fin de la journée tout aurait changé pour toujours.

— Si tu allais voir comment vont les filles ? dit Alec, s'enfonçant dans son siège pour consulter ses instruments et les écrans du poste de pilotage. On va décoller dans une minute. On survolera la ville.

Mark hocha la tête et lui pressa l'épaule – geste ridicule, mais il ne savait pas quoi faire d'autre. Il s'inquiétait beaucoup pour son ami. Allumant sa torche, il ressortit du cockpit et s'engagea dans le couloir étroit qui menait aux cabines où il avait laissé Trina tranquillement endormie avec Deedee.

Il arrivait à la porte quand il perçut un drôle de petit grattement au-dessus de lui, comme si des rats détalait dans le faux plafond. Puis il entendit nettement des gloussements, à moins d'un mètre au-dessus de sa tête. Un frisson d'horreur le parcourut. Il avança de quelques mètres avant de pivoter, le dos collé à la cloison. Il balaya le plafond avec sa torche, mais ne vit rien qui sorte de l'ordinaire.

Il retint son souffle et tendit l'oreille.

Il y avait quelque chose là-haut, qui se balançait de façon rythmique.

— Hé ! cria Mark. Qui... ?

Sa question mourut sur ses lèvres quand il se rendit compte qu'il n'avait

pas encore vérifié ce qu'il en était des filles. Si quelqu'un, ou *quelque chose*, s'était introduit à bord du berg...

Il courut jusqu'à la cabine, ouvrit la porte à la volée et braqua sa torche sur la couchette où il avait vu Trina pour la dernière fois. Son cœur cessa de battre : la couchette était vide. Et puis, du coin de l'œil, il aperçut Trina sur le sol, avec Deedee assise à ses côtés. Elles se tenaient la main. Toutes les deux étaient manifestement terrifiées.

— Quoi ? souffla Mark. Qu'est-ce qui s'est passé ?

Deedee pointa un doigt vers le plafond.

— Le croquemitaine est là-haut, dit-elle. (Elle tremblait comme une feuille ; Mark en eut le cœur serré.) Et il a amené ses copains avec lui.

À peine avait-elle dit cela que le berg décollait avec fracas. Le sol s'inclina et Mark faillit s'étaler.

— Restez là, dit-il. Je reviens tout de suite.

Il n'allait pas hésiter cette fois-ci.

Il se rua vers le cockpit. Il crut entendre un gloussement dans le plafond au même endroit que précédemment, et des images horribles s'imposèrent à lui : des hommes et des femmes assoiffés de sang, contaminés et fous à lier, bondissant à travers les panneaux pour s'en prendre aux filles qu'il avait laissées derrière lui. Mais il n'avait pas le choix, et il ferait vite. Par ailleurs, s'il y avait vraiment des gens là-haut, ils avaient déjà attendu un moment sans rien faire. Avec un peu de chance, ils attendraient encore.

Il fit irruption dans le cockpit où Alec, en sueur, le visage rougeaud, se concentrait sur la manœuvre.

— Où est le transvice ? s'écria Mark.

Alec pivota vers lui, l'air inquiet. Mais Mark ne perdit pas de temps en explications ; l'arme était appuyée contre la cloison à côté de son ami. Il la ramassa, passa la sangle sur son épaule, vérifia le niveau de charge puis repartit à toute allure vers les cabines.

— Donne-moi de la lumière ! cria-t-il à Alec en sortant du cockpit.

Il avait perdu sa torche dans sa course, et économiser l'électricité ou le carburant ne rimait plus à rien. Il n'avait parcouru que quelques mètres quand les plafonniers s'allumèrent en grésillant et jetèrent un éclairage diffus dans le couloir.

La sueur lui brûlait les yeux. On aurait dit que la température à l'intérieur du berg avait brusquement monté en flèche. La chaleur cuisante n'arrangeait pas ses nerfs à vif : il sentait la folie trancher comme un rasoir dans sa conscience. Il allait quand même devoir s'accrocher encore un peu. Avec toute la volonté qu'il put rassembler, il se focalisa sur les prochaines secondes de sa vie.

Il passa sous l'endroit où il avait entendu glousser. À cet instant précis, un ricanement se fit entendre au-dessus de lui. Sourd, rauque, plus inquiétant que tout ce qu'il avait jamais entendu. Mais le plafond était intact. Il s'engouffra dans la cabine et constata avec soulagement que Trina et Deedee

étaient toujours serrées l'une contre l'autre à même le sol.

Il s'approchait d'elles quand trois plaques du plafond s'effondrèrent tout à coup dans une pluie de métal et de plastique. Plusieurs corps dégringolèrent dans la cabine, s'écrasant sur les filles. Deedee hurla.

Mark brandit son arme et s'élança, n'osant pas tirer mais prêt à se battre.

Trois personnes se relevèrent. Un homme et deux femmes. Ils riaient de manière hystérique, sautillaient sur place et jetaient les bras en l'air comme des singes. Mark fonça sur l'homme et lui asséna un coup de crosse à la tempe. L'autre s'écroula avec un grand cri. Profitant de son élan, Mark pivota et, du pied, repoussa l'une des femmes loin de ses amies. Avec une exclamation de surprise, elle atterrit sur la couchette la plus proche. Braquant son transvice, il pressa la détente. Un éclair blanc frappa la femme ; elle devint toute grise, puis s'évapora en fumée.

Elle avait à peine disparu que l'autre femme se jetait sur Mark. Elle le plaqua au sol, et pour la centième fois de la semaine, il sentit ses poumons se vider sous le choc. Il parvint à se retourner sur le dos et se retrouva cloué sous elle tandis qu'elle tentait de lui arracher son arme.

Il vit Trina et Deedee à l'écart, contre la cloison, impuissantes. Mark savait que l'ancienne Trina serait venue à son secours. Elle se serait jetée sur la femme et l'aurait probablement rouée de coups. Mais cette nouvelle Trina, la malade, restait là à le regarder, comme une petite fille apeurée. Serrant Deedee dans ses bras.

Mark grogna et continua à se battre. Il entendit un gémissement. L'homme qu'il avait assommé se redressait sur les mains et les genoux. Il avait les yeux rivés sur Mark, brillants de haine et de folie. Il montra les dents et gronda.

Il s'élança soudain à quatre pattes, comme s'il s'était transformé en animal enragé, et bondit dans la mêlée comme un tigre sur sa proie. Il retomba sur la femme et referma les bras sur elle ; tous deux basculèrent à côté de Mark et roulèrent au sol, comme en une sorte de jeu. Mark cherchait encore son souffle mais il s'appuya contre une couchette et parvint à se relever.

Il tira calmement sur l'homme, puis sur la femme. Les détonations résonnèrent comme des coups de tonnerre. Leurs agresseurs se volatilisèrent.

Mark pouvait entendre sa propre respiration, rauque et laborieuse. Il jeta un regard las vers Trina et Deedee, toujours pelotonnées contre la cloison. Il n'aurait pas su dire laquelle des deux semblait la plus terrifiée.

— Désolé que vous ayez subi ça, marmonna-t-il, ne sachant pas quoi dire d'autre. Venez. Retournons au cockpit. On emmène...

Il avait failli dire « On emmène Deedee », mais il se retint à temps. Il ignorait comment Trina pourrait réagir.

— On va dans un endroit sûr, conclut-il.

Un rire caverneux jaillit alors de partout à la fois – le même bruit horrible qu'un peu plus tôt. Il fut suivi d'une quinte de toux qui s'acheva en gloussements sinistres. Pour Mark, aucun son n'aurait pu évoquer davantage

l'hôpital psychiatrique, et ses bras se couvrirent de chair de poule en dépit de la chaleur. Trina fixait le sol, le regard vide ; Mark en avait le cœur serré. Il tendit la main aux filles. L'homme dissimulé dans le plafond ricanait toujours.

— On peut y arriver, leur dit-il. Tout ce que vous avez à faire, c'est prendre ma main et venir avec moi. Bientôt, on sera tous... en sécurité.

Il avait malgré lui hésité sur les derniers mots.

Deedee lui saisit le majeur et s'y accrocha. Cela parut déclencher une réaction chez Trina, qui se détacha du mur pour se planter solidement sur ses pieds. Elle continuait à fixer le sol et à tenir Deedee par les épaules. Mais au moins, elle semblait prête à les accompagner.

— Bon, murmura Mark. Je propose qu'on ignore ce pauvre type là-haut et qu'on retourne tranquillement au cockpit. Allons-y.

Il tourna les talons avant que Trina puisse changer d'avis. Entraînant Deedee avec lui, il se dirigea vers la porte de la cabine. Un coup d'œil par-dessus son épaule lui montra Trina juste derrière la fillette, comme si elles étaient collées l'une à l'autre. Un léger bruit de pas au-dessus d'eux faillit le faire s'arrêter, mais il serra les dents et continua à marcher.

Ils franchirent la porte et sortirent dans le couloir. Il y faisait plus sombre ; l'éclairage d'urgence ne dessinait qu'une ligne pâle au sommet des cloisons. Après un bref regard à droite et à gauche, Mark partit en direction du cockpit. À peine avait-il fait un pas qu'il y eut une explosion de bruit et de mouvement.

Un choc sourd au-dessus de lui. Un éclat de rire. La brusque apparition d'un visage et de deux bras, suspendus juste devant lui. Mark lâcha un cri et se figea de stupeur.

Il n'eut pas le temps de réagir : l'homme saisit son transvice et le lui arracha des mains, brisant la sangle au passage. Mark voulut le lui reprendre mais l'autre avait été plus rapide qu'un serpent.

Il disparut dans le faux plafond sans cesser de ricaner. Ses pas et ses rires s'estompèrent tandis qu'il courait se réfugier dans une autre partie de l'appareil.

Mark renonça à grimper dans le plafond pour se lancer à la poursuite de l'homme ; ce dernier pouvait se cacher n'importe où, pointant une mort certaine et immédiate sur quiconque oserait s'approcher.

— Ce n'est pas croyable, murmura-t-il.

Comment avait-il pu se laisser prendre son arme ? Cela faisait deux fois en moins de vingt-quatre heures. Et voilà qu'un cinglé se promenait à bord de l'appareil avec l'arme la plus dangereuse qu'on ait jamais inventée.

— Venez, dit-il sèchement.

Il se mit à courir dans le couloir, entraînant Deedee et Trina avec lui. Toutes les deux à trois secondes il levait la tête, s'attendant à voir l'homme apparaître subitement, suspendu au plafond, prêt à faire feu.

Quand ils parvinrent au cockpit, la première chose que vit Mark fut Alec couché sur les commandes, la tête enfouie dans les bras.

— Alec !

Mark lâcha la main de Deedee pour se précipiter auprès de son ami. Alec se redressa si brusquement qu'il le fit sursauter, et se figer sur place.

— Oh. Ça va ?

L'ancien soldat n'en avait pas l'air. Les yeux gonflés et injectés de sang, il était livide, tout en sueur.

— Je... j'essaie de m'accrocher.

— Tu es le seul à savoir piloter ce truc. (Mark s'en voulut de lui rappeler cela. Il se sentait très égoïste. Mais au-delà du pare-brise défilaient lentement les collines qui surplombaient Asheville.) Je veux dire...

— Épargne ta salive, petit. Je sais ce qui est en jeu. J'essaie de localiser le siège de la PFC. J'avais juste besoin d'une petite pause.

Mark cracha le morceau.

— Il y a un cinglé à bord. Il m'a volé le transvice.

Alec ne fit pas de commentaires. Il se contenta de grimacer, les traits dangereusement empourprés. Il paraissait sur le point d'exploser.

— Calme-toi, lui dit Mark d'un ton apaisant. Je vais le récupérer. Occupe-toi juste de trouver l'endroit.

— Je... m'en charge, dit le vieil homme entre ses dents. Il va falloir... que je te montre les commandes très bientôt.

— J'ai peur, avoua Deedee, sa petite main dans celle de Trina.

Mark vit qu'elle regardait avec fascination au-dehors ; la pauvre n'était sans doute jamais montée à bord d'un berg auparavant. Il s'attendait à voir Trina la réconforter, mais la jeune femme n'en fit rien. Elle restait figée, à contempler le sol.

Mark s'accroupit devant Deedee.

— Écoute, ça va aller, lui promit-il.

À l'instant même, l'appareil plongea dans un trou d'air. Deedee poussa un hurlement et s'enfuit du cockpit avant que quiconque puisse l'attraper.

Mark bondit à sa poursuite. Dans sa tête, il la voyait déjà se faire vaporiser. Il vit la fillette tourner au bout du couloir. En direction de la soute.

— Hé ! Reviens ici !

Mark piqua un sprint... et faillit rentrer dans la fillette, parfaitement immobile, qui fixait quelque chose devant elle. Il découvrit ce qui retenait son attention.

Le contaminé qui lui avait pris son transvice se tenait juste devant la porte de la soute, l'arme à la main. Braquée sur Deedee.

— S'il vous plaît, chuchota Mark par-dessus le martèlement de son cœur. S'il vous plaît, non. (Il tendit une main vers l'homme, posa l'autre sur l'épaule de Deedee.) Je vous en supplie. Ce n'est qu'une...

— Je sais très bien qui elle est ! s'emporta l'inconnu, un filet de bave au coin des lèvres.

Ses bras et ses genoux tremblaient. Ses cheveux bruns pendaient sur son crâne en mèches poisseuses, encadrant un visage pâle brillant de sueur. Il s'appuya contre le montant de la porte comme s'il n'avait plus la force de tenir debout.

— Une gentille petite fille innocente ? C'est ce que tu allais dire, non ?

— Que sous-entendez-vous ? demanda Mark.

Il doutait toutefois qu'il fût bien utile de tenter de raisonner un malade pareil.

— Elle a fait venir les démons, voilà ! (L'homme agita le transvice pour souligner son propos.) Je suis du même village qu'elle. Ils nous sont tombés dessus sans crier gare, comme les éruptions solaires, et ont fait pleuvoir leur poison. Ils nous ont laissés crever la bouche ouverte, et regarde-la ! Alors qu'elle a été touchée comme les autres. En pleine forme ! Et contente d'elle, par-dessus le marché.

— Elle n'a rien à voir là-dedans, protesta Mark. (Il sentait Deedee frissonner sous sa main.) Rien du tout. Qu'est-ce que vous croyez ? Elle n'a que six ans, grand maximum !

Mark sentait bouillonner en lui une colère qu'il ne parvenait pas à dissimuler.

— Rien à voir là-dedans ? C'est pour ça qu'elle a été touchée sans manifester aucun symptôme ? Elle est importante pour ces démons, et je vais l'envoyer les rejoindre !

L'homme fit deux pas, chancela, mais réussit à conserver son équilibre. Le transvice avait beau trembler entre ses mains, il restait pointé sur Deedee.

La colère de Mark se dissipa, remplacée par une peur terrible qui lui noua la gorge. Il se sentait si impuissant qu'il en avait les larmes aux yeux.

— S'il vous plaît... Je ne sais pas quoi vous dire. Mais je vous jure qu'elle est innocente. On s'est rendus au bunker d'où venaient les bergs. On a découvert qui se cache derrière la maladie. Ce ne sont pas des démons, juste des gens comme vous et moi. On pense que la petite est immunisée, voilà pourquoi elle n'a aucun symptôme.

— Ta gueule ! répliqua l'homme.

Il avança encore de deux pas et braqua le transvice sur la figure de Mark.

— Je vois bien comment tu es. Pathétique. Stupide. Mou du genou. Les démons n'iraient pas s'embêter avec quelqu'un comme toi. Tu ne vaux pas un pet de lapin.

Il sourit, retroussant exagérément les lèvres. Il lui manquait la moitié des dents.

Mark sentit quelque chose monter en lui. Il savait ce que c'était, même s'il se refusait à l'admettre : la bulle de démence était prête à éclater pour de bon. Un flot de colère et d'adrénaline le submergea.

La rage accumulée dans sa poitrine jaillit de sa gorge en un cri sauvage qui le surprit lui-même. Il bondit avant que l'autre ait eu le temps de comprendre ce qui se passait. L'homme crispa le doigt sur la détente ; pourtant, comme si sa folie naissante avait décuplé tous ses sens, Mark le prit de vitesse. Il plongea sous le canon de l'arme et l'écarta d'un revers de bras à l'instant où elle crachait un éclair blanc. Il entendit l'impact sur la cloison derrière lui.

Il projeta l'homme au sol d'un coup d'épaule en plein torse, le souleva par sa chemise et lui arracha son transvice, qu'il jeta de côté. Ce serait une mort trop douce pour ce cinglé.

Mark le tira dans le couloir, conscient au fond de lui qu'il s'engageait dans un territoire inconnu d'où il n'était pas certain de revenir.

L'homme hurla, griffa Mark, rua, s'efforça d'échapper à son étreinte. Mais Mark ne se laissa pas perturber. Une rage folle tourbillonnait en lui, sentiment irrésistible qui ne pourrait pas durer, et encore moins être contenu. Son équilibre mental ne tenait plus qu'à un fil.

Il traîna l'homme jusque dans le cockpit. Vers la vitre brisée. Alec ne parut même pas les remarquer, assis comme il l'était les mains sur les genoux, à fixer le tableau de bord.

Mark ne dit pas un mot, de peur d'exploser s'il ouvrait la bouche. Il s'arrêta près du pare-brise, se pencha pour empoigner l'homme par le torse et le balança vers l'ouverture. L'autre se cogna la tête contre la cloison et retomba sur le sol. Mark le ramassa pour une nouvelle tentative.

Cette fois, l'homme s'engouffra dans le trou, mais resta coincé au niveau de la taille. Mark le poussa, employant toute son énergie à lui régler son compte.

C'est alors que l'appareil fit une embardée et s'inclina. Le monde entier pencha, et un brusque afflux de sang à la tête donna le vertige à Mark. La gravité parut s'estomper, et il bascula à la suite de l'inconnu, qui se cramponna à ses bras. Le sol emplit son champ de vision, remplaçant le ciel bleu et les filets de nuage. Mark était sur le point de faire une chute mortelle.

Il parvint à s'accrocher au cadre du bout des pieds. Le reste de son corps pendait dans le vide, et l'homme ne le lâchait pas. Mark s'efforça de s'en débarrasser mais l'autre était désespéré, frénétique. Il se hissait sur lui comme on grimpe à une corde, si bien qu'il avait désormais les jambes au niveau de son cou. Un vent furieux les cinglait tous les deux.

Une secousse ébranla le berg, qui se redressa d'un coup. Mark et l'homme se retrouvèrent plaqués contre la carlingue juste au-dessous du pare-brise. Mark avait les jambes en feu. Il tâtonna à la recherche d'une prise. L'extérieur du berg comportait de multiples protubérances et autres échelons à l'intention des ouvriers de maintenance. Il tenta d'en attraper un, mais il se balançait trop.

Enfin, ses doigts se refermèrent sur une longue tige, qu'il empoigna fermement. Juste à temps, car il n'avait plus aucune force dans les jambes. Ses pieds glissèrent. Son adversaire et lui pivotèrent et heurtèrent violemment le

berg une fois de plus. Mark ressentit le choc dans tout son corps mais il passa son coude dans l'espace entre la tige et la carlingue, son ventre et son visage pressés contre la coque métallique brûlante tandis que le malade continuait à se cramponner à lui.

Mark oscillait entre lucidité et colère brumeuse. Que fabriquait donc Alec ? Que se passait-il là-haut ? L'appareil volait droit désormais – quoique moins vite –, mais Mark ne voyait personne se pencher par le trou du pare-brise pour l'aider. Il jeta un coup d'œil vers le bas et le regretta aussitôt : une vague de terreur le submergea quand il vit à quelle hauteur ils se trouvaient.

Il devait à tout prix se débarrasser de son fardeau, sans quoi il n'arriverait jamais à remonter à l'intérieur.

Le vent rabattait les cheveux de l'homme dans la figure de Mark, s'engouffrait dans leurs vêtements. Le vacarme était assourdissant – les cris du cinglé, le rugissement des réacteurs. La tuyère la plus proche crachait une flamme bleue juste en dessous d'eux, à trois mètres environ. On aurait dit le souffle d'un dragon.

Un examen rapide de la coque du berg révéla à Mark plusieurs endroits où coincer ses pieds. Grimper était impossible avec le poids du cinglé sur son dos. Il décida de descendre ; une idée terrifiante venait de prendre forme dans son esprit.

Il arrivait à court d'options, de toute manière. Ses forces ne tarderaient pas à l'abandonner.

Il tendit la main vers le bas, saisit un échelon puis se laissa tomber. Il posa le pied sur une bosse métallique qu'il avait repérée. L'homme poussa un cri et faillit le lâcher ; il commença à glisser de son dos et se rattrapa de justesse, nouant les bras autour du cou de Mark.

Secoué d'une toux rauque, Mark chercha d'autres prises pour ses mains, ses pieds, et descendit encore un mètre. Puis un autre. L'homme avait cessé de gigoter sur son dos. Il s'était même tu. Mark n'avait jamais éprouvé autant de haine pour qui que ce soit et, au fond de lui, il savait que ce sentiment n'était pas tout à fait rationnel. Pourtant, il exérait cet homme. Il voulait le voir mort. C'était son unique préoccupation.

Il continua à descendre. Le réacteur était tout proche à présent, juste en dessous, à sa gauche ; Mark n'avait jamais entendu pareil fracas. Il descendit encore d'un pas et tout à coup ses pieds se retrouvèrent à pendre dans le vide. Une autre tige courait le long du bord inférieur du berg, avec tout juste assez d'espace pour que Mark puisse y glisser le bras.

Suspendu par le coude, il laissa une fois de plus reposer tout le poids de son corps et celui de son adversaire sur cette seule articulation. La pression était terrible mais il n'aurait pas à tenir bien longtemps. Quelques instants lui suffiraient.

Il se dévissa le cou pour regarder son fardeau. L'homme avait un bras par-dessus son épaule et l'autre enroulé autour de son torse. Mark réussit à glisser sa main libre entre eux pour la refermer sur la gorge du cinglé. Il serra.

L'homme émit des gargouillis. Une langue grise et violacée sortit d'entre ses lèvres crevassées. Le coude de Mark se mit à trembler. Il resserra encore sa prise sur le cou de l'homme. L'autre toussa, cracha, les yeux exorbités. Il commença à relâcher son étreinte, et Mark en profita aussitôt.

Avec un cri de rage, il repoussa l'homme le plus loin possible, dans la flamme bleue du réacteur, et regarda son visage et ses épaules s'embraser, se désintégrer avant même qu'il ait pu jeter un cri. Ce qui restait de son corps dégringola vers la ville en contrebas.

La folie s'insinuait en Mark. Des points lumineux dansaient devant ses yeux. La fureur grondait en lui. Il savait qu'il n'en avait plus pour longtemps. Mais il lui restait une dernière chose à faire.

Il entreprit d'escalader la face extérieure de l'appareil.

Personne ne vint l'aider à se hisser par le trou dans le pare-brise. Il avait des douleurs partout, les muscles en coton, mais il parvint à se débrouiller seul et s'écroula comme un sac sur le plancher du cockpit. Alec était penché sur ses commandes, le visage flasque, le regard vide. Trina s'était assise dans un coin avec Deedee sur les genoux. Elles le regardaient toutes les deux avec une expression indéchiffrable.

— Le transplat, bredouilla-t-il. (Des étincelles et des éclairs continuaient à traverser son champ de vision. Il avait toutes les peines du monde à contenir les émotions instables qui bouillonnaient en lui.) Bruce a dit que la PFC possédait un transplat à Asheville. Il faut le trouver.

Alec dressa brusquement la tête et fixa Mark d'un œil noir. Puis son regard se radoucit.

— Je crois savoir où il est.

Jamais sa voix n'avait paru plus morte.

Mark sentit le berg perdre de l'altitude. Il s'adossa à la cloison et ferma les yeux. Pour l'instant, il ne désirait qu'une chose : s'endormir et ne plus jamais se réveiller. Ou, au contraire, s'agenouiller et se frapper le front contre le sol jusqu'à ce que tout soit terminé. Mais il lui restait encore un soupçon de lucidité. Il s'y accrocha comme on se cramponne à une racine au flanc d'une falaise.

Il rouvrit les yeux, se releva en grognant, regarda en dessous d'eux. Ils se trouvaient devant la bourgade fortifiée d'Asheville. Ses remparts étaient constitués de bois, de ferraille de récupération, de carcasses de voitures. Une foule se pressait autour d'une brèche. L'escaladait. Se répandait dans la ville.

Un homme la guidait, brandissant un drapeau rouge. C'était Bruce, l'orateur enflammé du bunker. Ils venaient pour le transplat, eux aussi, comme il l'avait promis à ses collègues. Et apparemment, de très nombreux contaminés s'étaient joints à eux ; ils étaient des centaines à franchir le rempart.

Le berg passa au-dessus d'eux, survola des rues désertes. Puis ils virent apparaître un petit bâtiment aux portes grandes ouvertes. Une pancarte peinte à la main disait RÉSERVÉ AU PERSONNEL DE LA PFC. Plusieurs personnes faisaient la queue pour entrer. Elles paraissaient parfaitement calmes. Mark les détesta

pour cela, et pendant un instant fugace il regretta de ne pas avoir son transvice à portée de main pour leur tirer dessus.

— C'est... ici, marmonna Alec.

Mark comprit ce qu'il voulait dire. S'il existait vraiment un transplat, il ne pouvait être que là. Les personnes qui entraient dans le bâtiment devaient être les derniers employés de la PFC, qui fuyaient l'Est. L'abandonnant à la folie et à la mort. Elles levèrent des regards affolés vers le berg en approche, puis s'engouffrèrent à l'intérieur comme un seul homme.

Mark fouilla dans un placard et en sortit du papier et un crayon. Après avoir griffonné d'une main tremblante le message auquel il avait réfléchi, il se tourna vers Alec.

— Pose-toi, haleta-t-il. (Il avait les poumons en feu.) Dépêche.

Il plia le papier et le fourra dans la poche arrière de son pantalon.

Alec effectuait chaque geste avec effort, tous les muscles tendus, les veines saillant comme des cordes sous sa peau. Il avait le visage rouge et luisant de sueur. Il tremblait. Mais quelques instants plus tard le berg se posait en douceur juste devant l'entrée du bâtiment de la PFC.

— Ouvre la trappe.

Mark arracha Deedee des bras de Trina, plus rudement qu'il n'en avait eu l'intention, sans prêter attention à ses cris de protestation. La portant dans ses bras, il se dirigea vers la sortie, Trina sur ses talons. Elle n'avait pas dit un mot ni esquissé le moindre geste pour l'arrêter.

À la porte du cockpit, Mark hésita.

— Tu sais... quoi faire... quand j'aurai fini, dit-il à Alec. (Les mots lui venaient de plus en plus difficilement.) Transplat ou non, tu sais quoi faire.

Il sortit dans le couloir sans attendre la réponse.

Deedee se calma quand il l'emmena vers la soute. Elle serra les bras autour de son cou et enfouit son visage au creux de son épaule. Comme si elle comprenait que, pour elle aussi, la fin était proche. Des points lumineux dansaient devant les yeux de Mark, éblouissants. Son cœur battait à tout rompre ; il avait l'impression que de l'acide coulait dans ses veines. Trina le suivait en silence.

Ils descendirent la rampe, pour déboucher en plein soleil. À peine avaient-ils posé le pied par terre qu'un crissement fendit l'air et que la plaque métallique entreprit de se refermer. Alec arracha le berg au sol dans un rugissement de réacteurs. Mark ressentit soudain une grande tristesse. Il ne reverrait jamais plus le vieil ours mal léché.

Le soleil flamboyait dans le ciel. Les clameurs et les bruits de pas se rapprochaient. Des groupes de contaminés arrivaient de tous les côtés. Très loin, malgré les flashes qui zébraient sa vision, Mark crut apercevoir Bruce avec son drapeau rouge, qui menait la charge. Si ces gens-là atteignaient le transplat avant que quelqu'un ait pu le couper ou le détruire...

— Amène-toi, lança-t-il à Trina.

Le souffle du décollage du berg les balaya tandis qu'ils couraient vers

l'entrée du bâtiment, dont les portes étaient demeurées ouvertes. Deedee se cramponnait à lui et Trina se tenait juste à côté. Ils franchirent le seuil et se retrouvèrent dans un vaste hall sans aucun mobilier. Un objet curieux se dressait au milieu : deux baguettes métalliques, très hautes, entre lesquelles miroitait une sorte de panneau gris. Sa surface ondulait et scintillait ; il s'en dégageait une étrange impression de calme et de sérénité.

Un homme et une femme se tenaient devant le panneau. Ils se retournèrent vers Mark et ses amies, les yeux remplis de peur, puis s'avancèrent vers la grisaille.

— Attendez ! leur cria Mark.

Ils ne répondirent pas, ne s'arrêtèrent pas. Ils bondirent à travers le panneau et disparurent. D'instinct, Mark courut regarder de l'autre côté de la plaque grise, mais il n'y avait rien à voir.

Un transplat. Pour la première fois de sa vie, il venait de voir quelqu'un emprunter un transplat. Le brouhaha de la foule à l'extérieur parut monter d'un cran, et Mark comprit qu'il n'avait plus beaucoup de temps devant lui. Il fallait en finir.

Il retourna devant le transplat et se mit à genoux pour poser Deedee devant lui. Il dut puiser dans ses dernières ressources pour rester calme et contrôler sa rage et sa folie. Trina s'agenouilla aussi, sans rien dire.

— Écoute-moi, dit Mark à la fillette.

Il s'interrompit, ferma les yeux une seconde, luttant contre les ténèbres qui menaçaient de le submerger. « Allez, un ultime effort. »

— Tu... tu vas devoir être très courageuse à partir de maintenant, d'accord ? Il y a des gens de l'autre côté de ce mur magique qui... qui vont t'aider. Et toi aussi, tu vas les aider. Tu les aideras pour... une chose très importante. Il... il y a un truc spécial chez toi, tu sais ?

Il ignorait à quoi s'attendre. Des protestations ? Des cris ? Une tentative de fuite ? Mais Deedee se contenta de le regarder bien en face et de hocher la tête. Mark n'avait pas les idées assez claires pour comprendre comment elle pouvait se montrer aussi brave. Cette petite avait *vraiment* quelque chose de spécial.

Il faillit oublier le message qu'il avait griffonné plus tôt. Il le sortit de sa poche d'une main tremblante et le relut une dernière fois.

Elle est immunisée contre la Braise.

Servez-vous d'elle.

Faites-le avant que les cinglés ne parviennent jusqu'à vous.

Il prit doucement la main de Deedee pour y déposer le bout de papier. Referma ses doigts dessus. Les cris au-dehors allaient crescendo. Mark aperçut Bruce qui chargeait vers la porte à la tête de la foule. Une vague de tristesse l'envahit. D'un signe du menton, il indiqua le transplat à Deedee. Elle hocha la tête en retour.

Trina et elle se serrèrent l'une contre l'autre. Toutes les deux pleuraient à

chaudes larmes. Mark se remit debout. Il entendit le grondement inimitable des réacteurs du berg qui revenait, vit le vent se lever à l'extérieur. L'heure était venue.

— Vas-y, maintenant, dit-il, refoulant les émotions qui le déchiraient.

Deedee se détacha de Trina et courut droit dans le panneau gris du transplat. Il l'avala tout entière. Le rugissement du berg emplit l'air. Le bâtiment se mit à trembler. Bruce franchit la porte en hurlant quelque chose d'inintelligible.

Trina courut vers Mark. Elle se jeta à son cou et l'embrassa. Mille souvenirs affluèrent dans son esprit, et il la vit dans chacun d'eux. Quand ils se bagarraient pour rire devant chez elle, à un âge où ils ne comprenaient encore rien à rien ; quand ils se séparaient dans le hall de l'école ; quand ils prenaient le subtrans ; quand il la tenait par la main dans le noir après les éruptions solaires ; la terreur des tunnels, le raz-de-marée, le Lincoln Building ; quand ils attendaient que les radiations s'atténuent ; quand ils avaient volé le bateau ; et les innombrables trajets à pied à travers le pays dévasté. Elle avait toujours été là avec lui. Avec Alec. Lana. Darnell et tous les autres.

Et en fin de compte, elle se retrouvait dans ses bras.

Un fracas monstrueux ébranlait le monde, mais il put tout de même l'entendre murmurer à son oreille avant que le berg s'écrase sur le bâtiment :

— Mark.

Une ampoule nue pendait au plafond de l'appartement, grésillant toutes les dix secondes. Elle paraissait symboliser ce que le monde était devenu. Solitaire, bruyant, à l'agonie. Sur le point de flancher.

Assise dans son fauteuil, la femme retenait désespérément ses larmes.

Elle savait depuis longtemps qu'un jour on frapperait à sa porte. Et elle voulait se montrer forte pour son fils. Pour qu'il s' imagine que la vie qui l'attendait était une bonne chose. Une raison d'espérer. Elle devait être forte. Après le départ de son fils – son fils unique –, elle pourrait fondre en larmes, jusqu'à ce que la folie lui fasse tout oublier.

Le garçon était assis à côté d'elle, tranquille. Ce n'était encore qu'un enfant, et pourtant, il semblait deviner que sa vie ne serait plus jamais la même. Il avait préparé un petit sac à dos, même si la femme se doutait qu'on le lui enlèverait avant qu'il ne soit parvenu à destination. Ils patientèrent ainsi.

Leurs visiteurs frappèrent à la porte, trois coups. Il n'y avait aucune colère dans ce bruit, aucune violence. On aurait dit les coups de bec d'un oiseau.

— Entrez ! cria-t-elle, si fort qu'elle sursauta.

Elle avait les nerfs à fleur de peau.

La porte s'ouvrit. Deux hommes et une femme pénétrèrent dans le petit appartement, vêtus de combinaisons noires, la bouche et le nez protégés par un masque.

C'était la femme qui donnait les ordres.

— Je vois que vous êtes prêts, dit-elle d'une voix étouffée en venant se planter devant la femme et son fils. Croyez bien que votre sacrifice est apprécié à sa juste valeur. Je n'ai pas besoin de vous dire à quel point c'est important pour les générations futures. On est à deux doigts d'une découverte capitale. Nous trouverons le remède, madame. Vous avez ma parole.

La mère se contenta d'acquiescer de la tête. Si elle essayait de parler, tout sortirait d'un coup : son chagrin, ses peurs. Sa colère. Ses larmes. Et tous les efforts qu'elle avait déployés pour se montrer forte seraient réduits à néant. Alors elle serra les dents, comme un barrage contre une rivière en crue.

La dame tendit la main au garçon.

— Viens, lui dit-elle.

Le garçon se tourna vers sa mère. Lui n'avait aucune raison de ne pas pleurer. Ses larmes roulèrent librement sur ses joues. Il se dressa d'un bond et enlaça sa mère, lui brisant le cœur. Elle lui rendit son étreinte.

— Tu vas accomplir de grandes choses, lui murmura-t-elle à l'oreille. Tu vas me rendre tellement fière de toi ! Je t'aime, mon chéri. Je t'aime plus que tout, ne l'oublie jamais.

Sa seule réponse fut de redoubler de sanglots au creux de son épaule. Cela disait tout.

— Je regrette, dit la dame en combinaison noire, mais nous avons un timing très rigoureux. Sincèrement, je le regrette.

— Vas-y, maintenant, dit la mère à son fils, et sois courageux.

Il se détacha d'elle, le visage humide, les yeux rougis. Une détermination farouche parut s'emparer de lui et il hocha la tête. Cela réconforta sa mère. Ce garçon avait de la ressource.

Il se détourna d'elle, se dirigea vers la porte et la franchit sans hésiter. Sans se plaindre, sans un regard en arrière.

— Merci encore, dit la dame.

Elle suivit le garçon jusqu'à l'entrée.

L'un des hommes avisa l'ampoule qui grésillait au plafond et se tourna vers son collègue.

— Tu sais qui a inventé ce truc, pas vrai ? Peut-être qu'on pourrait appeler celui-là Thomas.

Sur quoi, ils sortirent.

Quand la porte se fut refermée derrière eux, la femme se roula en boule et donna enfin libre cours à ses larmes.

REMERCIEMENTS

Ceux qui ont participé à l'élaboration de cette série sont désormais bien connus, puisque je les ai cités dans chaque livre. Tout spécialement Krista et Michael.

Par conséquent, je voudrais dédier ce dernier volume à mes lecteurs. Ma vie a profondément changé depuis que j'ai commencé à écrire les aventures de Thomas et des autres blocards, et c'est en grande partie à vous que je le dois. Merci d'avoir apprécié cette histoire. Merci d'avoir consacré votre argent durement gagné à acheter mes livres. Merci d'en avoir parlé à vos amis et à votre famille. Merci pour tous les compliments que vous m'avez adressés via Twitter, Facebook, sur mon blog, etc. Merci de m'avoir permis de gagner ma vie en m'adonnant à une activité que j'aime tant.

J'ai encore plein de livres dans la tête, alors j'espère que nous resterons amis longtemps. De tout cœur... merci !

L'auteur

James Dashner est né aux États-Unis en 1972. Après avoir écrit des histoires inspirées du *Seigneur des anneaux* sur la vieille machine à écrire de ses parents, il a suivi des études de finance. Mais, très vite, James Dashner est revenu à sa passion de l'écriture. Aujourd'hui, depuis les montagnes où il habite avec sa femme et ses quatre enfants, il ne cesse d'inventer des histoires inspirées de ses livres et de ses films préférés. *L'épreuve*, sa dernière trilogie, a rencontré un immense succès aux États-Unis. À tel point que James Dashner a par la suite écrit un nouveau prequel à cette série pour expliquer les derniers mystères du Labyrinthe...



12-21

des lectures numériques
pour toutes vos envies !

➔ www.12-21editions.fr



12-21 est l'éditeur numérique de Pocket jeunesse

12N | PKJ.
ÉDITION NUMÉRIQUE

Titre original : *The Kill Order*

Directeur de collection : Xavier d'Almeida

Publié pour la première fois en 2012 par Delacorte Press, an imprint of Random House Children's books, New York

Text copyright © James Dashner, 2012.

© 2015, éditions Pocket Jeunesse, département d'Univers Poche, pour la traduction française et la présente édition.

Illustration : Brandon Murillo

ISBN 978-2-823-81153-7

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse : avril 2015